N 38. 25 Aout 1906

# L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

## THERMIDOR

par

Victorien Sardou

*Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

*L'Illustration Théâtrale* parait trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

*Prix du Numéro :* UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *Thermidor* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Victorien Sardou, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

# *Thermidor* à la Comédie-Française

Au début de l'année 1891, il y eut, à Paris, pendant quelques jours, une Affaire Thermidor... On échangea des coups à son sujet : coups de sifflet, coups de plume, coups de poing, coups d'épée ; un vent d'orage passa sur la Comédie-Française et sur la Chambre des députés, un souffle d'émeute agita toutes les feuilles publiques. La nouvelle œuvre du maître Victorien Sardou, *Thermidor*, était-elle à tendances intolérablement réactionnaires ou, au contraire, fort raisonnablement républicaines ? Telle était la question... qui ne fut pas résolue à ce moment, — car les représentations de cet ouvrage furent interdites après le second soir, et M. Victorien Sardou garda son manuscrit dans ses cartons. Il ne devait pas davantage l'éditer alors que la Porte-Saint-Martin reprenait cette œuvre, en 1896, et la rejouait au milieu du plus grand calme.

Mais rappelons, en quelques mots, les événements :

Le 24 janvier 1891 — un samedi — la Comédie-Française donnait la première représentation de *Thermidor*, par Victorien Sardou. Le titre retentissant de ces quatre actes autant que le nom illustre de l'auteur avaient surexcité toutes les curiosités. On savait bien que l'auteur de *Rabagas*, de *la Haine*, de *Patrie*, et aussi des *Pattes de mouche*, de *Nos intimes*, de *la Famille Benoîton*, n'allait pas, en son œuvre nouvelle, condenser l'œuvre immense et multiple de la Révolution, ou en détacher un épisode, l'effroyable épisode du 9 Thermidor, pour le tracer largement et puissamment : c'est le procédé des poètes épiques ou dramatiques, tandis que M. Victorien Sardou est plus purement un écrivain de théâtre et le plus prestigieux de nos auteurs scéniques ; de plus, de nombreux articles de journaux avaient déjà révélé que le héros du drame serait, incarné en Coquelin, ce Charles-Hippolyte Labussière, ex-comédien du théâtre Mareux devenu employé du Comité de Salut public, qui sauva la vie de plusieurs centaines de condamnés par la destruction d'une partie des dossiers dont il avait la garde. On pensait qu'en faisant de ce personnage le héros de son drame, M. Victorien Sardou avait voulu accumuler en quelques heures les surprises, les détails pittoresques et attachants, les « scènes à faire »... bien faites, les coups de théâtre, enfin, imprévus et saisissants. Et certes on ne fut pas déçu : sur ce décor de Paris ensanglanté, il déroula l'anecdote la plus mouvementée, et la plus intéressante aussi, qui se pût imaginer.

Et le succès — c'est un fait — fut complet, auprès du public de la première représentation.

Le lendemain, les journaux consacraient à cette soirée de longs articles.

Tout d'abord, observons que, dans le *Journal des Débats*, M. Jules Lemaître, après avoir narré le sujet et avoir fait une large part aux décors, aux mouvements de scène, à la figuration, ajoutait : « Je n'ai pu pourtant vous donner qu'une idée fort insuffisante de l'œuvre de M. Sardou. Il devient de plus en plus difficile de savoir ce que vaudraient ses pièces descendues des planches, réduites à l'écriture, considérées en elles-mêmes et en dehors de la représentation. C'est d'ailleurs à ce signe qu'on reconnaît le véritable homme de théâtre. »

Eh bien, maintenant que, par *L'Illustration théâtrale*, nous posssédons cette pièce « réduite à l'écriture », nous devons bien convenir qu'elle a beaucoup moins perdu que M. Jules Lemaître ne l'imaginait, beaucoup moins que nous ne pouvions le supposer : elle reste, pour le lecteur, une très attachante histoire.

Cependant MM. Francisque Sarcey dans *le Temps*, Adolphe Brisson dans *le Parti National*, Paul Ginisty dans *le Petit Parisien*, Edmond Stoullig dans *le National*, apportaient quelque tempérament à l'enthousiasme manifesté dans la salle ; tout en rendant hommage au prodigieux talent de l'auteur, ils ne se déclaraient pas pleinement satisfaits. Que manquait-il donc, suivant leur jugement, à cette œuvre ? — « Il y manque, écrivait M. Brisson, le don essentiel, le don sans lequel il n'est pas de drame puissant... Je veux parler de la poésie... »

— « *Thermidor*, écrivait d'autre part M. Francisque Sarcey, est un drame où les situations seraient très pathétiques si l'on ne sentait l'artificieuse habileté avec laquelle l'auteur a pris soin de les amener et qui décèle chez lui moins l'art de faire vivre des personnages d'une vie réelle qu'un goût extraordinaire du groupement pittoresque et du mouvement. »

— « ... Mais — concluait de son côté M. Paul Ginisty après avoir fait les mêmes réserves — reconnaissons que l'intérêt de l'action dramatique en elle-même est très vif. »

M. Fernand Bourgeat dans *le Siècle*, M. Adrien Bernheim dans *la Nation*, applaudissaient tous les ingénieux épisodes scéniques dont ces quatre actes sont corsés. M. Camille Le Senne, dans *le Télégraphe*, voyait en cet ouvrage un aperçu incomplet — car il met en relief le seul côté répugnant, repoussant, hideux des hommes de la Terreur — incomplet mais assez suggestif de la grande époque révolutionnaire.

M. Paul Perret, dans *la Liberté*, après avoir indiqué les qualités maîtresses du drame, qui sont « le mouvement, la couleur, l'éloquence et la vie », s'attachait à prévenir les accusations dont l'éminent auteur dramatique pourrait être l'objet en observant, assez judicieusement qu'« on ne trouverait pas, dans toute cette pièce vigoureuse et touffue, l'ombre d'un ci-devant ni d'un sentiment royaliste ».

Mais M. Albert Wolff, dans *le Figaro*, ne se dissimulait pas que cette œuvre appellerait d'ardentes discussions, « car — disait-il — on ne touche pas impunément à la Terreur, qui reste la tache de la Révolution. »

Et le fait est que quelques journaux radicaux, tels *la Justice*, par l'organe de M. Clemenceau ; *le Radical*, par celui de M. Pelletan ; *le Mot d'ordre*, dépassant les prévisions de M. Paul Perret et de M. Albert Wolff, s'élevèrent avec une violence extrême contre ces représentations ; *l'Echo de Paris*, par la plume de M. Henry Bauer, s'unit aux radicaux. Ni les uns ni les autres n'atteignaient d'ailleurs au diapason de *la Bataille*, où M. Lissagaray fulminait contre l'œuvre et contre l'auteur, et demandait à la jeunesse « de balayer de ses huées ce *Thermidor* des salons et cette coquinerie de la muscadinade. »

Ce n'étaient plus là des appréciations littéraires, ni même politiques, c'étaient de véritables provocations au tapage et au trouble. Et à la deuxième représentation — le lundi — au milieu du premier acte, alors que, sur la scène, Martial Hugon, le soldat de Fleurus, et Labussière, l'archiviste du Comité de Salut public, déploraient les horreurs des exécutions en masse, un coup de sifflet partit d'une galerie, aussitôt suivi de quelques autres auxquels des applaudissements répondirent. Brouhaha, regards étonnés des fauteuils et des loges vers les galeries. De l'autre côté de la rampe, Coquelin (Labussière) et Marais (Martial) continuent, sans s'émouvoir, leur dialogue chaleureux. Nouveaux sifflets, cris, interjections. Protestations contre la pièce ; protestations contre les siffleurs. Puis tout se calme. L'acte est terminé. Le second passe sans encombre. Mais au troisième, les coups de sifflet recommencent ; Lissagaray, avec des gestes d'emportement, se dresse dans l'embrasure de l'avant-scène de droite du troisième étage ; on le hue ; ses amis le soutiennent de leurs clameurs ; il lance de la monnaie aux comédiens ; toute la salle est debout, criant et gesticulant ; la police intervient, fait descendre les perturbateurs qui, jusque sur la place, ameutent la foule autour d'eux ; enfin la pièce s'achève et les spectateurs sortent. Sur la place, des groupes se sont formés, d'où partent des clameurs. Mais la police disperse les manifestants.

Le lendemain, M. Pichon, député de la Seine, annonce qu'il va interpeller le gouvernement sur l'autorisation donnée de jouer dans un théâtre subventionné cette pièce réactionnaire ; M. Joseph Reinach déclare qu'il répliquera pour défendre cette pièce républicaine. Les couloirs de la Chambre sont aussi animés que les coulisses de la Comédie-Française. C'est mardi, soir d'abonnement. Stu-

*(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture).*

# THERMIDOR

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES

PAR M. VICTORIEN SARDOU

de l'Académie française.

M. VICTORIEN SARDOU ET M. CONSTANT COQUELIN

*(Croquis fait pendant une répétition de « Thermidor »)*

Thermidor *a été représenté pour la première fois à la Comédie-Française le 24 janvier 1891 et repris à la Porte-Saint-Martin le 2 mars 1896.*

## PERSONNAGES ET ARTISTES DE LA CRÉATION

| | |
|---|---|
| *Charles Labussière* | MM. C. Coquelin. |
| *Martial Hugon* | Marais. |
| *Lupin*, petit commis du bureau des détenus | Jean Coquelin. |
| *Bérillon*, lampiste | Garraud. |
| *Marteau*, huissier du bureau de police générale | Laugier. |
| *Tavernier*, huissier au tribunal | G. Berr. |
| *Pêcheur à la ligne* | Leloir. |
| *Sanson*, bourreau | Falconnier. |
| *Chateuil*, employé du Comité | H. Samary. |
| *Pourvoyeur*, espion | Villain. |
| *Lécrivain*, commis-greffier au tribunal | Dupont-Vernon. |
| *Olivon*, huissier du tribunal | Gravollet. |
| *Jumelot*, employé du Comité de Salut public | Fenoux. |
| *Vasselin*, — — | Cocheris. |
| *Bricard*, — — | Clerh. |
| *Ribout*, — — | Joliet. |
| *Jolibon*, coiffeur | Boucher. |
| *Bouchard*, membre de la section de l'Arsenal | Hamel. |
| *Brault*, concierge de la Conciergerie | Roger. |
| *Gauthier*, employé à la Conciergerie | Gauley. |
| *Debusne*, lieutenant de gendarmerie | Leitner. |
| *Gaspard*, apprenti | Dehelly. |
| *Pierre*, garçon du bureau des détenus | Fordyce. |
| *Un Garde national* | Franck. |
| *Fabienne Lecoulteux* | Mmes Bartet. |
| *Jacqueline* | Hadamard. |
| *Françoise* | Lynnès. |
| *La Mariotte* | Amel. |
| *Mlle Brault* | Ludwig. |

Paris, 9 thermidor 1794.

PHOTOGRAPHIES PAUL BOYER

Labussière, à Pourvoyeur : « *Ah ! tu veux voir ma carte ? La voilà, sais-tu une seulement, reste impur du fédéralisme ?* »

# THERMIDOR

## ACTE PREMIER

*Le petit bras de la Seine entre l'île Louviers et l'Arsenal. Au fond, le pont Grammont et la perspective de la berge du port Saint-Paul, encombrée de futailles et couronnée par les clochers de Saint-Gervais, de Saint-Jean et par le campanile de l'Hôtel de Ville. A gauche, l'île avec une bordure de grands arbres, frênes, platanes, saules, peupliers, etc... A droite, la berge du mail plantée irrégulièrement d'autres grands arbres, dont les têtes rejoignent ceux de l'île et forment voûte sur la rivière. De ce côté droit, la berge monte en talus jusqu'au mail, dont les allées masquent l'Arsenal. On descend du mail à la berge par une sorte d'escalier rustique en bois, qui fait face au spectateur à la hauteur du deuxième plan. Sur la berge, au premier plan, planches contre le mur, tonneaux vides couchés ou debout. Plus loin que l'escalier, du même côté, au quatrième plan, bateau-lavoir avec sa toiture de tuiles. Au delà, un autre escalier, pareil au premier — mais non praticable — à la tête du pont Grammont, qui est en bois, bâti sur pilotis et impraticable également. A gauche, la berge de l'île est tout à fait verdoyante, ombreuse et fraîche. Le sommet seul des grands arbres, déjà jaunis par les grandes chaleurs, est vivement éclairé par le soleil du matin, dont les rayons percent le feuillage des arbres de droite en les laissant dans l'ombre. A travers les arbres, qui font ceinture à l'île, on aperçoit confusément des piles de bois entassées dans l'île ; à gauche, au premier plan, un canot sur la berge. Toute l'avant-scène est occupée par un train de bois sur lequel des larges planches étalées forment un parquet et comme un pont qui relie les deux rives ; sur ces planches, à droite, au premier plan, une brouette plate, sans bords et un tonneau vide couché. Plus loin, du bateau-lavoir à la berge de l'île, des planches également posées sur un bateau font une sorte de passerelle. — Il est cinq heures du matin, en juillet ; le ciel est très pur et sans nuages.*

The play *Thermidor* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Victorien Sardou, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

## Scène première

LUPIN, puis LABUSSIÈRE

Ils descendent tous deux l'escalier de droite, Labussière avec sa ligne et un panier, Lupin avec une ligne et un petit filet de pêche. Lupin entre le premier. Sur un geste de Labussière, Lupin traverse la scène sur les bateaux et va vers la gauche donner un coup d'œil à l'île, puis, revenant sur ses pas tandis que Labussière, resté sur les marches, observe le quai.

LUPIN, à Labussière. — Personne .

LABUSSIÈRE. — Et dans l'île ?

LUPIN. — Pas un chat !

LABUSSIÈRE. — Ni sur le quai ! (Il descend.) Le fait est qu'à cinq heures du matin...

Il dépose son panier sur le train de bois.

LUPIN. — A moins d'être enragé comme nous ..

LABUSSIÈRE. — Vois-tu, petit, de toutes les places que nous avons essayées depuis quinze jours, celle-ci est encore la meilleure. Le quai du Mail est presque toujours désert...

LUPIN. — Surtout à cette heure.

LABUSSIÈRE. — Et l'île Louviers n'est guère fréquentée que le soir, par les bonnes gens du quartier qui vont y prendre le frais et s'y promener au clair de lune. Nous sommes, là, bien à l'aise sur ce train de bois, à l'abri des curieux et du soleil...

Il s'agenouille au bord de l'eau.

LUPIN, s'essuyant le front, debout près de Labussière. —...Qui est déjà diablement chaud.

LABUSSIÈRE. — Maintenant, à la besogne ! Vivement ! Avant que les femmes du quartier ne viennent laver leur linge.

Il ouvre le panier.

LUPIN. — Méfiance ! Un être humain !

Labussière rabat vivement le couvercle du panier.

## Scène II

LES MÊMES, UN PÊCHEUR A LA LIGNE

Un pêcheur à la ligne descend l'escalier avec un attirail de pêche, un pliant, un parapluie, un cabas, etc.

LABUSSIÈRE, à mi-voix. — Un pêcheur !

LUPIN, de même. — Et un vrai, celui-là !... Il est capable de s'installer ici !

LABUSSIÈRE. — Laisse-moi faire.

LE PÊCHEUR, arrivé à eux et voulant passer pour aller à l'île. — Citoyens, salut !

LABUSSIÈRE et LUPIN, ensemble, gravement, sans bouger. — Et indivisibilité !

LE PÊCHEUR. — C'est que je voudrais bien passer !...

LABUSSIÈRE, s'effaçant. — Passe !

Le pêcheur traverse vers la gauche.

LE PÊCHEUR. — Merci !

LUPIN, à mi-voix. — Bon ! Il va dans l'île.

Le pêcheur s'arrête et établit son pliant à gauche, en posant ses lignes sur le canot avec sa boîte à appâts et son filet.

LABUSSIÈRE, à mi-voix. — Non, il se campe sur la berge !...

LUPIN. — Diable, il va nous gêner !...

LABUSSIÈRE. — Nous le ferons bien déguerpir.

LE PÊCHEUR, complétant son installation. — Vous êtes matineux, citoyens !

LABUSSIÈRE. — Toi aussi !...

Il va à gauche, avec Lupin, préparer leurs lignes que Lupin a déposées à droite contre le mur.

LE PÊCHEUR, préparant sa ligne en dessus du canot. — Il fait si chaud qu'il n'y a plus moyen de dormir. Les boiseries de ma chambre craquaient cette nuit !... Et ma femme me bourrait les côtes : « Mais, saperlote, qu'est-ce que t'as donc à te retourner comme ça ? » Il faut dire aussi que nous nous étions chamaillés en nous couchant.

LABUSSIÈRE, il va s'asseoir sur la brouette, en préparant sa ligne, avec l'aide de Lupin. — Ah ! Ah !

LE PÊCHEUR, amorçant sa ligne, en descendant en scène, à droite du canot. — Oui, à propos d'un spectacle !... Je l'ai menée hier soir au théâtre de la Cité, voir une fameuse pièce. Ah ! c'est ça qui respire le plus pur patriotisme !... Figurez-vous un mari qui découvre que sa femme regrette l'ancien régime et qu'elle pleure le Tyran !... Alors, qu'est-ce qu'il fait ?... Il la dénonce au comité de sa section, qui envoie la femme à l'échafaud.

LABUSSIÈRE. — Ah ! charmant !

LUPIN. — Un malin, ce mari-là !

LE PÊCHEUR, il remonte au milieu des roseaux et va installer son pliant et jeter sa ligne dans le courant ; pendant ce qui suit, Labussière se lève et va jeter sa ligne à droite ; Lupin fait de même plus haut ; tous trois pêchant, attrapant du poisson, amorçant leurs lignes, etc. — On applaudissait ! moi surtout !... Ma femme en était suffoquée. L'auteur, le citoyen Pompigny, est venu, en carmagnole, saluer le public et nous dire, avec émotion : « Citoyens, on fait toujours bien quand c'est le cœur qui conduit la plume ». (Murmure de satisfaction de Labussière et de Lupin.) « Je suis sûr qu'il n'y a pas, dans la salle, un mari qui ne soit prêt à imiter mon héros ! » Et alors, tout le public... les maris : « Oui, oui, tous ! tous !... » C'est là-dessus que ma femme m'en a débité !...

LABUSSIÈRE. — Dame, mets-toi à sa place !

LE PÊCHEUR. — ... Et ça a recommencé quand elle a dû se lever, à quatre heures du matin, pour aller faire la queue au pain et à la viande...

LABUSSIÈRE. — Pauvre femme ! C'est dur tout de même.

LE PÊCHEUR — Et pour ce qu'on attrape, après six, sept heures de station : un méchant morceau d'agneau à vingt-cinq sous la livre, ou quelques pommes de terre à trois livres le boisseau.

LABUSSIÈRE. — Alors, tandis que la bourgeoise est là-bas, toi, tu pêches ?

LE PÊCHEUR. — Naturellement ! (Il retire sa ligne où il n'y a rien.) Manqué, mais c'est égal, la place est bonne. Croiriez-vous qu'il y a deux ans j'ai pêché ici, un après-midi, jusqu'à vingt livres de goujons. C'était le dix août, tenez !

LUPIN. — Le jour où on a pris les Tuileries ?

LE PÊCHEUR. — Juste ! (Riant.) On prend ce qu'on peut !

LABUSSIÈRE, à Lupin. — Quel idiot !

LE PÊCHEUR, il revient au bateau changer son amorce. — Mais, avec tout ça, si ça dure, c'est la famine. Les paysans ne veulent plus apporter leurs denrées. On les pille aux barrières. Sans compter ces gredins d'aristocrates, qui s'entendent avec les hébertistes pour affamer le pauvre peuple ! Il faut dire aussi que le tribunal révolutionnaire est d'une mollesse !...

LUPIN, stupéfait. — Oh !

Labussière lui fait signe de se taire.

LE PÊCHEUR, revenant à son pliant. — Quand on pense que le pain de quatre livres est à quatorze, quinze sous, et qu'il y a encore des scélérats qui se fourrent de la farine sur la tête !..

LABUSSIÈRE, à Lupin, bas. — Je le tiens. (Haut.) Oui, les gens qui se font encore poudrer les cheveux !...

LE PÊCHEUR, jetant sa ligne. — Canailles, va !...

LABUSSIÈRE, tranquillement. — Par exemple, Robespierre !

LE PÊCHEUR, interloqué. — Oh ! non, celui-là !... je ne dis pas...

LABUSSIÈRE, appuyant, en retirant sa ligne. — Mais si, mais si !...

LE PÊCHEUR, de même, inquiet. — Tout le monde sait bien que le vertueux Robespierre...

LABUSSIÈRE, sévèrement. — Est toujours poudré !

LE PÊCHEUR, perdant la tête. — J'avoue que... c'est-à-dire...

LABUSSIÈRE, de même, posant sa ligne à droite, tandis que Lupin se rapproche du pêcheur. — C'est-à-dire que c'est lui que tu vises ?...

LE PÊCHEUR, épouvanté, descendant près du canot. — Jamais !...

LABUSSIÈRE, menaçant, sans regarder le pêcheur. — Alors, explique-toi !...

LUPIN, très vivement, au pêcheur, à mi-voix. — Ne t'explique pas, et file promptement ou tu es mort !

LE PÊCHEUR, balbutiant de peur, bas, en ramassant son attirail en désordre. — Oui, oui, qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

LUPIN, bas. — Un observateur de l'esprit public !

LE PÊCHEUR, de même. — Un mouchard !... Miséricorde !

LUPIN. — Détale et ne reviens pas !

LE PÊCHEUR, se sauvant. — Jamais !... Mon parapluie !

Il s'élance derrière les arbres à gauche et, peu après, on le voit traverser au fond sur les planches en courant, puis disparaître à droite derrière le bateau-lavoir.

LABUSSIÈRE, criant au pêcheur avant qu'il disparaisse. — Hébertiste ! ! !

## Scène III

### LABUSSIÈRE, LUPIN, puis MARTIAL

LUPIN, revenant à Labussière. — C'est fait !

LABUSSIÈRE. — Ouf !... Dépêchons, les lavandières n'auraient qu'à venir. Fais le guet !

Il ouvre le panier.

LABUSSIÈRE, bas. — Tu ne vois rien ?

LUPIN, de même, à droite sur l'escalier. — Non.

Labussière tire du panier une grosse boulette de papier gris en pâte qu'il plonge dans l'eau, la déchirant en petits morceaux. Au même instant, Martial paraît sur le quai, en haut à droite, écartant des branches d'arbre pour regarder dans la direction du bateau-lavoir.

LUPIN. — Méfiance !... On vient !

LABUSSIÈRE, refermant le panier. — Encore !... Gagnons l'île ! (Il se lève pour s'éloigner.)

MARTIAL, d'en haut. — Eh ! mais, je ne me trompe pas : Labussière !

LABUSSIÈRE, se retournant. — Hein ? (Il regarde, avec joie :) Martial !... Comment, c'est toi ?

MARTIAL. — Eh ! oui. Ne bouge pas, je descends.

Il disparaît un instant derrière les arbres.

LABUSSIÈRE, à Lupin. — Un ami, et, de celui-là, rien à craindre. Toutefois, prends le panier et, tandis que je causerai avec lui, traverse l'île et fais la besogne tout seul avec précaution.

LUPIN. — Convenu !...

Il prend le panier et disparaît dans l'île, tandis que Martial descend l'escalier.

## Scène IV

### LABUSSIÈRE, MARTIAL

LABUSSIÈRE, allant à lui et lui serrant les mains affectueusement. — Ah ! mon cher... cher Martial. Et par quel hasard es-tu là ?

MARTIAL. — Ce n'est pas le hasard... mais je t'expliquerai cela tout à l'heure. (Il jette un coup d'œil au bateau-lavoir toujours vide.) Tu pêchais ?

LABUSSIÈRE. — Mon déjeuner ! (Il désigne Lupin qui disparaît à ce moment.) Mais le petit pêchera pour moi. Ah ! mon bon Martial, il y a un siècle que je n'ai serré cette bonne main dans la mienne.

MARTIAL. — Trois ans pour le moins.

LABUSSIÈRE. — Toujours soldat !

MARTIAL. — Toujours.

LABUSSIÈRE. — Officier !

MARTIAL. — Commandant d'artillerie, en attendant mieux, et aide de camp de Jourdan.

LABUSSIÈRE, surpris. — Et tu es à Paris ?

MARTIAL. — Depuis deux jours, apportant à la Convention les drapeaux conquis à Fleurus et des dépêches pour le citoyen Carnot.

Il remonte un peu et jette un coup d'œil au fond vers le bateau.

LABUSSIÈRE, regardant du même côté en gagnant la droite. — Que regardes-tu ?

MARTIAL, redescendant. — Rien... Et toi, toujours comédien ?

LABUSSIÈRE. — Eh ! oui ; mais pour le moment en congé.

MARTIAL. — Ah ! que tu aurais mieux fait de rester soldat !

LABUSSIÈRE. — J'en doute !... A chacun sa vocation. Mon brave homme de père s'est lourdement trompé en me faisant entrer dès l'âge de quinze ans au régiment de Savoie-Carignan. J'étais bien trop ami de mon indépendance pour me plier à la discipline militaire. Qui le sait mieux que toi, brave cœur, qui m'as sauvé la vie en te ruant sur moi quand j'allais étrangler ce gringalet de lieutenant qui m'avait soufleté ? C'est alors que, dégoûté du service, j'ai décidément trahi, disait notre vieux capitaine, « Bellone pour Melpomène ».

MARTIAL. — Et fais-tu bon commerce au moins avec celle-là ?

LABUSSIÈRE. — Mais oui-da !... J'étais fort applaudi récemment encore au théâtre Mareux.

MARTIAL. — Mareux ?

LABUSSIÈRE. — Une petite salle bourgeoise, rue Antoine, où l'on joue la comédie de société... et toujours pleine, même par ces chaleurs. Au fait, de si grand matin, tu viens ici te baigner, sans doute ?

MARTIAL. — Oh ! non... J'y viens...

LABUSSIÈRE, vivement. — Pour une femme !

MARTIAL. — Oui.

LABUSSIÈRE. — Déjà ? A Paris depuis deux jours et...

MARTIAL. — Oh ! c'est plus sérieux que tu ne penses.

LABUSSIÈRE, lui indiquant la brouette. — Assieds-toi là, alors, et dis tout, comme au plus fidèle de tes amis.

MARTIAL. — Mais je te préviens que c'est un peu long.

LABUSSIÈRE, s'asseyant à cheval sur le tonneau vide, près de la brouette. — Va toujours ! Nous n'avons rien de mieux à faire.

MARTIAL, assis sur la brouette, posant son chapeau à terre. — Voici donc : il y a six ou sept mois, à la suite d'une blessure à la jambe, je fus envoyé à Paris en congé, avec une mission pour le Comité de la guerre. Le cheval m'étant interdit, je fis la route en voiture, par étapes. Après avoir réquisitionné, à Creil, un cabriolet que je devais remiser à Paris au « Plat d'Etain », je me trouvais, vers huit heures du soir, à une portée de fusil de la Chapelle, et, la neige me fouettant le visage, je pressais l'allure de mon cheval, quand brusquement, sur un écart, il s'arrête court... Je descends, je regarde. C'est une jeune femme évanouie dans la neige. Je la porte dans la voiture, je l'enveloppe dans mon manteau, je lui fais boire quelques gouttes d'eau-de-vie... Elle se ranime et me regarde, inquiète, effarée... Je la rassure et lui demande où je dois la conduire... Et, pleurant, elle me répond : « Hélas ! où irais-je ?... Je ne sais où aller !... »

LABUSSIÈRE. — Oh ! oh ! prenons garde à l'aventurière !...

MARTIAL. — Non !... « Alors, dis-je, ce qui presse, c'est un bon souper auprès d'un bon feu ; gagnons vite l'auberge où vous aurez tout cela !... » Et je repars. Elle ferme les yeux et semble s'assoupir et nous faisons route en silence. Au « Plat d'Etain », où je suis bien connu, je confie ma protégée à la patronne du lieu, Mme Aurèle, une brave femme qui vient me dire peu après : « Elle a soupé et elle dort »... Rassuré, j'en fais autant. Le lendemain matin, je cours à mes affaires et, quand je reviens à l'auberge... « Savez-vous, me dit Mme Aurèle, que c'est une fille bien intéressante ; elle est orpheline ; son père (j'ai vu ses papiers, des lettres), était premier commis de la Guerre sous le feu roi. Elle s'appelle Fabienne Lecoulteux et son frère unique, pris parmi les Vendéens, a été fusillé à Nantes ! Quant à elle, dès l'âge de quatorze ans, on l'a mise au couvent des ursulines de Compiègne, pour y faire son noviciat. Elle allait prononcer ses vœux, quand on est venu fermer le couvent en invitant les religieuses, grandes et petites, à rentrer dans leurs familles. Mais quelle famille pour la malheureuse fille ? Voyez-vous ce pauvre oiseau du bon Dieu dont on ouvre la cage en lui disant : « Sauve-» toi ! » et qui ne sait de quel côté prendre son vol. Tout d'abord, elle s'était réfugiée chez un bourgeois de Franciade, ci-devant Saint-Denis, dont la fille était sa compagne de couvent. Mais, quand le bonhomme sut qu'il hébergeait la sœur d'un chouan, il manifesta tant de crainte que, sans crier gare, hier, à la tombée du jour, elle a pris le chemin de Paris où elle espère trouver un de ses parents. La fatigue, le froid, la peur, sur cette grande route !... Vous savez le reste. Sans vous, c'en était bien fait de la pauvre petite nonne. Elle désire vous remercier. Voulez-vous la voir ? » Je suis Mme Aurèle et je trouve Mlle Lecoulteux au coin du feu, toute craintive et bien confuse d'avoir à m'exprimer sa reconnaissance. Figure-toi une fille qui n'est jamais sortie de son couvent, qui ne sait rien du monde et qui cherche ce qu'elle peut, ce qu'elle doit, ce qu'elle ne doit pas dire. C'est attendrissant, d'un charme exquis... et j'étais bien ému en la quittant. Tout d'abord, je me mets en quête d'un parent, un Lecoulteux de la Noraye.

LABUSSIÈRE. — Exécuté !

MARTIAL. — Précisément. Tu sais cela ?

LABUSSIÈRE. — Parbleu !

MARTIAL. — A cette mauvaise nouvelle, la pauvre enfant se désole... Je me rappelle alors que j'ai dans ce quartier, rue de la Cerisaie, une vieille cousine très dévote, qui vit seule à l'écart. Où ma protégée serait-elle mieux que chez cette bonne femme ?... L'offre est acceptée de part et d'autre ; je l'installe chez la cousine, où je la vois soir et matin. Ai-je besoin de te dire que l'amour se met bientôt de la partie ? Mais le congé est expiré, il faut quitter Paris et ajourner nos projets d'avenir. Je ne le fais pas toutefois sans que notre mariage soit chose convenue, après la campagne... Puis le départ, les adieux, nos lettres !... Puis, un désastre ! Dans un combat d'avant-postes, je suis fait prisonnier et conduit à la citadelle d'Anvers. Trois mois de dure captivité, où je ne sais rien d'elle... Enfin, un échange de prisonniers me fait libre, trois jours avant notre victoire de Fleurus, dont j'apporte ici les drapeaux. Dès mon arrivée, je cours rue de la Cerisaie... Personne !.. La cousine est morte !... Fabienne a disparu. J'interroge les voisins. Je bats tout le quartier. Pas un indice. Ah ! j'ai passé là vingt-quatre heures... les plus cruelles de ma vie !... Hier, de grand matin, après une nuit sans sommeil, je reviens pour la centième fois dans ce quartier, le seul où j'aie quelque chance de retrouver sa trace. Un bruit de voix et de battoirs attire mon attention vers ce bateau. (Il se lève et remonte un peu en désignant le bateau-lavoir.) Je vais à la passerelle. Je regarde. Au même instant, une femme se lève, emportant son linge, et, sous sa camisole, sa cornette... je crois reconnaître !... je reconnais !... C'est elle !... Je m'élance vers l'escalier (Il l'indique.) qui descend à la berge ; mais elle a pu déjà s'éloigner par celui-ci et disparaître sur le quai !... Je cours, j'appelle. En vain ! Je retourne au bateau. Une seule femme est là, qui me répond par des quolibets. Elle ne sait rien, d'ailleurs, de cette fille, qui vient fréquemment le matin à la même heure... Tu comprends qu'aujourd'hui je sois matinal... (Il va à Labussière, toujours assis sur le tonneau.) et fort inquiet, car je suis forcé de partir demain... et, si elle ne paraît pas tout à l'heure, toi seul peux me la découvrir. Ah ! mon bon Charles, je t'aime bien, tu le sais, mais tu ne m'en voudras pas si je t'avoue que cette pensée-là était bien pour moitié dans ma joie de te revoir.

LABUSSIÈRE. — Et je te le pardonne ! Ce bateau, dis-tu ?

MARTIAL. — Oui, celui-là !

Il reprend son chapeau et gagne le milieu de la scène.

LABUSSIÈRE, debout. — Arme-toi de patience. Les femmes ne viennent guère avant six heures.

MARTIAL. — Patientons !

LABUSSIÈRE, près de lui. — As-tu trouvé du moins, avec ces recherches, le temps de remplir ta mission et de voir le citoyen Carnot ?

MARTIAL, regardant au fond. — Plusieurs fois ! Il a pour moi quelque affection, m'ayant connu à Wattignies, où il a fait le coup de fusil à mes côtés, comme un simple soldat !

LABUSSIÈRE. — Oui, oui, celui-là est un vrai patriote ! Et, sans doute, il t'a dit la prise d'Anvers ?

MARTIAL. — Il me l'apprenait hier dans l'antisalle de la Convention, quand survient Robespierre qui me détache un regard inquiet sous ses lunettes bleues...

LABUSSIÈRE. — Naturellement... il soupçonne tout le monde.

En parlant, ils gagnent la gauche de la scène.

MARTIAL. — Carnot me nomme et lui vante notre succès ! L'autre, de son ton rogue : « On fait trop mousser nos victoires ! » Et il passe.

LABUSSIÈRE. — Oui ! La gloire militaire l'offusque. Elle fait pâlir la sienne et sa rhétorique se perd dans le bruit du canon.

MARTIAL. — Ah ! le vilain homme avec ses petits yeux faux, son teint livide, le tic de son cou, sa voix qui grince et sa tête plate ! Et ce chat-tigre a terrassé Danton !

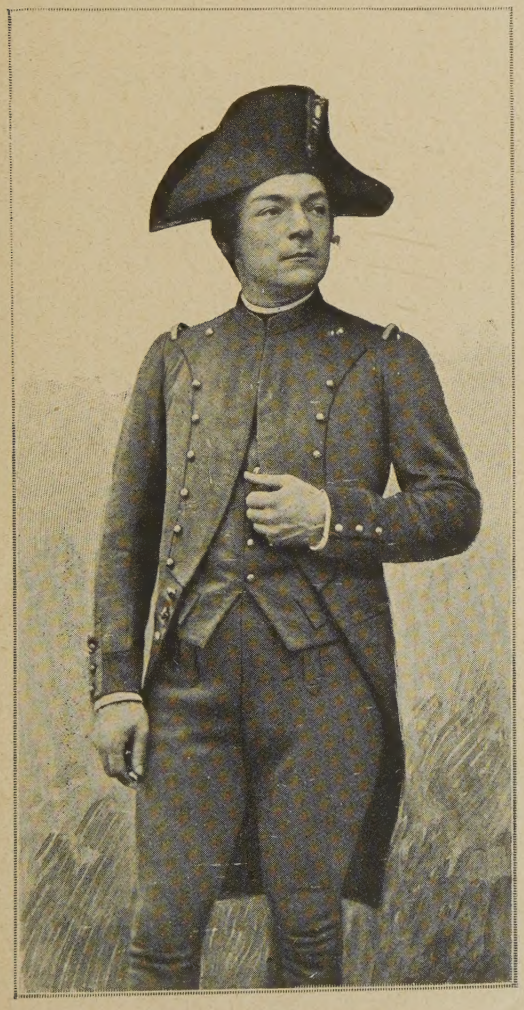
LABUSSIÈRE. — A qui d'ailleurs il écrivait : « Je t'aime jusqu'à la mort », quelques jours avant de l'y envoyer ; comme il affectait de plaindre ce pauvre Camille à l'heure même où il rédigeait avec Saint-Just son acte d'accusation.

MARTIAL. — Cafard !

Ils se trouvent devant le canot.

LABUSSIÈRE. — Ah ! vous êtes heureux, vous autres soldats. Vous ne voyez de la Révolution que ses grandeurs et ses vertus, nos armes triomphantes et les aigles royales fuyant partout devant le drapeau tricolore. Retourne à l'armée, va ! C'est là qu'est le pur patriotisme ! Tu ne verras ici que de quoi désoler une âme vraiment républicaine comme est la tienne.

MARTIAL. — Hélas ! que tu dis vrai ! Je suis allé à la Convention, j'y ai cherché vainement les grands hommes de cette Assemblée nationale qui a sapé l'ancien régime, les héros de la Constituante qui a fondé le nouveau, les girondins qui nous ont conquis la liberté, les dantonistes qui nous ont conquis la république ! (Il s'assied sur le bord du canot.) Tous disparus, fugitifs, égorgés ! Je suis allé aux Jacobins. J'y ai entendu le doucereux Couthon réclamer le supplice des *indulgents*, et d'autres forcenés renchérir sur ces insanités sanguinaires. J'ai parcouru la ville... Sur tous les murs, des affiches de ventes ; à toutes les portes, des mobiliers à l'encan et partout des mendiants, des « enragés » déguisés en galériens avec leurs cheveux gras, leurs bonnets rouges, leurs carmagnoles et leurs gourdins. Dès la tombée du jour, les boutiques fermées, les places vides, les rues silencieuses et sombres; à chaque pas une patrouille exigeant la carte civique, et, pour tout bruit, la voix des crieurs hurlant la liste des gagnants du jour à la loterie de Sainte-Guillotine ; car tous les jours, à quatre heures, six, sept charrettes suivent les quais, menant à la boucherie hommes, femmes, vieillards, jeunes filles, enfants ; hier encore, un de quinze ans. Et c'est Paris cela, notre beau, notre glorieux Paris, le Paris du quatorze Juillet, le Paris de la Fédération !...



Martial Hugon (M. Marais).

LABUSSIÈRE. — Ah ! mon cher Martial, il est loin le jour où, si joyeusement, nous roulions la brouette au Champ-de-Mars ! Quel enthousiasme alors de tout un peuple affranchi de ses lisières ! Et les beaux rêves d'avenir ? Plus d'arbitraire, ni de privilèges ! Plus de grands humiliant les petits, de riches oppresseurs du pauvre ! La justice pour tous, le pouvoir aux meilleurs, les honneurs aux plus dignes, la guerre à tous les abus, la place à tous les droits, l'appel à tous les devoirs ! O lune de miel de la liberté, où es-tu ?... Un si beau rêve finir dans l'horrible !... En être venus là !... A ces mœurs de cannibales, à ces abattoirs de chair humaine !... Quel écœurement !

Il s'assied près de Martial.

MARTIAL. — Enfin, ceux-là mêmes qui mènent à la mort ces jeunes filles et cet enfant de quinze ans ne peuvent pas les croire capables de conspirer...

LABUSSIÈRE. — Le petit de Maillé ! Il n'était coupable que d'avoir jeté un hareng pourri au nez du geôlier qui l'apportait pour son repas. « Mais qu'importe ! te dirait Herman ou Fouquier-Tinville ! Je ne juge pas, je condamne ! Il ne s'agit pas de savoir si l'accusé est coupable ou non, mais s'il est suspect de regretter l'ancien régime. C'est assez pour qu'il meure, nous ne voulons plus rien du passé, pas un regret, pas même un souvenir !... » Et voilà, dépouillée de ses déclamations hypocrites et mise à nu, toute la théorie du despotisme qui nous écrase. « Un retour, a dit Camille Desmoulins, qui d'ailleurs est mort de l'avoir osé dire, un retour au beau temps des Néron et des Caligula », où dix mille coquins font la loi à toute une ville intimidée ; où la peur est assise à tous les foyers ; où le mari se méfie de sa femme, le père de ses enfants ; où les bandits n'ont plus à redouter la rigueur des lois ; car il leur suffit d'être du comité de leur section pour forcer ta porte sous prétexte de visite domiciliaire, te dépouiller à titre de confiscation et commettre chez toi tous les abus en s'en glorifiant comme de vertus civiques ; où ta vie est à la merci d'un valet fripon que tu chasses, d'un débiteur insolvable, d'une femme jalouse, d'un héritier impatient, d'un juge impitoyable qui, de par

l'atroce loi de prairial, te condamne sans enquêtes, ni témoins, ni débats, ni défense ! Car tel est son bon plaisir ! Où toujours et partout le mot « suspect » te guette, te harcèle, te menace, te dénonce ! Tu vas à Vincennes sans passe port : « suspect ». Tu caches donc qui tu es ; mais ne te hâte pas trop d'en réclamer un, car, alors, « suspect », tu veux donc fuir! Tu parles poliment, ton linge est blanc : « suspect ». Ta propreté sent trop son aristocrate !... Tu vas par les rues, silencieux et la tête basse, c'est donc que tu blâmes! « Triste », c'est donc que tu déplores! « Gai », c'est donc que tu railles! « Inquiet », c'est donc que tu as quelque raison de craindre! Prends garde que ta pâleur ne te dénonce. Camille l'a dit après Tacite! Tremble même d'avoir peur! Suspects, le talent, le savoir, l'esprit; car tout cela est antiégalitaire! Suspectes, la bienfaisance et la charité même; témoin le fils Micaut, condamné, dit le jugement, pour avoir corrompu le peuple par ses bienfaits ! Ne porte pas le deuil de ton père supplicié, affectation d'*anticivisme :* la mort ! N'oublie pas de retourner une plaque de cheminée fleurdelisée ! *royalisme :* la mort ! Ne garde pas, comme Pierre Gondier, dans un buffet, des croûtes de pain sec destinées à tes poules, *accaparement, hébertisme :* la mort ! Ne témoigne pas, comme Capote Feuillide et Prédicant, en faveur d'un accusé, *indulgence et modérantisme :* la mort ! Et pour tous les cas, sans appel, ni recours, ni sursis : la mort!

MARTIAL. — Et tout Paris subit, accepte ces horreurs ?

LABUSSIÈRE. — Ah! pauvre peuple, ignorant et crédule, mais si dévoué à la République et si vaillant à la défendre. On lui disait des condamnés du premier jour : « Des conspirateurs, des traîtres qui pactisent avec l'étranger pour t'affamer et te remettre en servitude. Supprime-les, l'abondance renaîtra et ce sera l'âge d'or! » Il l'a cru. Et, pendant des mois et des mois, il a vu passer par charretées : royalistes, feuillants, girondins, hébertistes, dantonistes, tous les partis, tous les âges, tous les rangs, tous les métiers, jetés pêle-mêle au même tombereau. Mais, plus la moisson des têtes est copieuse, plus sa misère est grande et moins apparaît l'âge d'or. Il s'étonne, il s'irrite. Les commerçants de la rue Honoré se sont plaints qu'à l'heure où passait le funèbre cortège le quartier se faisait désert, leurs boutiques étaient vides. Le jour de la fête de l'Etre suprême sur la place de la Révolution, les huit bœufs qui traînaient le char des Arts et Métiers refusaient d'avancer, offusqués par l'odeur du sang dont la place était imprégnée et le peuple s'est ému de cette leçon donnée à l'homme par la brute. L'échafaud menaçait de devenir impopulaire. Subitement on l'a transporté à la place de la ci-devant Bastille. Puis, sur de nouvelles plaintes, à la barrière du Trône-Renversé, aux confins de la ville, presque dans les champs... les premières charrettes engagées dans le faubourg ont été accueillies par un silence morne, hostile, et, depuis, sur leur passage, les fenêtres se ferment, les hommes s'éloignent, les femmes se cachent. Pense qu'en quarante-neuf jours la rue Antoine a vu passer plus de treize cents condamnés !...

Il se lève.

MARTIAL, de même, ils descendent à l'avant-scène. — Et, dans cette ville indignée, il ne s'est pas encore trouvé dix hommes de cœur pour se ruer sur l'échafaud ! Pas un bon, pas un vrai républicain, comme toi et moi, n'a protesté pour sa cause que l'on déshonore et n'a crié à ce peuple désabusé : Ça, la République ! ça, la Révolution ! ça, la Liberté ! Mais, c'est le contraire!... Mais, c'est tout ce que nous exécrons dans le passé, et que nous voulons impossible dans l'avenir! C'est la Saint-Barthélemy, les dragonnades, l'inquisition, l'autodafé... par le fer au lieu du feu ! Non, bandits, non, non, ce n'est pas la République, c'est le despotisme! C'est la tyrannie et, de toutes, la pire : celle de la canaille !

LABUSSIÈRE, debout. — Danton l'a rêvée comme toi, la fin des supplices ; lui, qui disait à Fabricius : « J'aime mieux être guillotiné que guillotineur! » Camille l'a crié comme toi, ce que tu dis là ! Et tous deux ont payé de leur tête le crime d'indulgence et de modérantisme, et pas une voix de la foule n'a protesté contre leur supplice, et c'était Camille, et c'était Danton!

MARTIAL. — Ah ! bon Dieu !... Est-ce possible !

LABUSSIÈRE. — Ah ! parbleu ! si les honnêtes gens avaient la bravoure de leur honnêteté, comme les coquins ont celle de la scélératesse ! Mais la lâcheté humaine et l'égoïsme ! Chacun ne songe qu'à son propre salut, s'aplatit sur le sol, faisant le mort ! Les honnêtes gens gémissent, certes ! C'est leur fonction, à ceux-là, de toujours gémir et de ne jamais rien faire; mais, pour se jeter au-devant de la charrette et crier : « A bas l'échafaud ! » Pas un !

MARTIAL. — Eh bien, je le serai, moi, celui-là !

LABUSSIÈRE. — Toi ? Et seul ?

MARTIAL. — Moi ! Et seul !

LABUSSIÈRE. — Tu ne feras qu'un égorgé de plus ! Patience, l'heure n'est pas venue.

MARTIAL. — Et quand viendra-t-elle ?

LABUSSIÈRE, à mi-voix. — Demain, ce soir peut-être.

MARTIAL. — Et qui te le fait croire ?

LABUSSIÈRE. — Oh ! je suis en bonne place pour tout savoir, car je ne t'ai pas encore dit mon nouvel emploi...

MARTIAL. — Qui est ?

LABUSSIÈRE. — Je suis commis aux écritures dans le bureau... (Grand bruit de voix et de rires à droite.) Mais je te conterai cela plus tard !... Voici les laveuses.

MARTIAL. — Enfin !

Il remonte un peu sur la berge à gauche pour regarder vers le bateau. Les femmes du quartier descendent l'escalier du fond et celui de droite, une à une ou par groupes, avec leurs baquets et leurs corbeilles de linge, puis s'installent au bateau en riant, jacassant ; et commencent à savonner et à battre leur linge.

## Scène V

LES MÊMES, LUPIN, LAVEUSES, au fond.

Lupin reparaît par la gauche au moment où Martial remonte.

LABUSSIÈRE, à Lupin, à mi-voix. — C'est fait ?

LUPIN, retournant le panier vide et tapant sur le fond. — Voilà !

LABUSSIÈRE. — Sans accident ?

LUPIN. — Aucun. C'est l'île de Robinson! Pas un chat !

LABUSSIÈRE. — Reporte tout l'attirail chez moi.

MARTIAL, redescendant, à Labussière, tandis que Lupin gagne la droite et ramasse tout leur attirail de pêche. — Je ne la vois pas !...

LABUSSIÈRE. — Patience !

MARTIAL, arrêtant Lupin au passage et soulevant le couvercle du panier vide. — C'est ta pêche, ça ?

LABUSSIÈRE. — Oui.

MARTIAL. — Il n'y a rien.

LABUSSIÈRE, le lui prend des mains. — Justement ! (Martial le regarde surpris.) Je t'expliquerai ça tout à l'heure. (A Lupin en lui passant le panier.) Va déjeuner ! Tu me retrouveras au bureau.

LUPIN. — Convenu ! A tantôt, patron !

Il remonte vivement l'escalier de droite et disparaît.

LABUSSIÈRE. — A midi.

Un bruit de rires leur fait tourner la tête vers le bateau où Françoise, debout, retroussant ses bras, conte à toutes les laveuses quelque chose qui les met en joie.

MARTIAL. — Oh ! Oh ! ce bruit ?

LABUSSIÈRE. — C'est Françoise qui les harangue.

Les rires continuent en sourdine.

MARTIAL. — Cette fille, en bonnet rouge !

LABUSSIÈRE. — La maîtresse d'un marchand de vin de la rue Antoine, une enragée qui va tous les soirs brailler aux Jacobins, après s'être égayée tout le jour au tribunal révolutionnaire. Tous les jupons du quartier frémissent devant cette virago ! De ces femmes qui viennent ici laver leur linge, pas une qui, voyant un suspect jeté à l'eau, ne lui tendît la perche pour le sauver ! Mais que Françoise paraisse et tous les battoirs s'abattraient sur le pauvre diable en cadence ! Et c'est tout Paris, ce bateau-là ! Le fanatisme dit : « Tue ! » la peur crie : « Assomme ! »

## Scène VI

LES MÊMES, FABIENNE, FRANÇOISE, LAVEUSES, ENFANTS, PASSANTS, puis POURVOYEUR

Des bruits de voix et des cris éclatent tout à coup dans le bateau; les laveuses se lèvent, s'agitent.

MARTIAL, inquiet, remontant. — Qu'est-ce donc ?

LABUSSIÈRE. — On se chamaille là-bas !

Labussière et Martial regardent au fond où l'agitation augmente subitement. Une jeune femme s'élance sur la planche qui relie, au fond, le bateau des blanchisseuses à la berge de l'île, poursuivie par cinq ou six femmes, tandis que les autres redescendent la rive à droite en courant, pour lui barrer le chemin vers l'escalier ; tout cela avec des cris, des menaces, pour celle qui fuit : Françoise en tête.

LES FEMMES. — A la rivière, l'aristocrate !

MARIOTTE. — Jetez-la dans l'eau !

TOUTES. — A la Seine ! A la Seine !

MARTIAL, reconnaissant Fabienne qui a disparu un moment derrière les arbres de l'île et qui redescend en courant vers l'avant-scène à gauche. — Mais c'est Fabienne !

LABUSSIÈRE, voulant le retenir. — Prends garde !

MARTIAL, se dégageant. — C'est elle !... te dis-je !... (Criant.) Ici ! Je suis là ! Fabienne, je suis là !...

Il s'élance vers la berge, du côté des arbres, au moment où Fabienne arrive effarée, essoufflée et, sans le voir ni l'entendre, court à Labussière.

FABIENNE, à Labussière. — Par pitié, sauvez-moi ! Elles veulent me tuer !

MARTIAL, descendant et la prenant dans ses bras. — Pas moi présent !

FABIENNE, saisie à sa vue, puis poussant un cri de joie. — Ah ! vous ! Martial ! Ici ! quel bonheur ! Vous ! Ah ! Dieu ! Ah ! quel bonheur ! Les voici ! (Elle se cramponne à lui, balbutiant de peur.) Sauvez-moi ! Martial ! J'ai peur ! Oh ! que j'ai peur !...

Pendant ce qui suit, peu à peu l'escalier et le parapet du quai se garnissent de curieux, attirés par le bruit ; toute l'avant-scène, sur la berge, sur les bateaux et les piles de planches, est garnie par les laveuses ou de nouveaux venus ; un gamin est grimpé dans un arbre, d'autres sur les tonneaux. Fabienne se trouve entre Martial et Labussière.

Labussière (M. Coquelin).

FRANÇOISE, arrivant à l'avant-scène, à droite, en franchissant la brouette. — Tenez-la bien, la coquine !

MARIOTTE, arrivant derrière Fabienne, par la gauche, avec d'autres laveuses. — C'est ça ! Tenez-la.

TOUTES, arrivant de ce côté. — A la Seine, l'aristocrate ! A la Seine !

MARTIAL. — J'y jette la première qui la touche ! Hors de là ! chiennes enragées ! ou gare à vous !

Cris de stupeur ou de colère de toutes les femmes qui reculent.

FRANÇOISE. — Ah ! il nous traite de chiennes, celui-là !

TOUTES, stupéfaites. — Il nous insulte !

LABUSSIÈRE. — Allons ! Allons ! doucement tout le monde... Voilà un beau vacarme ! Et qu'est-ce donc qu'elle a fait, cette jeune fille, pour la jeter à l'eau ?

MARIOTTE. — Ce qu'elle a fait ?

FRANÇOISE. — Une espionne !

LABUSSIÈRE, protestant. — Oh !

FABIENNE. — Moi !

TOUTES. — Oui, oui ! une espionne !

JEANNETTE. — Ça vient le matin, ça ne souffle pas mot !...

FRANÇOISE. — Et ça écoute ce qu'on dit dans le bateau, pour le répéter aux chouans et aux Anglais !

LES FEMMES. — Oui, c'est sûr, elle nous moucharde !

MARTIAL. — Et sur quelle preuve oses-tu l'en accuser, dis, sorcière ?...

Exclamations.

LABUSSIÈRE, le calmant du geste et froidement à Françoise. — Chut ! chut ! Il a raison, sur quoi ?

Fabienne se trouve entre Martial et Labussière.

FRANÇOISE. — Ah ! la gueuse ! C'est pas visible ! Je leur contais l'exécution du six à la barrière Renversée ! Et cette vieille décrépite d'abbesse de Montmartre, avec ses béquilles... et c't'autre, paralysée, qu'il a fallu porter à l'échafaud dans un fauteuil ! Et v'là cette mijaurée qui s'écrie : « Jésus ! Quelle horreur ! »

JEANNETTE. — Oui, oui, elle a dit : « Quelle horreur ! »

MARIOTTE, derrière Martial et Fabienne, voulant passer entre eux. — Et : « Jésus ! » Elle a dit : « Jésus ! »

MARTIAL, la prenant par le bras et la faisant tourner devant lui, en la rejetant à gauche. — Eh bien, après, après ?

LABUSSIÈRE. — Et c'est pour cela que ?...

FRANÇOISE, passant vivement devant Labussière. — Et ça donc ! ce n'est pas encore une preuve ! ce qui lui a sauté du cou en se sauvant !

Elle désigne une croix d'or sortie du fichu de Fabienne.

JEANNETTE. — Une croix !

TOUTES. — Une croix !

FRANÇOISE. — Une croix ! Et « Jésus ! » (Elle prend le bras de Fabienne.) Et ses mains, ses bras ! Regardez-moi ce blanc de poulet ! Ce n'est pas de la peau d'aristocrate, ça ? (Retroussant sa manche.) V'là des bras de républicaine... ça ne craint pas le soleil ! (Elle tape dessus.) C'est loyal, c'est patriote !

Murmure d'approbation.

LABUSSIÈRE, galamment. — Oh ! pour de beaux bras... oui, voilà de beaux bras !

Il baise un bras.

FRANÇOISE, sans se fâcher. — Eh bien, ne te gêne pas, toi ! dis donc !

LABUSSIÈRE. — Avec des patriotes, jamais ! Je fraternise !

Il récidive en baisant l'épaule de Françoise, qu'il fait passer à droite.

FRANÇOISE, riant, adoucie. — Il est farce tout de même, c't'effronté-là ! N'empêche que c'est une suspecte, aussi vrai que je m'appelle Françoise !...

LABUSSIÈRE. — Eh bien, belle Françoise, tu te trompes ! C'est une bonne citoyenne comme toi, car voici son galant, un défenseur de la patrie !...

MARIOTTE. — Celui-là ?

LABUSSIÈRE. — Martial Hugon, un vainqueur de Fleurus !

UN GAMIN, perché dans un arbre, à droite. — Eh oui ! (Toutes les têtes se retournent vers lui.) Celui qu'est venu à la Convention, porter les drapeaux !

VOIX. — Ah !

LABUSSIÈRE. — Tu entends ?

FRANÇOISE, radoucie. — Et c'est son amoureux, ce soldat-là ?

LABUSSIÈRE. — Et son prétendu ! Ce n'est pas une ci-devant qui épouserait un brave soldat républicain, le fils d'un charron.

Rumeur d'approbation.

MARIOTTE. — Oh ! alors, mes enfants, si c'est comme ça !

FRANÇOISE. — Il n'y a plus rien à dire...

MARIOTTE. — Qu'ils s'embrassent !

FRANÇOISE. — Et n'en parlons plus !

TOUS, gaiement. — Oui, oui, qu'ils s'embrassent !

LABUSSIÈRE. — Ah ! parbleu ! s'il ne faut que ça !...

MARTIAL. — Volontiers !

Il embrasse éperdument Fabienne.

FABIENNE, émue, le repoussant doucement. — Oh ! non, non ! assez ! je vous en supplie !...

FRANÇOISE. — Eh bien ! Eh bien ! Qu'est-ce qu'elle a ?

Fabienne fond en larmes. Etonnement général.

MARTIAL, surpris et inquiet. — Fabienne !...

FRANÇOISE, voyant Fabienne prête à défaillir. — Ah ! pauvre chatte !

Elle passe devant Labussière, soutient Fabienne et la fait asseoir sur le bord du canot.

MARIOTTE, de même, debout dans le canot, derrière Fabienne, à côté de qui s'assied Martial ; on les entoure. — V'là l'effet que ça lui fait !

LABUSSIÈRE. — Ah ! bien, cette innocente ; voyons, devant tout le monde !

FRANÇOISE, à Martial. — C'est donc la première fois ?

MARTIAL, inquiet. — Oui !

FRANÇOISE, gaiement. — Oh ! alors...

MARIOTTE. — Courage, va, ma fille. On s'y fait, pas vrai ? Tu t'y feras !

TOUTES, riant. — Oui, oui !

FRANÇOISE, tapant amicalement dans les mains de Fabienne et la faisant lever avec l'aide de Martial. — Allons, debout !... mon petit cœur. Elle est toute glacée, tenez. Pauvre chatte ! Vivent les sans-culottes pour embrasser... pas vrai, ma fille ! Et mort aux aristocrates !

FABIENNE. — Oh !

FRANÇOISE. — Allons, crie-le avec moi, va ! Ça te fera du bien ! Mort aux arist...

FABIENNE. — Oh ! non, je vous en prie, madame !

Murmures.

FRANÇOISE, reculant d'un pas, exaspérée. — « Madame ! » Il n'y a plus de madame, ici !...

FABIENNE, troublée. — Je veux dire : citoyenne !

FRANÇOISE. — « Madame ! » Eh bien, excusez ! Est-ce que ces gens-là se gaussent de nous ? (Elle revient à Fabienne, brutalement :) Veux-tu crier tout de suite : « Mort aux aristocrates ! »

FABIENNE. — Oh ! non ! je ne souhaite la mort de personne !

Mouvement.

FRANÇOISE, prenant la main de Fabienne et la faisant passer à l'extrême droite en la tirant brutalement devant elle. — Veux-tu crier, je te dis ?

LABUSSIÈRE, les suivant, vivement, à Fabienne. — Bah ! Criez donc ! Qu'importe, et partons !

FRANÇOISE, exaspérée. — Et il ne la tutoie pas, celui-là ? (Se retournant vers les autres.) Quand je vous le dis, que c'est une chouanne déguisée !

Martial va pour s'élancer vers Fabienne, mais il est entouré à gauche par la Mariotte et les autres femmes qui lui barrent le chemin.

TOUTES. — Oui, oui, c'est une chouanne !

LABUSSIÈRE. — Ah ! belle Françoise, nous allons nous fâcher !

FRANÇOISE. — Ah ! tu la défends, toi ! Eh bien, attends ! (Elle saute sur la brouette et crie à ceux du quai :) Eh ! là-haut, appelez donc un agent !

Labussière, tandis qu'elle appelle, fait vivement passer Fabienne à gauche, du côté de Martial qui a bousculé les femmes. Elle se trouve entre les deux hommes. Mariotte a couru rejoindre Françoise à la brouette.

TOUTES, criant vers le quai. — Oui, oui, un agent !

FRANÇOISE, debout, triomphante sur la brouette. — En voilà des suspects ! En voilà, et des fameux !

TOUTES. — Ah ! oui !

## Scène VII

### LES MÊMES, POURVOYEUR

Pourvoyeur paraît en haut de l'escalier avec deux ou trois autres gens du peuple, et descend.

MARIOTTE. — Eh ! c'est Pourvoyeur !

VOIX. — Voilà Pourvoyeur !

FRANÇOISE. — Avance ici, Pourvoyeur... v'là du gibier pour toi !

LABUSSIÈRE, bas à Martial et Fabienne, tandis qu'on se retourne vers le nouveau venu. — Un agent, laissez-moi faire. (A Martial.) Et toi, pas un mot !

POURVOYEUR, descendu en scène. — Eh bien, voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOISE. — Crois-tu que voilà une morveuse qui refuse de crier : « Mort aux aristocrates ! »

POURVOYEUR. — Oh ! oh !

TOUTES. — Oui, oui.

MARIOTTE. — Et son galant qu'est militaire.

FRANÇOISE. — Et c't'autre qui prend sa défense ! Si ça fait pas mal au cœur qu'la nation soit trahite à ce point-là !

Elle saute à terre.

JEANNETTE. — Faut les m'ner à la section.

MARIOTTE. — C'est des agents de Pitt et Cobourg !

FRANÇOISE. — Pour sûr qu'ils ourdissent leurs trames.

TOUTES. — Oui, oui, à la section !

LABUSSIÈRE, se redressant, gouailleur et effronté, en les toisant. — Ah ! nous avons bien le temps d'aller jaboter là-bas, avec des laveuses de linge sale.

Cris de stupeur et d'indignation.

POURVOYEUR, faisant taire les femmes. — Allons, ouste !

MARIOTTE. — Demande-lui sa carte !

TOUS. — Oui, oui, sa carte !

POURVOYEUR, il leur impose silence du geste et va lentement près de Labussière. — Ta carte !

LABUSSIÈRE, qui rassurait Fabienne, feignant de ne pas voir Pourvoyeur, se retourne tranquillement vers lui, le chapeau sur l'oreille et le regardant sous le nez insolemment. — Tu dis ?

POURVOYEUR, surpris du ton et intimidé. — Je dis : Ta carte !

LABUSSIÈRE. — Et de quel droit le dis-tu, mauvais chien ?

Etonnement de la foule.

POURVOYEUR. — Un insolent !... (A Françoise, inquiet.) Il serait des nôtres !

LABUSSIÈRE, de même, marchant sur lui. — Si je te faisais coffrer, brissotin, pour t'apprendre à qui tu parles !...

POURVOYEUR, reculant. — Pardon, je...

Murmure de surprise.

LABUSSIÈRE, le faisant reculer de plus en plus, menaçant, en fouillant dans sa poche. — Ah ! tu veux voir ma carte ?

POURVOYEUR, humble. — Non, citoyen, non, à présent.

LABUSSIÈRE, tirant sa carte et la lui mettant sous le nez. — La voilà ! Sais-tu lire, seulement, reste impur du fédéralisme ?...

POURVOYEUR, après avoir lu la carte sans y toucher, obséquieux, soulevant son bonnet. — Oh ! pardon ! citoyen ! Si j'avais su ! Ce sont ces fichues bêtes de femmes !

Explosion de cris des femmes.

MARIOTTE. — Ah ! bêtes, nous ?

LABUSSIÈRE, imposant silence et serrant sa carte. — Allons ! Silence ! Remisez vos battoirs... et qu'on nous balaye la place, et plus vite que ça !

POURVOYEUR, empressé. — Oui, citoyen, oui ! (Il fait écarter le monde pour le passage de Labussière.) Allons ! au large ! (Du geste, il fait dégager les abords et les marches de l'escalier ; bousculant un enfant.) Enlève-moi ça, toi, crapaud !

Le gamin enlève la brouette ; la foule se range stupéfaite, faisant place à Labussière, à Fabienne et à Martial.

LABUSSIÈRE, à Fabienne, poliment. — Passe devant, citoyenne, je vous suis !

Fabienne et Martial se dirigent vers l'escalier.

POURVOYEUR, à Labussière, humblement. — J'espère, citoyen, que tu ne m'en voudras pas ?

LABUSSIÈRE, protecteur. — Trop de zèle ! Mais il n'y a pas de mal. (Lui tapant sur l'épaule.) Tu es un solide ! Au revoir !

POURVOYEUR, flatté. — Merci, citoyen. (Aux curieux qui sont en haut de l'escalier.) Détalez, vous autres !

Martial, Fabienne et Labussière gravissent l'escalier, suivis des yeux par tout le monde, tandis que toutes les laveuses entourent Pourvoyeur.

FRANÇOISE, à mi-voix. — Mais quoi donc qu'il est, c't homme-là ?

POURVOYEUR, de même. — Maladroites !... Un employé au Comité de Salut public !

TOUTES, saisies. — Ah ! (Elles se tournent vers Labussière qui, en ce moment, est en haut de l'escalier avec Fabienne et Martial qui le précèdent.) Pardon, citoyen ! Pardon ! Et salut !

FRANÇOISE. — Fraternité !

LABUSSIÈRE, gracieusement. — Et la mort !

Seconde d'étonnement, puis rire général.

RIDEAU

Martial, à Labussière : « *Mais enfin, qu'est-ce que cette carte qui a produit un si merveilleux effet ?* »

# ACTE II

*Une chambre Louis XVI, simplement, mais très proprement meublée. Panneaux de boiseries peints en gris. Au fond, alcôve et lit de bois Louis XVI. A droite, premier plan, porte d'entrée. Au fond, de chaque côté de l'alcôve, portes d'intérieur, vitrées à petits carreaux avec rideaux cramoisis. Entre l'angle de la pièce et la fenêtre à gauche, chiffonnier Louis XVI à garnitures de cuivre. Entre la porte d'entrée à droite et l'angle : un secrétaire avec son siège. Deux chaises de chaque côté de l'alcôve. Toutes les étoffes drapant le lit, la fenêtre et recouvrant les sièges, sont en cretonne Louis XVI. Au milieu, une table ovale de bois gris. Au-dessus et à gauche de la table, chaises. A droite, avant-scène, fauteuil; à gauche, idem, fauteuil et petit guéridon.*

## Scène première

JACQUELINE, BÉRILLON

Au lever du rideau, Jacqueline est occupée à épousseter la table et les sièges. On entend dehors la voix de Bérillon.

BÉRILLON, appelant. — Carmagnole !

Jacqueline continue sa besogne en chantonnant entre ses dents.

JACQUELINE, fredonnant.

J'avais égaré mon fuseau,
Je le cherchais sur la fougère...

BÉRILLON, de même, hors de scène. — Carmagnole, sais-tu où est ma pipe ?

JACQUELINE, gagnant la droite pour épousseter le fauteuil.

Colin, en ôtant son chapeau,
Me dit : « Que cherchez-vous bergère ? »

Nouvel appel. Même jeu. Bérillon paraît sur le seuil de la porte d'intérieur à gauche de l'alcôve. Il est à demi habillé, en manches de chemise, bretelles tricolores, costume de sans-culotte, pantalon rayé, bonnet phrygien bleu à crête rouge avec une énorme cocarde. Il tient d'une main une brosse, de l'autre, sa carmagnole et, sous le bras, son sabre et le baudrier.

BÉRILLON. — Citoyenne Bérillon, tu es devenue sourde ?

JACQUELINE, se retournant et jouant l'étonnée. Pendant toute la scène, elle continue à faire le ménage. — Tu m'as appelée ?...

BÉRILLON. — Non, si peu !... Tu n'as pas entendu, peut-être ?

JACQUELINE. — J'ai entendu : « Carmagnole ! »

Elle traverse à l'avant-scène et va à la fenêtre dont elle pousse les volets.

BÉRILLON. — Eh bien ?

JACQUELINE. — Eh bien, je m'appelle Jacqueline et je vous ai signifié que je ne répondrais jamais qu'à ce nom-là !

BÉRILLON, posant son bonnet sur la table avec le sabre et la carmagnole. — Ah ! l'entêtement des femmes !

JACQUELINE. — ... Et la bêtise des hommes ! Cette idée de m'appeler Carmagnole et de débaptiser notre petit Joseph pour l'appeler : « Ça ira ! » Je lui ai dit : « Toutes les fois que ton papa t'appellera : « Ça » ira », tu n'iras pas. »

BÉRILLON, après avoir brossé son bonnet, endossant la carmagnole tout en parlant et trouvant sa pipe dans sa poche. — Ah ! voilà ma pipe !... (Il la pose sur la table.) Enfin, tu ne veux pas comprendre que c'est une comédie pour les autres, pour le quartier ! Et que ces noms-là nous posent comme solides patriotes ! Ainsi, moi, Hippolyte Bérillon, crois-tu que je n'aie pas un autre air

m'appeler comme je fais : Casca ? Le citoyen Casca
érillon ?

JACQUELINE, arrangeant les rideaux de l'alcôve. — Qu'est-
e que c'est encore que cet Iroquois-là ?

BÉRILLON. — Casca ? C'est un ancien qui a immolé
ésar... Une façon de dire que j'immolerais comme
ui.

JACQUELINE, elle descend et vient lui aider à passer sa carmagnole.
— Toi ?... Non, laisse-moi rire... Si ce César-là te don-
ait seulement une chiquenaude ! Ah ! mon Dieu !
uelle course !

Elle le secoue en tirant sur le bas de la carmagnole.

BÉRILLON, protestant. — Oh ! mais...

JACQUELINE, lui passant son baudrier sur l'épaule. — Mais
aisse-moi donc tranquille ! Tu ne peux seulement
raisser ton sabre sans frissonner de le voir tout nu.
Elle se recule pour le regarder.) Et de quoi encore est-ce
ue tu as l'air avec ce bonnet-là ? D'un vieux coq.

BÉRILLON, marchant sur la droite. — Et mon briquet ?
i tu crois que ça m'amuse de l'avoir tout le temps
ui me bat les mollets.

JACQUELINE, reprenant sa besogne. — Alors, ôte-le, ni-
aud ! Un brave homme de mari, de père, de com-
nerçant ! Le premier lampiste du quartier; qui n'a
as son pareil pour les quinquets et qui est tout le
emps hors de sa boutique pour aller vociférer avec
es autres, au comité de sa section !

BÉRILLON. — Oh ! ma bonne Jacqueline, si tu sa-
ais comme ils sont mauvais ! Ah ! les gredins ! Mais
ant plus qu'ils sont enragés, tant plus que je dis
omme eux pour ne pas avoir l'air d'un suspect !

JACQUELINE, remontant vers lui. — C'est ça, la peur !

BÉRILLON, effrayé, à mi-voix, allant au secrétaire. — Veux-
u pas crier comme ça !

JACQUELINE. — Eh ! je veux crier, moi ! C'est ré-
oltant à la fin ! Je ne suis qu'une femme, mais c'est
noi qui leur dirais leur fait.

BÉRILLON, il s'assied sur le siège devant le bureau et tire son
rousseau de clefs pour l'ouvrir. — Tu n'entends rien à la
olitique !

JACQUELINE. — Et qu'est-ce que vous allez encore
ricoter là-bas, dès le potron-minet ?

Elle ouvre la porte à droite de l'alcôve et secoue le torchon au dehors.

BÉRILLON. — Le comité est convoqué d'urgence.

Il ouvre un tiroir et y prend de l'argent.

JACQUELINE, refermant la porte. — Parce que ?

BÉRILLON. — Paraît qu'il y a eu du grabuge hier à
a Convention et que la journée sera chaude.

JACQUELINE. — Et vous allez en profiter pour
oire ?

BÉRILLON, refermant le tiroir. — Ça, on boira ferme.

JACQUELINE, elle descend avec le torchon prendre la brosse sur
a table ainsi que le plumeau qu'elle va déposer dans la pièce à gauche
e l'alcôve. — A tes frais ?

BÉRILLON, il remet le trousseau de clefs dans sa poche. —
'est probable.

JACQUELINE. — C'est ça... et, quand vous aurez
ien bu...

Elle disparaît un instant.

BÉRILLON, debout. — Nous prendrons les mesures
atriotiques propres à déjouer les projets liberticides
les factieux qui, sous le masque du modérantisme,
ème nt parmi nous les ferments de la discorde !

JACQUELINE, rentrant et fermant la porte. — Oui, va,
harabia... Tu as appris ça par cœur ?

BÉRILLON. — Tu peux le croire ? Est-ce que ma soupe n'est pas prête ?

JACQUELINE. — Ah ! ta soupe ! c'est bon pour le lampiste, la soupe. A présent que te v'là déguisé en tigre, j'oserais jamais t'offrir de la soupe !

BÉRILLON, piteusement. — Alors, il ne faut plus que je mange ?

JACQUELINE. — Non ! Allons, file et va hurler avec les loups... poltron !

BÉRILLON, prêt à pleurer. — Mais ce n'est pas une raison pour me traiter comme un ci-devant nègre !

JACQUELINE, le repoussant. — Va !... Va !...

BÉRILLON, piteux. — Quand on a pour mari un pauvre sans-culotte comme moi !...

JACQUELINE, elle prend la pipe sur la table et la lui donne. — On les porte !... V'là ta pipe, allons, détale !

BÉRILLON, avançant la main pour lui prendre la taille. — Alors, tu ne veux pas m'embrasser ?

JACQUELINE, lui tapant sur les mains. — Non !

BÉRILLON. — Ma chère petite femme, si tu savais comme j'ai peur, vrai, tu aurais pitié de moi.

JACQUELINE, lui tendant la joue. — Allons, va, grosse bête... Et tâche de ne pas faire trop de mal.

BÉRILLON. — Ah ! Dieu de Dieu ! Quand est-ce donc que ça finira? Quand est-ce donc ?

Il sort par la porte du fond, à droite de l'alcôve.

## Scène II

JACQUELINE, puis GASPARD, puis LABUSSIÈRE

JACQUELINE, seule. — Ah ! si tout le monde était comme moi, ça n'serait pas long !

On entend dehors la voix de Labussière.

LABUSSIÈRE, dehors. — Mme Bérillon est là ?

GASPARD. — Oui, oui, citoyen ! (Ouvrant la porte d'entrée à droite.) Patronne !

JACQUELINE. — Quoi ?

GASPARD. — C'est le citoyen Labussière !

JACQUELINE. — Labussière !

GASPARD. — Avec un de ses amis et une citoyenne. Ils demandent s'ils peuvent entrer !

JACQUELINE. — Ah ! lui, toujours !... (A la porte.) Entrez, entrez, citoyen !

## Scène III

JACQUELINE, LABUSSIÈRE, MARTIAL, FABIENNE

LABUSSIÈRE, entrant par la droite. — Merci, chère amie, j'étais sûr de votre bon accueil pour cette jeune femme... (A Fabienne et à Martial.) Entrez, entrez vite !

Fabienne entre soutenue par Martial. Gaspard sort.

JACQUELINE. — Mon Dieu ! Qu'a-t-elle donc ?

LABUSSIÈRE. — Rien, un peu d'émotion et de fatigue... Je l'ai fait marcher d'un tel pas !

Il roule le fauteuil de droite jusqu'à la table et y fait asseoir Fabienne, avec l'aide de Martial.

FABIENNE, assise, souriant. — Oh ! oui !

LABUSSIÈRE. — C'est que je voulais dépister deux ou trois curieux qui nous suivaient de loin.

Il va à la porte d'entrée restée ouverte prêter l'oreille.

MARTIAL, après un silence. — Eh bien ?

LABUSSIÈRE. — Non, rien.

Il ferme la porte.

JACQUELINE, au-dessus de la table. — Vous avez été inquiétés ?

LABUSSIÈRE, allant à elle. — Les femmes du bateau de l'île Louviers voulaient lui faire un méchant parti pour une croix d'or qu'elle porte au cou.

JACQUELINE. — Le bateau de Françoise ?

LABUSSIÈRE. — Précisément. (A Jacqueline, faisant signe de respirer un flacon.) Vous n'avez pas ?...

JACQUELINE, allant chercher un flacon dans le secrétaire. — Oh ! je les connais ! Des enragées !...

LABUSSIÈRE, entre la table et Fabienne. — Nous avons pu, mon ami et moi, la sortir de peine.

MARTIAL, à droite de Fabienne. — C'est-à-dire, toi !

LABUSSIÈRE. — Mais j'avais hâte de nous réfugier dans une maison amie, et, la vôtre étant là...

Il prend le flacon que lui apporte Jacqueline et le donne à Fabienne.

JACQUELINE, au-dessus de Fabienne.— Ah! je crois bien !

LABUSSIÈRE, à Fabienne. — Cela va mieux ?

FABIENNE. — Oui, merci ; madame !

Elle rend le flacon à Jacqueline.

LABUSSIÈRE, à Martial et à Fabienne. — Au fait... vous ne savez pas chez qui vous êtes !... Mme Bérillon... la meilleure femme du monde.

MARTIAL. — Je le vois.

LABUSSIÈRE. — Et notre costumière du théâtre Mareux !... Son mari, lampiste, comme vous l'avez pu voir par sa boutique, est chargé de notre éclairage... J'ai longtemps habité cette chambre qu'ils voulaient bien me sous-louer toute meublée.

JACQUELINE. — Et tout à votre service. Elle est libre !

LABUSSIÈRE. — Et qui sait ?... Ce n'est pas de refus...

JACQUELINE. — Maintenant, je suppose que madame...

MARTIAL et LABUSSIÈRE, rectifiant. — Mademoiselle...

JACQUELINE. — Mademoiselle, pardon !... prendra volontiers une tasse de lait pour se remettre !

FABIENNE. — Vous êtes bien bonne, madame... j'accepte de grand cœur.

LABUSSIÈRE. — Et nous aussi.

JACQUELINE. — J'ai de très bon lait que ma mère, fermière à Montreuil, m'apporte le matin en allant au marché Saint-Jean. Le voulez-vous froid ou chaud ?

LABUSSIÈRE, à Fabienne. — Ah! froid, n'est-ce pas ?... par cette chaleur.

FABIENNE. — Froid... oui !

JACQUELINE. — Ici, vous serez bien au frais. La rue Beautreillis est dans l'ombre, les volets sont clos et je viens d'arranger la chambre.

Elle remonte pour sortir par la porte à gauche de l'alcôve.

FABIENNE. — Que je vous suis reconnaissante, madame, de vos bons soins !

JACQUELINE, se retournant. — Laissez donc !... Cela me distrait !

Elle sort.

## Scène IV

LES MÊMES, moins JACQUELINE

MARTIAL. — Brave femme !

LABUSSIÈRE. — Cela console de Françoise.

Il va entr'ouvrir es volets avec précaution pour regarder dans la rue

MARTIAL, à Fabienne, assis près d'elle, à droite, sur la chaise du bureau qu'il est allé prendre pendant ce qui précède. — Enfin !... ma chère Fabienne, nous voilà seuls, un peu tranquilles et je puis vous demander comment vous étiez sur ce bateau en si méchante compagnie, exposée à de si grands dangers ?

FABIENNE. — Hélas ! Martial, ces dangers-là, je suis bien forcée de les braver à tout instant. Depuis que j'ai perdu l'excellente femme à qui vous m'aviez confiée... j'ai dû chercher ailleurs un asile et de quoi vivre, et je n'ai pas le choix des gens que je fréquente.

MARTIAL. — Mais moi, Fabienne, moi, j'étais là !

FABIENNE. — Mais vous, mon ami... Je ne vous croyais plus de ce monde.

MARTIAL. — Vous m'avez cru mort ?

FABIENNE. — Et comment ne pas le croire ? Pendant de si longs mois, pas une lettre de vous !

MARTIAL. — Ah ! c'était bien ma crainte !... J'étais prisonnier et je vous écrivais sans cesse !... Mes lettres ne passaient pas la frontière.

Labussière repousse les volets et revient à la table écouter discrètement.

FABIENNE. — Et les miennes revenaient de l'armée avec ces mots cruels : « Disparu !... Pas de nouvelles !... Porté pour mort !... » Je cours au Comité de la guerre, où l'on me donne votre mort comme trop certaine ! Ah ! le triste retour, après ce dernier espoir perdu !

MARTIAL, rapprochant sa chaise du fauteuil.— Mais depuis... Il y a cinq semaines... Dès ma mise en liberté, je vous ai écrit lettre sur lettre, bien surpris de n'avoir pas de réponse... et celles-là...

FABIENNE. — Mais celles-là, Martial, je ne les ai pas reçues. Car, depuis trois mois que votre parente est morte, je ne suis jamais retournée à son logis, d'où ses héritiers m'avaient chassée comme une servante.

MARTIAL, prenant la main de Fabienne. — Ah ! pauvre enfant !... Et alors, seule dans Paris, sans ressources...

FABIENNE, se dégageant doucement. — Oh ! si petites et si vite épuisées ! J'avais frappé à bien des portes, m'offrant à servir de femme de chambre, bonne d'enfant et ne trouvant nulle part mon gagne-pain. Il me restait à peine pour vivre pendant deux jours et je n'aurais jamais su où dormir sans la charité d'une fruitière qui me cédait son galetas à l'heure où elle partait pour les halles ! J'étais à bout de force et bien près du désespoir, quand, un soir, passant devant l'église Notre-Dame, j'eus la pensée d'y entrer et d'appeler Dieu à mon aide. L'église, toute sombre, était déserte. L'autel, les ornements sacrés avaient disparu et la nef, louée à des marchands de vin, était encombrée de tonneaux vides. Je regardais tristement la maison de Dieu, plus imposante dans son dénûment sacrilège qu'elle ne l'avait jamais été dans toute sa gloire, quand j'aperçus une femme agenouillée sur les dalles et bravant le danger d'être surprise en flagrant délit de piété. Je fis comme elle et, tombant à genoux, j'unis ma prière à la sienne. Elle se lève, me regarde : c'est Marie-Thérèse, une de mes sœurs aux ursulines de Compiègne. Nous échangeons tout bas nos confidences. Elle habite avec mère Angélique et deux autres sœurs, dont une novice, comme moi, un quatrième étage ici près, rue des Tournelles, où elles mettent en commun le peu d'argent qu'elles possèdent et celui qu'elles gagnent à des travaux de couture que Marie-Thérèse place dans les magasins. Le soir même, elles se serraient un peu pour me faire

place dans leur misérable logis et à leur pauvre table et, pour ma part, j'avais le soin du ménage. Voilà comment vous m'avez trouvée ce matin blanchissant à la rivière le linge de notre petite communauté.

## Scène V

LES MÊMES, JACQUELINE, UNE SERVANTE

Jacqueline et la servante entrent par le fond, à droite, avec le lait, trois tasses, des couteaux, du beurre, etc... une miche de pain bis, qu'elles déposent sur la table. Jacqueline a, de plus, un gros bouquet de roses blanches.

JACQUELINE. — Voici le lait !

Fabienne se lève.

LABUSSIÈRE, à gauche de la table. — Qu'il soit le bienvenu, n'est-ce pas ?

MARTIAL. — Oui, depuis cinq heures du matin...

Il pousse le fauteuil de Fabienne près de la table, puis remonte au-dessus, faisant place à Jacqueline.

JACQUELINE. — Comment, depuis cinq heures ?

LABUSSIÈRE et MARTIAL. — Oui ! Oui !

JACQUELINE, à Fabienne en lui donnant les roses. — Des fleurs de Montreuil que je prie la citoyenne d'accepter !

FABIENNE. — Ah ! les belles roses ! Grand merci, madame !

La servante donne des serviettes à Jacqueline, puis prend la chaise laissée par Martial et la reporte au secrétaire.

LABUSSIÈRE, prenant le pain et le couteau. — Et Bérillon ? Il n'est pas là, Bérillon ?

JACQUELINE, mettant le couvert en passant devant la table. Fabienne s'est assise dans le fauteuil, Martial sur la chaise au-dessus de la table. — Chez lui !... jamais !... Il est à sa section !

LABUSSIÈRE, à gauche, debout, coupant des tranches de pain. — Enragé, toujours ?

JACQUELINE. — Toujours ! le pauvre homme !

Elle tourne pendant ce qui suit autour de la table, mettant le couvert.

LABUSSIÈRE. — Et le théâtre ?

JACQUELINE, même jeu. — Ça boulotte !

LABUSSIÈRE. — Qu'est-ce que vous jouez, ce soir ?

JACQUELINE, de même. — *Le Vous et le Toi*, du citoyen Aristide Valcourt !

LABUSSIÈRE. — C'est Michelot qui joue mon rôle de Justin ?

JACQUELINE. — Non, c'est Gobin !

LABUSSIÈRE. — Médiocre !... (Il passe devant la table et chantonne en donnant à chacun sa tranche de pain.)

Le cachet de la servitude
Est imprimé sur le mot « vous ».
Ce mot à l'oreille est si rude
Et le mot « toi » paraît si doux !

JACQUELINE, servant le lait à Fabienne. — Et l'on vous y regrette assez, au théâtre.

LABUSSIÈRE. — C'est réciproque ! Mais, après mon aventure !

MARTIAL, prenant le pot au lait des mains de Jacqueline pour se servir. — Laquelle ?

LABUSSIÈRE. — Une querelle, en répétant, avec un misérable nommé Duclos, qui a dénoncé l'un de nos camarades ! Dans ma colère, j'ai brisé à coups de canne le buste de Marat placé à l'avant-scène et, déjà mal noté, j'ai cru prudent d'abandonner pour un temps l'art dramatique. C'est alors que ce brave poltron de Bérillon m'a donné asile dans cette chambre que je regrette... surtout à cause de la propriétaire.

Il baise les mains de Jacqueline.

JACQUELINE. — Je redescends à la boutique. Si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à sonner.

LABUSSIÈRE. — Bien, chère amie !

MARTIAL. — Merci, madame !

JACQUELINE. — Et déjeunez tranquillement, il n'y a pas de figure suspecte dans la rue Antoine.

LABUSSIÈRE. — Ni dans la rue Beautreillis... Je m'en suis assuré déjà.

Elle sort. Labussière vient entre Martial et Fabienne, prendre le pot au lait.

## Scène VI

FABIENNE, LABUSSIÈRE, MARTIAL

LABUSSIÈRE. — Nous avons dépisté les curieux !

FABIENNE, prenant la main gauche de Labussière. — Et je ne vous ai pas encore remercié, vous qui m'avez arrachée à un si grand péril.

LABUSSIÈRE. — Sans difficulté !... Avouez-le !

Il gagne sa place à gauche de la table, et, debout, verse du lait dans sa tasse.

MARTIAL. — Mais, enfin, par quel secret ? Car qu'est-ce que cette carte qui a produit un si merveilleux effet ?

LABUSSIÈRE, buvant une gorgée de lait. — Ma carte tricolore ?

MARTIAL. — Oui.

LABUSSIÈRE. — Si je vous la montre, me promettez-vous de ne pas avoir trop peur ?

Même jeu.

FABIENNE. — Peur de vous ?

LABUSSIÈRE. — Eh ! oui.

MARTIAL. — Quelle plaisanterie ?

LABUSSIÈRE. — Alors, tenez-vous bien ! (Il lui présente sa carte.) Et lis tout haut !

MARTIAL, lisant. — « République française. Comité de Salut public... Charles Hippolyte, employé, bureau des détenus. » Charles Hippolyte ?

LABUSSIÈRE. — Moi !

MARTIAL. — Toi ?

FABIENNE. — Oh !

LABUSSIÈRE, tranquillement. — Quand je vous l'ai dit que vous alliez frémir !

MARTIAL. — Est-ce possible ?

LABUSSIÈRE. — Tu vois.

MARTIAL. — Mais enfin, comment es-tu là ?

LABUSSIÈRE, s'asseyant, et déjeunant pendant ce qui suit. — Après mon aventure chez Mareux, j'étais en quête d'un métier provisoire, car il fallait vivre ! Un jeune auteur dramatique qui fréquente nos coulisses, Guilbert Pixérécourt, employé au secrétariat du Comité de Salut public me dit : « Je verrai Fabien Pillet, directeur du bureau des détenus. Un de ses employés est mort, je lui parlerai de toi. » Et, deux jours après, sous le nom de Charles, j'étais installé dans le cabinet de Pillet à titre de commis enregistreur. Un asile dans la caverne même du monstre qui s'apprêtait à me dévorer et où l'on pouvait d'autant moins me soupçonner que, m'inspirant de mon dernier rôle chez Mareux : *le Désespoir de Jocrisse*, j'ai pris le masque d'un niais affligé d'un embarras de la langue et ne suis plus connu dans les bureaux que sous le nom de « l'ahuri », ou de Cha-a-arles, le bébé... bégayeur.

MARTIAL. — Mais commis enregistreur... de quoi ?

LABUSSIÈRE. — Des dossiers ! Tout détenu des quarante et une prisons révolutionnaires de Paris a son dossier contenant les pièces dites accusatrices. La commission populaire siégeant au Louvre, d'accord avec le bureau de police générale, dresse la liste de ceux qui doivent être mis en jugement et l'expédie avec leurs dossiers à Fouquier-Tinville qui règle ses fournées en conséquence.

MARTIAL. — Et ta fonction, à toi ?...

LABUSSIÈRE. — Est de classer les dossiers par ordre alphabétique et, quand l'employé de la commission populaire se présente avec la liste des détenus qui vont être appelés au tribunal, de lui remettre les pièces concernant ces malheureux.

Silence embarrassé de Martial et Fabienne qui se regardent.

MARTIAL. — Et tu as accepté cet affreux emploi ?

LABUSSIÈRE, tranquillement. — Sans lequel, avoue-le, nous ne serions pas ici tous les trois à déjeuner tranquillement.

MARTIAL. — Dieu me garde d'être ingrat ; mais ce qui me passe c'est que toi, Labussière, qui tout à l'heure encore n'avait pas assez d'indignation pour ce régime atroce, tu te condamnes, même dans l'intérêt de ton salut, à être l'un des rouages de cette effroyable machine à tuer !

LABUSSIÈRE, à Fabienne. — Et c'est aussi votre avis, n'est-ce pas ? (Elle ne répond que par un geste embarrassé.) Allons, je vois bien qu'il faut tout vous dire sous peine de passer pour un buveur de sang. (Il vide sa tasse et la dépose.) Aussi bien, pourquoi vous tairais-je la vérité ?... La voici donc ! Outre les dossiers des détenus, j'ai sous ma garde ceux des dénoncés qui se cachent ou sont en fuite. Avais-je été signalé par mon algarade ?... Je l'ignorais... mais, dans ce cas, mon dossier était là sûrement, avec les autres, et j'avais tout intérêt à le détruire pour me faire oublier. Seulement cette destruction n'était possible que si j'acceptais la place offerte : ce que je fis dans un intérêt tout personnel.

MARTIAL. — Soit ! Je comprends cela. Mais ensuite ?

LABUSSIÈRE. — Patience donc ! Une heure après mon installation, j'étais fixé ! Rien à mon nom, donc pas de dénonciation. Et, tout à la satisfaction de cette découverte, je cherchais déjà quelque expédient pour me démettre de mes répugnantes fonctions, quand l'huissier du bureau de police générale entre, une liste à la main et me dit : « Prépare ces dossiers pour le tribunal, je repasserai dans une heure. » Il sort, après avoir déposé sur ma table la liste des détenus qui vont être appelés en jugement... Je lis... Des noms inconnus pour la plupart : un seul me frappe : « Jean-Pierre Florian ! »

MARTIAL. — Celui des fables ?

LABUSSIÈRE. — Oui ! Je le connaissais pour avoir joué au théâtre italien deux de ses arlequinades... Accuser, condamner cet honnête, cet excellent homme ! Après avoir rassemblé les autres dossiers, je feuilletais le sien !... Quel amas de calomnies, d'insanités enfantées par la sottise, l'ingratitude. Le témoignage le plus ignoble était la lettre d'un misérable que Florian avait sauvé de la prison. Indigné, brusquement je la déchire et la jette au feu ! Nous étions en hiver !... Le papier flambe et je me dis : Bah ! pourquoi pas le reste aussi ?... Et, ma foi, je brûle tout.

Il s'est levé en éloignant la chaise de la table.

MARTIAL. — Ah ! bien, cela !

LABUSSIÈRE. — L'huissier reparaît... C'est le moment de faire appel au comédien. Je joue l'empressé, l'essoufflé, le désolé ! Avec un flux de paroles qui l'étourdissent, je déclare que j'ai fouillé partout, partout et que le dossier Florian est introuvable ! Mon prédécesseur, mort subitement, a laissé le bureau dans un désordre !... C'est à devenir fou ! Je m'arrache les cheveux et j'ai tellement l'air d'un idiot qu'il éclate de rire et se retire en me disant : « Allons, c'est bon, imbécile, pour aujourd'hui on se passera de celui-là ! » et je tombe épuisé, mais ravi d'avoir si bien exécuté pour un autre ce que j'avais comploté pour moi seul.

Il se rapproche de Fabienne devant la table.

MARTIAL, debout, passant au-dessus de Labussière et redescendant à gauche. — Ah ! mon bon Labussière... Alors ?...

LABUSSIÈRE, entre Martial debout et Fabienne assise. — Alors j'ai pensé : Quoi ! c'est si simple que cela ! Je supprime ce dossier, Fouquier ne peut pas dresser l'acte d'accusation et c'est du temps gagné pour la victime ! Mais aujourd'hui, tout est là, gagner du temps ! Ce que j'ai fait pour un, je le puis pour d'autres !... Mon devoir n'est plus de partir !... Je reste et je récidive ! Avouez que c'était bien appétissant

MARTIAL. — Certes !

LABUSSIÈRE — Et, timidement d'abord, choisissant les noms amis, supprimant les pièces les plus compromettantes, puis, cachant les dossiers, enfin les détruisant et renouvelant pour Mmes de Custine, de Buffon, de Lafayette, et pour une camarade, la Montansier, ce que j'avais fait pour Florian, invoquant toujours le désordre et toujours avec succès, enhardi par l'habitude et l'impunité, en moins de trois semaines, j'avais déjà détruit vingt, trente, quarante dossiers...

MARTIAL. — Par le feu !

LABUSSIÈRE, se rasseyant sur sa chaise. — Ah ! non !... l'odeur du papier brûlé m'aurait trahi. (Martial s'assied sur le fauteuil à gauche.) Je mets sous clef, dans le tiroir de mon secrétaire, les pièces à détruire et je pars tranquillement, les mains vides, à la sortie des bureaux où la surveillance est plus active. Vers minuit, une heure du matin, je retourne aux Tuileries. Mon bureau est au deuxième étage du pavillon de Flore, autrement dit de l'Egalité. Toute la nuit, les portes du palais sont ouvertes. Grâce à ma carte d'employé, je passe sans difficulté. Sous prétexte d'un oubli, d'un travail attardé, je trouve la clef du bureau, sous un paillasson, à une place convenue avec Fabien Pillet et Pierre, notre garçon de bureau, j'entre à tâtons, j'extrais les papiers de mon tiroir, je les fais tremper dans ma cuvette où je les pétris, les triture et les mets en pâte. Après quoi je les tords en pelotes dont je bourre mes poches et je sors. C'est ici que le danger commence. Le Comité de Salut public siège à quelques pas de mon bureau et il y a séance deux fois par jour, à onze heures du matin, avant celle de la Convention, et le soir, de neuf... dix heures, jusqu'à deux ou trois heures du matin. Je puis rencontrer dans l'escalier, dans un couloir, quelques membres du Comité, à qui ma présence à pareille heure paraîtrait à bon droit suspecte. Je vais donc à pas de loup, rasant les murs, l'oreille au guet et quelquefois, blotti dans l'ombre et voyant passer Herman ou Fouquier-Tinville, la tête haute, j'ai souri à la pensée que, de nous trois, c'était moi qui semblais le malfaiteur !... Une fois le guichet franchi,

je suis sauvé. Je rentre chez moi, je dors, puis, de bon matin, accompagné du brave petit Lupin, notre saute-ruisseau, mon seul confident, je vais à la rivière, en quelque endroit écarté où, sous mine de me baigner ou de pêcher, j'émiette dans l'eau toute ma procédure qui s'en va doucement à la dérive ! Et, comme bon républicain, à chaque dossier détruit, il me semble que je suis un fils pieux qui épargne une mauvaise action à sa mère.

MARTIAL, vivement debout. — Alors, ce matin ?...

LABUSSIÈRE. — Huit aristocrates à la Seine d'un seul coup ! Comme Carrier ! Mes petites noyades !

MARTIAL, allant à lui, et lui serrant la main. — Ah ! mon ami !

FABIENNE. — Ah ! monsieur, que c'est bien !

MARTIAL. — Et tu en as détruit de ces dossiers ?

LABUSSIÈRE. — Des centaines dont le tour n'est pas encore venu, trois cents et quelques réclamés par le tribunal, entre autres ceux de la Comédie-Française : Fleury, d'Azincourt, La Rochelle, Saint-Prix, Vanhove, les sœurs Contat, Devienne, Lange, Mézeray, Raucourt, *et cætera*...

MARTIAL. — Mais c'est admirable !

LABUSSIÈRE. — Oh ! ma foi !... Je n'y ai pas grand mérite, n'ayant plus peur !... On se passionne pour ces choses-là, à cause du danger même ; comme les dompteurs avec leurs bêtes fauves. Je dompte les fauves ! Et puis, j'ai toujours eu le goût de la mystification. Mystifier l'échafaud, tu m'avoueras que ce n'est pas banal. J'y ai pris goût et maintenant cela me gênerait beaucoup d'y renoncer.

FABIENNE.— Vous allez voir que c'est de l'égoïsme.

MARTIAL. — En somme, à ce jeu-là, tu joues ta vie tous les jours.

LABUSSIÈRE. — Comme toi, soldat !

MARTIAL. — Oh ! ce n'est pas la même chose !

LABUSSIÈRE. — Exactement !

FABIENNE. — Et personne n'a rien vu, rien soupçonné ?

LABUSSIÈRE. — Personne que Fabien Pillet qui se fait mon complice, le brave garçon, en fermant les yeux... (Il se lève.) Toutefois, ailleurs, l'attention est éveillée et quelqu'un qui trouve que, décidément, le désordre est trop grand dans mon bureau, c'est le chef de la police générale, Héron.

FABIENNE. — Héron ?

LABUSSIÈRE. — Vous le connaissez ?

FABIENNE. — François Héron, ancien fourrier des écuries d'Artois !

LABUSSIÈRE, inquiet. — Et ami de Marat, espion de Robespierre, familier de Fouquier-Tinville... Bon Dieu ! Quel rapport entre vous et ce misérable ?

FABIENNE. — Il a épousé, avant la Révolution, une femme de Saint-Malo au service de ma mère, qui avait fourni au nouveau ménage les moyens de s'établir. A la mort de votre cousine, ma première pensée a été de m'adresser à cette femme, ignorant ce qu'est devenu son mari.

LABUSSIÈRE, dont l'inquiétude redouble. — Et vous êtes allée chez lui ?...

FABIENNE, se levant. — Oui ! Sa femme était sortie. J'ai dit mon nom. Introduite près du mari, je l'ai trouvé à table, un peu gris, à ce qu'il m'a semblé.

LABUSSIÈRE, anxieux. — Toujours... Alors ?

FABIENNE.— Alors, éclatant de rire à ma vue : « Ah ! ah ! c'est toi, petite ! Les rôles sont changés, ma belle, et tu seras peut-être bien heureuse, à présent, de cirer les souliers de ma femme. » Glacée par cet accueil, je ne savais que répondre. Il se lève et fait mine de m'attirer à lui... Je le repousse, il trébuche et tombe en appelant à l'aide et je gagne la rue, où je suis hors d'atteinte avant qu'il soit à ma poursuite.

LABUSSIÈRE. — Mais c'est effrayant ce que vous m'apprenez là ! Vous ignorez la suite ?

MARTIAL. — Et quoi ?

LABUSSIÈRE. — C'est que vous êtes venue pour assassiner Héron !

FABIENNE. — Moi !

LABUSSIÈRE. — Il n'a pas manqué une si belle occasion de se poser en martyr et j'ai lu, je ne sais où, qu'une Vendéenne s'était présentée chez Héron attablé et, s'armant d'un couteau, avait tenté de le frapper.

FABIENNE. — Quelle indignité !

LABUSSIÈRE. — Martial a-t-il prononcé votre nom, tantôt, devant cet agent ?

MARTIAL. — Rien que celui de Fabienne.

LABUSSIÈRE. — C'est encore trop... Pourvoyeur est un agent de la commission populaire. S'il fait son rapport et vous nomme, Héron est sur vos traces ! Vous portiez ce vêtement en allant chez lui ?

FABIENNE. — Le même !

LABUSSIÈRE. — Encore un signalement ! (Il reporte sa chaise à gauche, devant la table, et va tirer le cordon de sonnette, au-dessus de la chaise à droite de l'alcôve. Martial le suit. Fabienne gagne la gauche.) Ah ! ceci est plus sérieux que l'aventure de ce matin.

MARTIAL. — Tu crois que Héron l'a dénoncée ?

LABUSSIÈRE, redescendant à droite. — Si je le crois !... Il a fait exécuter Follope, son propriétaire, qui avait l'audace de réclamer ses termes !... et a tenté d'impliquer sa femme dans une prétendue conspiration de Saint-Malo, pour se débarrasser d'elle... Voilà l'homme ! (A Fabienne.) Vous ne seriez plus de ce monde s'il avait su où vous prendre !

## Scène VII

LES MÊMES, JACQUELINE

JACQUELINE, elle entre par la porte du fond, à droite. — Vous m'appelez ?

LABUSSIÈRE. — Oui, oui, venez vite, chère amie. Cette fois, j'ai recours à la costumière.

Il la fait descendre à l'avant-scène, à droite.

JACQUELINE. — Pour ?

LABUSSIÈRE, indiquant Fabienne. — Pour me changer tout de suite cette toilette-là.

JACQUELINE. — Si vite ?

LABUSSIÈRE. — Le temps d'un entr'acte ! Vous avez bien quelque ajustement de théâtre qui nous convienne ?

JACQUELINE. — Attendez ! Une toilette ?...

LABUSSIÈRE. — Bourgeoise, très simple.

JACQUELINE. — J'ai l'affaire ; le costume de Cécile dans *le Mari coupable*, de la citoyenne Villeneuve, que nous jouons dans trois jours.

LABUSSIÈRE. — Destiné à...?

JACQUELINE. — Dupré l'aînée... c'est la même taille.

LABUSSIÈRE. — Parfait ! Vous aurez le temps d'en couper un autre pour Dupré... Et vite, vite, déguisez-nous vite.

Il fait passer Jacqueline à gauche en la poussant vers Fabienne.

FABIENNE, hésitante. — Mon Dieu, mais cette robe de théâtre...

JACQUELINE. — Toute neuve...

Elle remonte vers la porte du fond, à gauche.

FABIENNE. — Mais, pourtant...

MARTIAL, au-dessus de la table. — Oh ! je vous en prie, Fabienne !

LABUSSIÈRE. — Ne risquons pas trois têtes pour une robe !

FABIENNE. — C'est vrai, pardonnez-moi d'oublier que ma perte serait la vôtre ! (Elle remonte vers Martial.) Mais on doit être bien inquiet de moi rue des Tournelles.

LABUSSIÈRE. — Habillez-vous d'abord !... Nous penserons plus tard à vos amies.

FABIENNE, à Jacqueline qui l'attend. — Où dois-je vous suivre, madame ?

JACQUELINE, indiquant la porte. — De ce côté, mademoiselle, s'il vous plaît.

Elle ouvre la porte. Fabienne la suit.

MARTIAL, à Fabienne prête à sortir. — Courage, Fabienne ! Courage... tout ira bien !

Il prend sa main qu'elle retire doucement sans affectation, mais sans répondre à son étreinte, et elle sort.

## Scène VIII

### MARTIAL, LABUSSIÈRE

Martial, sur le seuil de la porte, suit des yeux tristement Fabienne qui disparaît. Silence.

LABUSSIÈRE. — Qu'as-tu à la regarder de la sorte ?

MARTIAL. — Comme elle me quitte !... Pas un mot, pas un regard... (Même jeu.) N'as-tu pas vu avec quelle froideur sa main se détachait de la mienne ?

LABUSSIÈRE. — Oh ! mon Dieu, la pauvre enfant, elle est inquiète de tout ce qu'elle vient d'entendre.

MARTIAL. — Non ; l'inquiétude n'y est pour rien. Je ne la reconnais plus. (Il redescend d'un pas vers la table.) Il y a quelque chose en elle d'inexplicable. Ce n'est plus la même femme, ma Fabienne d'autrefois... Ah ! si tu l'avais vue, à mon départ pour l'armée !... Ce jour-là aussi, elle avait bien des raisons de trembler pour elle et pour moi ; mais quelle tendresse dans ses craintes ! Et qu'elle avait peine à s'arracher de mes bras !

LABUSSIÈRE, allant à lui. — Mais elle s'y est jetée dans tes bras, ce matin même, et j'entends encore son cri de joie !

MARTIAL. — Celui de la peur ! La femme en péril qui trouve un défenseur et se cramponne à lui.

LABUSSIÈRE. — Ingrat !

MARTIAL. — Et, quand cette mégère me forçait à l'embrasser, se dérobait-elle assez à ce baiser-là ? Ses mains, son corps, ses lèvres, son âme, tout se refusait à moi ! Et ces larmes subites ?... Pourquoi ces larmes?

LABUSSIÈRE. — Une fille honnête... devant tout ce monde !

MARTIAL. — Non, tu auras beau dire... il y a entre elle et moi...

Il descend à gauche de la table.

LABUSSIÈRE, le suivant. — ...Il y a moi, parbleu, dont la présence l'intimide ! Allons, tu es fou ! (Martial s'assied dans le fauteuil à gauche, regardant la porte par où est sortie Fabienne.) Laissons cela et parlons sérieusement. Tu comptais partir demain ?

MARTIAL. — Oui.

LABUSSIÈRE. — Mais rien ne t'empêche d'avancer ton départ ?

MARTIAL. — Rien.

LABUSSIÈRE. — Alors, pars ce soir !

MARTIAL. — Pourquoi ?

LABUSSIÈRE. — Parce que Paris ne vaut rien pour toi et surtout pour elle. (Martial le regarde.) Nul ne saurait dire si le départ sera possible demain. Tu ignores ce qui s'est passé hier à la Convention.

MARTIAL. — Oui, je battais encore les rues à la recherche de Fabienne. Et puis ces intrigues politiques, qui n'aboutissent jamais qu'à des têtes coupées, me révoltent... Je n'y comprends rien.

LABUSSIÈRE. — Je t'expliquerai cela... Tiens seulement pour assuré qu'à la Convention, tantôt, la lutte sera formidable et qu'il y a tout profit à quitter Paris avant la fin de la séance.

Il se détache de Martial vers la droite.

MARTIAL. — Mais elle ?

LABUSSIÈRE. — Fabienne ?

MARTIAL. — Oui !

LABUSSIÈRE, devant la table. — Eh bien, elle part avec toi, parbleu ! Ta femme. C'est tout naturel. Tu l'épouseras à Bruxelles ! J'avais pensé d'abord à vous marier cet après-midi, mais il faudrait dire son nom.

MARTIAL, debout. — C'est la dénoncer.

LABUSSIÈRE. — Justement. Tu vas trouver Carnot à onze heures. La séance est à midi et il faut à tout prix le voir avant. Tu lui expliques la situation. Il te fait délivrer un passeport pour toi et ta femme, la citoyenne Hugon. Pas d'autre nom, surtout !

MARTIAL, allant à Labussière. — Ah ! certes !

LABUSSIÈRE. — Pourvoyeur t'a vu avec cet uniforme, as-tu quelque habit de ville ?

MARTIAL. — Oui.

LABUSSIÈRE. — Mets-le, pour plus de sûreté, et viens me prendre à mon bureau. J'aurai déjà retenu vos deux places à la diligence de Lille, rue des Victoires. Nous passons à ton auberge, où tu prends ta valise. Nous venons ici dîner en famille, j'aurai dépêché Lupin d'avance avec les vivres. C'est moi qui vous invite. Et, à trois heures, munis de vos papiers en règle, vous montez tranquillement en diligence avant que les barrières soient fermées, que l'on batte la générale et qu'on s'égorge dans les rues !

MARTIAL. — Tu crois à cela !

LABUSSIÈRE. — Absolument ! La nuit sera terrible!

MARTIAL. — Mais... tout cela suppose...

LABUSSIÈRE. — Quoi ?

MARTIAL. — Son consentement à elle.

LABUSSIÈRE. — A ce départ avec toi ?

MARTIAL. — Et au mariage.

LABUSSIÈRE. — Tu en doutes ?

MARTIAL. — Ah ! que sais-je à présent ?

LABUSSIÈRE. — Ah çà ! voyons, décidément, t'aime-t-elle, oui ou non ?

MARTIAL. — Je n'en sais rien... son attitude est si étrange.

LABUSSIÈRE. — Enfin, il a bien été question de mariage entre vous ?

MARTIAL. — Quelle demande !

LABUSSIÈRE. — Eh bien, alors !

MARTIAL. — Oui, mais depuis !... Et ce départ improvisé à la minute !... En brusquant ainsi les choses, j'ai peur de tout compromettre !

LABUSSIÈRE. — Risque-le, pourtant, plutôt que ta vie ou la sienne.

MARTIAL. — Ah ! sûrement.

LABUSSIÈRE. — Allons, voyons, mon commandant !... Figure-toi que tu es à Fleurus et enlève-moi ça au pas de charge.

MARTIAL. — Oui, oui, à la hussarde !... Avec elle... tu rêves !...

LABUSSIÈRE. — Soit ! Redevenons sérieux et dis-lui ceci de ma part, c'est mon dernier mot : ce soir la diligence, ou demain la charrette.

Jacqueline ouvre la porte du fond.

MARTIAL. — Tais-toi ! La voici !

## Scène IX

### LES MÊMES, FABIENNE, JACQUELINE

Fabienne entre avec une toilette de bourgeoise très simple et descend à gauche avec Jacqueline. La servante entre peu après par la porte du fond, à droite, enlève le couvert et sort par où elle est entrée, ne laissant sur la table que les fleurs.

JACQUELINE. — Voilà qui est fait !

LABUSSIÈRE, regardant la toilette. — Et parfait !

JACQUELINE, détachant des roses qu'elle donne à Fabienne. — Il n'y manque plus qu'une fleur au corsage !

FABIENNE. — Merci, madame ! (A Labussière.) Je viens d'écrire ce petit mot pour la rue des Tournelles. Comment le faire parvenir ?

JACQUELINE, prenant la lettre. — Gaspard, mon apprenti, va porter cela tout de suite.

Elle remonte et sort par la porte du fond, à gauche. Fabienne détache une rose à peine ouverte qu'elle met à son corsage.

LABUSSIÈRE. — Je vous laisse ! Martial viendra me prendre au bureau et nous serons ici entre une heure et demie, deux heures, pour dîner, c'est convenu. (A Fabienne.) Et, jusque-là, défense absolue de sortir et même de regarder par cette fenêtre. A tantôt ! (A Martial.) C'est bien entendu, bureau des détenus, pavillon de l'Egalité, deuxième étage, à partir de midi.

Il va prendre son chapeau sur le bureau où il l'a déposé en arrivant.

MARTIAL. — J'y serai.

LABUSSIÈRE, revenant à Martial, à mi-voix. — Je te donne un quart d'heure pour être maître de la place ou tu n'es qu'une poule mouillée... Allons !... En avant !

Il sort par la droite.

## Scène X

### MARTIAL, FABIENNE

MARTIAL, allant à Fabienne au-dessus de la table. — Eh bien, ma chère Fabienne, vous le voyez, tout est péril ici pour vous ! Ce n'est pas demain qu'il faut partir comme j'avais l'intention de le faire, c'est aujourd'hui même, ce soir, avant la nuit.

FABIENNE, devant la table, sans le regarder. — C'est de votre départ, Martial, que vous parlez ?

MARTIAL, descendant à gauche, près d'elle, qui recule un peu laissant la chaise entre eux. — Et du vôtre ! Quoi de plus naturel, Fabienne, que de suivre votre mari ? Ici, notre mariage est impossible; mais, dès notre arrivée à Bruxelles...

Il fait encore un pas vers elle.

FABIENNE, avec effort. — Non, Martial, non !... Il faudra que vous partiez sans moi !

Elle pose sa main pour se soutenir sur le dossier de la chaise.

MARTIAL. — Et pourquoi, mon Dieu ?... Doutez-vous ?...

FABIENNE, vivement. — Oh ! Dieu, non !

MARTIAL. — Alors, quel devoir vous oblige à rester seule en un si grand danger, quand tout vous invite au départ, votre sécurité d'abord et aussi, je pense, votre affection pour moi ?

Il pose sa main sur celle de Fabienne qui la retire vivement.

FABIENNE, très émue. — Oh ! Martial ! quelle peine, hélas !... quelle peine je vais vous faire !

MARTIAL, anxieux. — Ah !

FABIENNE. — Je ne peux pas vous suivre, mon ami, car je ne peux plus être votre femme !

MARTIAL. — Vous ne pouvez plus ?...

FABIENNE. — Hélas, non !...

MARTIAL, amèrement. — Ah ! je pressentais cela, je le disais à Labussière à l'instant : « Elle n'est plus la même, ce n'est plus elle ! » Vos façons d'être, la froideur de vos paroles, tout m'annonçait un désastre. Cette séparation trop longue a été fatale à notre amour. Vous m'avez cru mort. Vous vous êtes faite à cette croyance, et quelque autre...

FABIENNE, vivement. — Oh ! non ! non ! Martial, non ! Il n'y a rien de tel !

MARTIAL, rassuré à demi. — Alors, si votre cœur est libre, Fabienne, en quoi ai-je démérité votre amour ?

FABIENNE. — Ai-je dit cela, mon Dieu ?... Je n'ai rien à vous reprocher. Ah ! certes, non ! Et jamais vous n'avez été plus digne d'être aimé.

MARTIAL. — Eh bien, alors ?

FABIENNE. — Mais je ne peux plus vous aimer.

MARTIAL. — Comment ?

FABIENNE. — Je ne suis plus libre, Martial... J'ai prononcé mes vœux !

Elle tombe assise sur la chaise.

MARTIAL. — Vous !... vous avez fait cela ?... (Fabienne reste muette. Silence.) Oui ! oui ! je comprends... ces femmes ne vous ont attirée chez elles que pour vous voler à moi !

FABIENNE, entrecoupée de larmes. — Ne les accusez pas, Martial. Je vous pleurais jour et nuit, et pas une d'elles ne m'a reproché d'avoir déserté pour vous la sainte cause !... Mais j'étais si malheureuse !... Vous mort... rien ne me rattachait plus à ce monde.

MARTIAL. — Et alors ?

FABIENNE. — Alors... alors, un soir, un prêtre, un vieillard, est venu nous apporter la lettre de l'une de nos sœurs réfugiées à Cambrai. Et ce saint homme, qu'à ses misérables vêtements on eût pris pour un mendiant, était Mgr Bonneval, évêque de Lisieux, qui allait ainsi de ville en ville, comme les premiers apôtres, porter la parole divine, relier entre eux les fidèles, dire la messe, la nuit, dans les champs, dans les granges, bravant partout l'échafaud qui l'attendait à Strasbourg huit jours plus tard. Celle de nos sœurs qui était novice, comme moi, lui exprimant le désir d'entrer en religion : « Et vous, ma fille, me dit-il, ne ferez-vous pas de même ? Cet amour mondain, qui, pour un temps, vous avait détournée de Dieu, le voilà rompu par la mort. C'est un signe qu'il vous appelle à lui. Est-ce d'ailleurs quand la religion est persécutée qu'il sied à une vierge chrétienne de déserter sa foi ? C'est l'heure, au contraire, pour les grandes âmes, de s'unir plus étroitement à cette mère sacrée et de combler les vides que fait parmi nous le martyre ! »

MARTIAL. — Oui, voilà bien par quelles paroles captieuses on séduit vos jeunes âmes.

FABIENNE.— ...Et le soir même, dans notre pauvre chambre convertie en chapelle, il nous consacrait à Dieu, en nous imposant l'obligation de garder nos cheveux et nos habits mondains, pour ne pas nous signaler aux bourreaux ! Ce n'est plus Fabienne qui vous parle, Martial, mais sœur Marie-Madeleine, qui, ne pouvant plus être à vous, ne voulait être à personne qu'à Dieu !

MARTIAL, se rapprochant d'elle. — Est-ce tout, Fabienne ? Vous m'avez fait redouter pis que cela ! Et s'il n'est rien de plus entre nous que ces vœux clandestins et sans valeur aucune...

FABIENNE. — Ah ! Martial !... ces promesses sacrées !

MARTIAL. — Pour qui sacrées ?... Pour les hommes qui les ont abolies ?... Pour moi qui les en félicite ?

FABIENNE. — Pour moi, du moins.

MARTIAL. — Pas même pour vous, ma chère Fabienne. Sans partager vos croyances, je les respecte, et je reconnais bien à toute femme le droit de disposer d'une vie dont elle est seule maîtresse ; mais ce n'est pas là votre cas... (Fabienne le regarde.) Non, Fabienne, non, vous n'étiez plus libre de disposer de la vôtre. Vous vous êtes crue dégagée par ma mort de tout ce qui vous unissait à moi, et seule, sans appui, la religion vous offrant un refuge, vous l'avez accepté ! Soit ! Mais, ces vœux imprudents, ma mort seule vous les a dictés. C'est elle que le prêtre invoquait, comme une marque infaillible que Dieu vous appelait à lui. Elle était donc la condition même de votre pacte avec le ciel ! Eh bien, me voilà, je suis là, il est donc nul ! Fort de nos serments que rien n'a pu rompre, je vous réclame et vous reprends ! Car vous étiez à moi avant d'être à Dieu ! Et, si vous pouviez lui céder ma veuve, vous n'aviez pas le droit de lui donner ma fiancée.

FABIENNE. — Tout cela fût-il vrai, Martial, puis-je faire que ma faute ne soit irréparable, que mes vœux ne soient éternels ?...

MARTIAL. — Eh ! ma chère Fabienne, il n'est plus de vœux éternels. C'est un abus du vieux temps aboli par nos lois. Toute alliance a droit à la rupture ; tout mariage, au divorce ; tout être qui se donne doit pouvoir se reprendre.

FABIENNE. — Accordez-moi donc ce droit-là, mon ami !

MARTIAL. — Tout de suite !... Dis que tu ne m'aimes plus, et que c'est la seule raison qui nous sépare ! Et je m'éloigne pour toujours ! Allons, dis-le, dis !

FABIENNE, douloureusement. — Puis-je dire cela ?

MARTIAL. — Tu m'aimes donc ?

FABIENNE, de même. — Je n'en ai plus le droit !...

MARTIAL. — Et pourtant, tu m'aimes !... (Elle se tait, cachant sa figure de ses mains.) Enfin, si c'était à refaire, le ferais-tu ?

FABIENNE, vivement. — Ah ! Dieu, non !

MARTIAL, tout près d'elle, prenant ses deux mains. — Eh bien, le voilà ton devoir ! Il est dans ce cri-là ! Quelle valeur a-t-il, ton serment, que ton cœur désavoue, que tu ne ferais plus, que tu déplores ? (Il la fait lever, l'attirant à lui.) La belle offrande à Dieu que celle d'une créature qui ne se donne à lui qu'à regret.

FABIENNE, se dégageant et remontant à gauche de la table. — Hélas ! oui, mais sans pouvoir m'en défendre !

MARTIAL, la suivant. — Allons donc ! Tu n'as qu'à vouloir pour être libre.

FABIENNE. — Ah ! non ! non !

MARTIAL. — Et ce serait déjà fait, si tu étais de bonne foi !

FABIENNE. — Ah ! Martial !

MARTIAL. — Mais sois donc franche ! Avoue la vérité ! Le retour aux pratiques religieuses a rallumé ta dévotion mal éteinte, et, ma mort te dégageant envers moi, tu l'as accueillie comme une délivrance !

FABIENNE. — Ma délivrance... ta mort ?

MARTIAL. — Oui !

FABIENNE. — Oh ! ne dis pas cela, tu ne le crois pas !

MARTIAL. — Je le crois !

FABIENNE. — Non !... non, tu ne le crois pas. Tu ne peux pas le croire ! C'est trop injuste et trop cruel !

MARTIAL. — Moins que la douleur que tu m'imposes !

FABIENNE. — Ta douleur ! Et la mienne ? Ah ! malheureux ! Mais vois donc où j'en suis. Aie donc pitié de moi. Je ne suis donc pas bien à plaindre aussi, moi ? Ce n'est donc pas affreux de ne t'avoir retrouvé que pour te perdre encore ?... A présent que, par ma faute, c'est moi qui suis morte pour toi ?

MARTIAL. — Non, si tu m'aimais comme je t'aime.

FABIENNE. — Si je l'aimais !... Et, depuis que je l'ai revu, je me désole à la pensée de la vérité qu'il faut lui dire ! ! ! Je fuis ces regards... je me défends de lui parler, de l'entendre, je me fais indifférente et glacée pour lui dérober mon angoisse et mes pleurs ! Plût au ciel que ce fût vrai ! Je ne crierais pas à Dieu pour lui demander la résolution qu'il me refuse ! Pour un instant d'épouvante qui m'a jetée follement dans tes bras, je ne serais pas là toute frémissante encore de ton baiser sacrilège dont j'ai gardé la brûlure. (Elle gagne la gauche devant le fauteuil.) Je ne souffrirais pas ce que je souffre, à me débattre entre ma passion et mon devoir, infidèle à l'une, parjure envers l'autre, amante désolée, religieuse indigne, et, dans ma détresse, où je n'ose même pas invoquer le ciel que j'outrage, la plus misérable créature qui soit au monde !...

Elle tombe assise en pleurant sur le fauteuil à gauche.

MARTIAL, tournant le fauteuil et penché vers elle. — Et c'est ce cœur tout plein de moi que tu veux offrir à Dieu ?

FABIENNE, elle se lève et gagne la droite, devant la table, où Martial la suit et l'arrête en saisissant son bras. — Je prierai, je lutterai, je mortifierai ma chair et mon âme et, quand je ne te verrai plus jamais, jamais, je triompherai de mon amour profane (Elle dégage son bras.) et je l'arracherai de mon cœur ! (Elle cherche à le fuir, vers la droite.)

MARTIAL, la suivant, avec force. — Non ! Tu voudras prier, et mon souvenir obsédera ta prière. Tu mortifieras en vain ton âme indocile, ta chair rebelle !... (Il la saisit par les deux mains et l'attire à lui.) Et, cet enfer que tu redoutes, tu le trouveras plus affreux dans ton propre cœur, pour le châtiment de ton crime envers moi !

FABIENNE, douloureusement, le repoussant. — Mon crime ?

MARTIAL, entre la table et Fabienne, au-dessus d'elle. — Oui, ton crime, oui, car c'en est un de me faire ici-bas une vie misérable pour te conquérir là-haut les joies éternelles !...

FABIENNE, remontant vers Martial. — Ah ! Tais-toi ! tais-toi ! J'atteste Dieu que je n'ai jamais fait cet horrible calcul.

MARTIAL. — Tu l'as fait !

FABIENNE. — Jamais ! Torturer ton âme pour le salut de la mienne !

MARTIAL. — Oui !

FABIENNE. — Moi ! qui, pour faire ton bonheur en ce monde, donnerais mon éternité dans l'autre !

MARTIAL, vivement, la prenant dans ses bras. — Fais-le donc !

FABIENNE, désolée. — Ah ! mon Dieu, vous l'enten-

lez ! C'est pour vous que je combats ! Défendez-moi ! Aidez-moi ! Sauvez-moi ! (Elle tombe assise dans le fauteuil, les deux bras sur la table, cachant sa figure.)

MARTIAL, attirant à lui la chaise qui est au-dessus de la table, tendrement penché sur elle. — Mais il est pour moi, ton Dieu ! Il ne t'écoute pas. Tu seras meilleure chrétienne et plus fidèle à ses lois, épouse dévouée et mère tendre, que religieuse malgré toi, avec un autre amour au cœur que le sien !

FABIENNE, faiblement. — Non ! Non ! Tais-toi !... Tais-toi ! Tu es le démon !

Elle lui ferme la bouche avec une main qu'il presse contre ses lèvres.

MARTIAL, relevant doucement la tête de Fabienne. — Toi, une sainte ! Toi, mon adorée, dont la main frémit sous ma lèvre, (Il baise la main de Fabienne.) dont le regard se grise au mien ! Mais je t'en défie ! Tu es bien trop femme pour cela !... (L'attirant sur son cœur.) Et tu es trop la mienne !... (Il rapproche ses lèvres de celles de Fabienne.)

FABIENNE, vaincue, détournant la tête et se garant avec la main du baiser de Martial. — Ah ! Dieu m'en punira !...

MARTIAL. — Non !

FABIENNE. — Si ! Si ! Et pourtant je m'efforce assez à ne plus t'aimer ; il le voit bien !

MARTIAL. — Oui !

FABIENNE, toute frémissante. — Mais je ne peux pas, je ne peux pas !

MARTIAL. — Eh bien, alors ?

FABIENNE, baissant la voix, toute blottie contre lui. — Ah ! si j'étais sûre qu'il ait pitié de moi !

MARTIAL. — Mais oui, oui !

FABIENNE. — Dis-le ! Dis-le bien, que je le croie !

MARTIAL. — Crois-le !

FABIENNE, la tête sur l'épaule de Martial. — Et il pardonnera, n'est-ce pas !... Jure-le... Jure qu'il me pardonnera !

MARTIAL. — Je le jure !

FABIENNE, résolue. — Et puis ! Après tout ! Pardonnée ou non ! Qu'importe ! Je t'aime trop !

Elle passe son bras droit sur le cou de Martial.

MARTIAL. — Ah ! ma chérie, mon amour, ma bien-aimée femme !

JACQUELINE, dehors, à la servante. — Oui, je vais voir !

MARTIAL. — On vient !

Il se lève sans précipitation et repose sa chaise tranquillement au-dessus de la table, puis va au-devant de Jacqueline.

JACQUELINE, entr'ouvrant la porte de gauche, sans entrer. — L'apprenti n'a pas rapporté la réponse à la lettre ?

Fabienne se lève et s'éloigne un peu du fauteuil, à droite.

MARTIAL. — Non !

JACQUELINE, à la servante. — Voyez donc si Gaspard est à la boutique. (Elle entre.)

## Scène XI

### LES MÊMES, JACQUELINE

JACQUELINE. — Et le dîner ? dois-je m'occuper du dîner ?

MARTIAL. — Non ! non ! Labussière s'en est chargé. (Il va prendre son chapeau sur le secrétaire, puis redescend.) Je compte bien que vous nous ferez l'amitié de dîner avec nous ?

JACQUELINE. — C'est grand honneur pour moi !

Elle pousse le fauteuil de gauche vers la fenêtre, dos au public.

MARTIAL. — Je vais le retrouver. (Il descend. A Fabienne.) Chère madame... Je vous confie ma femme ! Veillez bien sur elle !

JACQUELINE. — Soyez tranquille !

MARTIAL. — Nous serons ici vers deux heures. (A Fabienne, en lui baisant les deux mains.) Ah ! ma chérie, la belle journée et que je suis heureux de ma victoire ! Car c'est une victoire ! Avoue-le ! A tout à l'heure !

Il sort par la droite.

## Scène XII

### FABIENNE, JACQUELINE, puis GASPARD

JACQUELINE, gaiement, à Fabienne. — Ça doit faire plaisir tout de même d'être aimée à ce point-là ?

GASPARD, dehors. — Patronne ! Patronne ! Où êtes-vous ?

JACQUELINE, remontant. — Ici ! (A Fabienne.) C'est l'apprenti !

GASPARD, ouvrant vivement la porte à gauche de l'alcôve. — Patronne ! Ah ! la citoyenne est là ?...

Il reste interdit à la vue de Fabienne qui se rapproche de la table.

JACQUELINE. — Oui... tu as porté la lettre ?

GASPARD. — Oui... mais...

JACQUELINE. — Quoi ? mais...

GASPARD. — C'est que...

JACQUELINE. — Va donc !

GASPARD. — Ah ! citoyenne !...

FABIENNE, inquiète. — Qu'y a-t-il ?

JACQUELINE. — Parle donc !

GASPARD. — Après avoir remis la lettre à la vieille dame, qui m'a bien remercié, je redescendais dans la rue quand j'ai vu venir une patrouille de sectionnaires, précédée de trois membres du comité de la section, Bouchard en tête, avec le patron !

Rumeurs lointaines qui peu à peu se rapprochent.

JACQUELINE. — Mon mari !

GASPARD. — Ils entrent dans la maison d'où je sortais et j'entends les voisins sur le pas de leurs portes se crier d'une boutique à l'autre : « C'est des religieuses qu'on arrête ! »

FABIENNE. — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

GASPARD. — Elles disaient la messe en cachette. Et, cinq minutes après, Bouchard, ayant réquisitionné la tapissière d'un menuisier, les faisait monter toutes pour les mener à la Force !

FABIENNE. — Elles ! Elles !

JACQUELINE. — Ah ! ma pauvre demoiselle, quel malheur !

On entend les cris, les huées, plus rapprochés.

GASPARD. — Tenez ! Entendez-vous, elles vont passer rue Antoine, on peut les voir. Oh ! il y a un monde qui leur crie après !

Il va entre-bâiller le volet. On entend dehors le *Ça ira* et *la Carmagnole*.

FABIENNE. — Ah ! (Tout à coup, du milieu des huées et des chants de la populace, s'élèvent les voix des ursulines qui entonnent un cantique. Les huées et les chansons révolutionnaires cessent un instant, comme stupéfaites.) Ah ! écoutez-les ! Ecoutez ! Elles chantent, les vaillantes filles ! Elles chantent !

JACQUELINE. — Un cantique !

FABIENNE. — Ce n'est pas elles qui trahiraient leur foi !

Les huées reprennent, mais le chant persiste toujours, se rapprochant malgré les clameurs et les reprises de *la Carmagnole*.

GASPARD. — Elles vont passer ! O patronne, voyez !

FABIENNE, elle court à la fenêtre. — Je veux les voir !

JACQUELINE, qui regarde par le volet entre-bâillé. — Prenez garde !

FABIENNE. — Les voilà ! mère Angélique, ma chère mère, c'est vous ! Et Marie-Thérèse ! Et sœur

Gabrielle... et ma chère petite Marthe, si douce, si frêle !... Une enfant !... Et toutes, calmes et fières, bravant les bourreaux ! Mes sœurs bien-aimées, priez Dieu qu'il me pardonne de ne pas aller au martyre avec vous !

Elle tombe à genoux, la tête sur le fauteuil, pleurant. Les chants et les clameurs continuent, s'éloignant toujours. On entend des pas précipités et des bruits de voix et des sons de crosses de fusil à la porte du fond, à droite.

GASPARD. — On vient ! par la boutique !

JACQUELINE, effrayée. — Ici !... Pourquoi ?...

La porte s'ouvre violemment et Bouchard paraît, avec un autre membre du comité et Bérillon effaré. Derrière eux, six sectionnaires armés et des curieux. La porte d'entrée s'ouvre également livrant passage à un autre membre de la section. Des sectionnaires gardent la porte sur le palier. A leur vue, Fabienne s'est redressée, résolue. Silence pendant lequel on entend les chants au loin.

BOUCHARD, après un coup d'œil sur la chambre, va à Fabienne et, prenant une lettre des mains de Bérillon, se place au-dessus d'elle et lui présente la lettre par-dessus l'épaule. — C'est toi qui as écrit cette lettre, où tu te dis réfugiée dans cette maison ?

FABIENNE, résolument. — Oui, monsieur, c'est moi !

BOUCHARD. — C'est signé ! (Il regarde la signature.) Marie-Madeleine. Tu t'appelles ?...

FABIENNE. — Fabienne Lecoulteux. En religion, sœur Marie-Madeleine, ursuline comme elles !...

Mouvement. Jacqueline reste saisie.

BÉRILLON, tremblant. — Chez moi ?

FABIENNE. — Madame ignorait qui je suis ! Qu'elle me pardonne de l'avoir trompée !

BOUCHARD, à un de ceux qui l'accompagnent. — Lecoulteux... c'est celle du citoyen Héron !... va le prévenir ! (A Fabienne.) Allons, ton compte est bon... suis-nous... (Aux curieux.) Au large !... vous autres !...

Il remonte. On n'entend plus que le chant lointain.

JACQUELINE, en larmes, descendant vers Fabienne qui gagne lentement la porte, à l'avant-scène. — Ah ! ma pauvre demoiselle !

FABIENNE. — Ce n'est plus moi qui suis à plaindre ! (Douloureusement.) C'est lui !

Elle se dirige vers la porte. Silence de tous, tandis que le cantique va en mourant au lointain. Les sectionnaires s'écartent pour la laisser sortir. Et Bouchard la suit.

RIDEAU

Fabienne Lecoulteux (Mme Bartet).

Marteau, à Labussière : « *Ne mêle pas ce dossier avec les autres et laisse-le sur le tas.* »

# ACTE III

*Le bureau de Labussière aux Tuileries, pavillon de Flore ou de l'Egalité. C'est un ancien salon Louis XV, très richement décoré, avec plafond peint, trumeaux, dessus de portes, moulures dorées, etc., sur les portes peintes, l'écusson royal a été gratté. Au fond, deux portes faisant face au public ; entre les deux, toute la largeur du trumeau est occupée par un grand casier de bois blanc, montant jusqu'à la corniche et entièrementrempli par des dossiers à couvertures grises. Sur le casier, en haut, piles de paperasses et bustes en plâtre bronzé de Marat et de Lepeletier Saint-Fargeau. Les portes ouvrent sur un corridor parallèle à la rampe qui aboutit, à droite, hors de scène, a une grande fenêtre très visible, dans le prolongement du côté droit du décor. Une fenêtre toute pareille, avec des rideaux de soie, occupe le troisième plan du décor sur la scène. Du même côté, entre la fenêtre et l'avant-scène, un casier pareil à celui du milieu. Au fond, hors de scène, le corridor se coupe à angle droit et, à partir de la fenêtre, un autre corridor fait face au spectateur dans l'axe de la porte et se perd dans l'ombre, mal éclairé par un quinquet. Au côté gauche, une porte dans le corridor fait face à celle qui est du même côté sur la scène : c'est le cabinet de Pillet. A gauche, sur la scène, au premier plan, dans l'embrasure d'une porte, une table de bois blanc, avec cuvette, pot à eau, seau de toilette, savon, serviettes. Au deuxième plan, une cheminée de marbre, surmontée d'une glace sur laquelle est collée une grande affiche de la Constitution; sur la cheminée, une pendule, un flambeau à trois branches dont une munie d'une chandelle qui a coulé. Au troisième plan, une porte ouvrant sur un autre bureau. Au milieu de la pièce, une table carrée de bois blanc, à tiroirs, faisant face au public; sur cette table, encrier, plumes, etc., papiers nombreux et, à gauche, une trentaine de dossiers en tas. Chaises et fauteuils dorés, avec garnitures de soieries déchirées, tachées. Un marchepied de bois blanc devant le casier du fond. Un tabouret sous la table du côté du public. Un autre, au deuxième plan, devant le casier de droite. Une chaise de paille même côté, au premier plan. Un riche fauteuil à droite de la grande table, un autre à gauche, entre la table et la cheminée. Une chaise à l'angle de la cheminée. près de la toilette. Le chapeau de Labussière est accroché à une applique de bronze flanquant la glace à gauche. Piles de journaux sur la cheminée, sur le tapis, sous la table.*

## Scène première

CHATEUIL, PIERRE, puis VASSELIN, BRICARD et RIBOUT

Au lever du rideau, Pierre seul est en scène rangeant la toilette à gauche.

CHATEUIL, vivement, des papiers à la main, sortant de chez Pillet et entrant par la porte de gauche, au fond, qui est ouverte. — Labussière n'est pas là ?

PIERRE, sans se déranger. — Non !

CHATEUIL, descendant et allant s'asseoir dans le fauteuil, à droite de la table, où il dépose son chapeau et ses papiers. — Où est-il, cet imbécile ?

PIERRE. — Chez le citoyen Pillet.

CHATEUIL, assis et écrivant. — Non ! j'en sors ! Je vais à la séance et j'ai deux mots à lui dire.

VASSELIN, ouvrant la porte de droite, au fond, et appelant sans entrer. — Eh ! Labussière !...

PIERRE et CHATEUIL, ensemble. — Absent !

On voit dans le corridor, au fond, Jumelot et Bricard descendre et suivre le couloir jusqu'à la porte de gauche, où ils s'arrêtent.

VASSELIN, sur le seuil. — Bon ! Cet imbécile, où est-il ?

CHATEUIL, écrivant toujours. — Entre donc !

VASSELIN, descendant. — C'est que je vais à la séance...

CHATEUIL, de même. — Moi aussi. Nous irons de compagnie.

BRICARD, au fond, sur le seuil, avec Jamelot. — Dites donc, vous autres, venez-vous à la Convention ?

CHATEUIL et VASSELIN. — Oui !

BRICARD. — Eh bien, en route, alors !

CHATEUIL. — Nous avons le temps.

BRICARD. — Mais non, c'est commencé !

CHATEUIL. — Bon ! Le procès-verbal, les affaires courantes !... Entre donc !

BRICARD. — Nous n'aurons plus de places.

CHATEUIL. — Si ! Courvol m'a promis de nous placer.

BRICARD. — Dans les couloirs ?

CHATEUIL, écrivant toujours. — Derrière les députés. Une seconde et nous filons.

BRICARD, entrant avec Jumelot ; il descend au-dessus de la table en posant son chapeau sur le siège, à gauche de la porte, tandis que Vasselin pose le sien sur la cheminée, puis descend et s'assied dans le fauteuil à gauche. — Bon ! Comme cela ! Car, dans les tribunes...

PIERRE. — Elles étaient prises d'assaut à cinq heures du matin.

CHATEUIL, BRICARD, VASSELIN. — A cinq heures ?

PIERRE. — Et il fallait tous les voir avec leurs provisions ! A huit heures c'était déjà une odeur de cervelas à l'ail !...

Il remonte à la fenêtre et regarde au dehors, Bricard prend un journal au-dessus de la table et s'y assied pour lire.

VASSELIN, assis à droite, sur la chaise près des dossiers, après avoir posé son chapeau sur le tabouret. — Oh ! mes concitoyens ! Il fera chaud à la séance !

CHATEUIL, écrivant toujours. — Oui... Robespierre aux prises avec le Comité de Salut public !...

VASSELIN. — Demain, nous compterons les têtes.

BRICARD. — Je parie pour le grand homme ! Il a eu hier soir un succès aux Jacobins !...

CHATEUIL. — Tu y étais ?

VASSELIN. — Parbleu ! Robespierre est son idole !

BRICARD. — Collot d'Herbois et Billaud-Varennes ont voulu répliquer !... Ils ont failli être écharpés.

CHATEUIL, laissant les papiers sur la table, repoussant légèrement son fauteuil derrière lui et baissant la voix. — Et moi, j'ai vu la suite !...

TOUS. — Toi ?

Bricard descend à gauche de la table, Pierre descend derrière Chateuil, Jumelot vient s'asseoir sur le tabouret devant la table, Vasselin rapproche de Chateuil la chaise sur laquelle il se met à cheval.

CHATEUIL. — De mes yeux !... Au moment de rentrer chez moi, je constate que j'ai oublié ma clef dans le bureau. Je viens la chercher vers onze heures et demie, minuit. La porte du Comité, sur le corridor, est ouverte pour établir un courant d'air et je vois, assis à la grande table du milieu, Robert Lindet, Prieur et Carnot, travaillant. Saint-Just écrivant en face d'eux, de l'autre côté de la table. Tout à coup, l'autre porte qui donne sur l'escalier s'ouvre violemment, Billaud et Collot entrent, exaspérés. « Eh bien, dit Saint-Just d'un ton narquois, quelle nouvelle des Jacobins ?... » Collot bondit et, lui serrant le poignet : « Scélérat ! C'est notre acte d'accusation que tu écris là ?... » Saint-Just se dégage froidement et réplique : « Peut-être bien !... » Là-dessus, une explosion de cris, d'injures. Mais quelqu'un ferme la porte, je n'entends plus rien et je m'esquive.

Il se lève et gagne le haut de la table, à droite.

PIERRE. — Jugez de ce que ce sera tout à l'heure !...

Il remonte et sort par la droite. Jumelot se lève, Bricard remonte jetant le journal sur la table.

BRICARD, se frottant les mains. — La victoire de l'Incorruptible !

VASSELIN, regardant l'heure à sa montre et reportant sa chaise au casier. — Ah çà ! il ne vient pas cet idiot de Labussière !

CHATEUIL, mettant ce qu'il a écrit sous un presse-papier. — Autrement dit : « La Buse » !

VASSELIN, allant au fauteuil près de Chateuil. — Est-il aussi bête qu'il en a l'air ?

TOUS, surpris. — Oh !

VASSELIN, à mi-voix, penché, les mains sur la table ; tous l'écoutent penchés et Jamelot un genou sur le tabouret. — Oh ! il a l'œil bien fin. On ne peut pas retrouver les dossiers des comédiens français. Je parierais que c'est ce jocrisse-là qui les a fait disparaître.

CHATEUIL, à mi-voix. — Quelle idée !

VASSELIN, même jeu, en confidence. — Toujours est-il que Fouquier, qui les a réclamés trois fois, s'est mis en colère et qu'il adressait hier, au Comité de Sûreté, une lettre où il fulmine contre le désordre des bureaux, « peuplés, dit-il, d'aristocrates » !

Protestations et mouvement de tous.

BRICARD. — Nous ?

CHATEUIL. — Cet animal-là nous fera tous guillotiner !

RIBOUT, il entre vivement par la porte du fond, à droite, et descend, en déposant des papiers sur la table, entre Vasselin et Chateuil. — Robespierre ?... Tu peux y compter !

CHATEUIL, vivement, effrayé. — Ah ! mais non !... pas lui. Je ne le traiterais pas d'animal.

RIBOUT. — Féroce !... Pourquoi pas ?

Mouvement de stupeur. Jumelot va vivement à Ribout, pour le faire taire.

BRICARD, stupéfait, reculant à gauche. — Le grand citoyen ! Le pur des purs ! Le père du peuple !

RIBOUT. — Comme Ugolin ! Il mange ses petits !

Second mouvement plus accentué de surprise et d'inquiétude.

CHATEUIL, effrayé, cherchant à calmer Ribout. — Tu es fou !

VASSELIN, à mi-voix, devant la table. — Mais tais-toi donc !

RIBOUT. — Pourquoi ? Parce que Bricard est là, qui nous espionne !...

BRICARD, effrayé. — Moi ?

RIBOUT. — Toi ! (Il s'élance sur Bricard qui se gare derrière le fauteuil, à gauche, et jette à terre la chaise près de la cheminée.) Mais j'aurais bien tort de me gêner à présent. Mon oncle Lecointre m'a prévenu ce matin que j'étais avec lui sur la liste du tyran !... (Bricard redescend vivement et gagne la droite, devant la table, poursuivi par Ribout que Chateuil, Jumelot et Vasselin s'efforcent de retenir et qui continue à vociférer.) ... pour nous être moqués de ses airs d'empereur et pape, à la fête de l'Etre suprême... et du sacristain Couthon, qui porte le goupillon derrière lui... et de l'enfant de chœur Saint-Just, qui porte l'encensoir.

Il entraîne à sa suite Vasselin, Chateuil et Jumelot, à la poursuite de Bricard qui s'élance par la porte du fond, à droite, dans le corridor.

CHATEUIL, VASSELIN, JUMELOT. — Oh ! Ribout ! Ribout !

RIBOUT, hors de lui, toujours contenu. — Eh bien, je me moque de Maximilien et de ses mouchards ; car on va

leur casser les reins à tous !... J'en serai et j'y cours !...

Tandis qu'il parle, Bricard a reparu à la porte du fond, gauche, s'est emparé de son chapeau, posé sur le fauteuil près de la porte, et s'est enfui. Ribout se dégage d'un coup d'épaule et va le poursuivre, quand un employé du Comite accourt, par la porte droite, venant du fond et crie sur le seuil :

L'Employé. — Mais venez donc, vous autres, Saint-Just est déjà à la tribune !

Il court dans le corridor et disparaît à gauche.

Ribout. — Allons commencer par celui-là !...

Il s'élance dehors par la porte de gauche et disparaît. Chateuil, Vasselin et Jumelot se regardent, tous terrifiés.

Chateuil. — Il est perdu ! Je vous prends tous à témoin que je n'ai pas approuvé ce qu'il a dit.

Ils prennent tous trois leur chapeau.

Vasselin et Jumelot. — Ni moi !

Vasselin. — La Buse ne vient pas : détalons !

Ils remontent pour sortir pai la gauche, au moment où entre Labussière.

## Scène II

### Les mêmes, LABUSSIÈRE

Il arrive du fond par ia droite et, pendant toute la scène, il garde un air ahuri et bégaye légèrement; il a des lunettes.

Chateuil, s'arrêtant sur le seuil, à gauche, avec les deux autres. — Ah ! le voici ! Eh ! arrive donc, traînard !

Labussière. — Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

Vasselin, l'imitant. — Qui !... Que !... Oui, nous n'avons pas le temps !... Tu ne vas pas à la séance, n'est-ce pas ?

Labussière. — Quelle séance ?

Tous. — A la Convention !

Labussière. — Ah ! oui !...

Tous, surpris. — Oui ?...

Labussière. — Non !

Il descend au fauteuil, à droite de la table.

Vasselin. — Parbleu !

Chateuil. — Naturellement !

Labussière. — Pourquoi faire ?

Il rapproche le fauteuil de la table où il dépose ses papiers et s'assied.

Chateuil. — On se passera bien de toi...

Tous. — Oui !

Chateuil. — Mais nous y allons tous.

Vasselin. — Garde les bureaux !

Labussière. — Les bu... bureaux !

Chateuil. — Et fais partir ma correspondance à deux heures. Je t'ai laissé une note.

Il indique la table.

Labussière. — Une... note. Bon !

Vasselin, déposant une clef à l'angle de la table, à gauche. — Et garde ma clef !

Labussière. — La clef ! Bien.

Chateuil. — J'ai écrit sur ma porte, à la craie : « S'adresser en face. » Tu répondras pour moi.

Il gagne la sortie.

Labussière. — Pour toi !... Bon !

Chateuil, de même. — En revanche, nous t'apporterons les nouvelles !

Labussière. — Ça m'est bien égal !

Vasselin, de même. — Quel idiot !

Chateuil. — Allons ! en route ! en route !

Ils sortent en courant.

Pierre, il entre de droite avec deux bouteilles de bière et deux verres, qu'il pose sur la table. — Citoyen !... je vais aussi là-bas ! Voici la bière que tu m'as commandée.

Labussière. — La bière... bon !

Pierre s'élance dehors par la gauche, au moment où Martial paraît au fond du corridor, à droite, descendant droit devant lui.

## Scène III

### LABUSSIÈRE, MARTIAL

Martial, dans le corridor, de loin, à Pierre qui s'éloigne, sans voir Labussière. — Pardon, le citoyen Labussière ?

Pierre, se sauvant. — Labussière ! Connais pas !

Il disparaît.

Labussière, qui s'est levé vivement, déposant ses lunettes sur la table. — C'est ici ! Entre ! entre !...

Il va fermer la porte de gauche, puis celle de droite.

Martial. — Je suis en retard ; mais j'ai eu bien du mal à te trouver dans ces corridors mal éclairés par des quinquets, où je n'ai vu personne pour me renseigner.

Il descend à droite et pose son chapeau sur la chaise.

Labussière, redescendant à lui. — Oui, ils sont tous à la séance ! Eh bien ?

Martial, gaiement. — Eh bien, mon bon Labussière, c'est fait !

Labussière, joyeux. — Elle consent ?

Martial. — Elle consent !

Labussière. — Quand je te le disais !...

Martial. — Et sa réserve, sa froideur : tout s'explique !... Me croyant mort, elle avait prononcé ses vœux.

Labussière. — Ah !

Martial. — Aussi, je n'ai pas triomphé sans combat !... Mais enfin, elle est à moi, mon ami, et si dévouée, si tendre, si...

Labussière, l'interrompant. — Oui, oui, et vous partez !... C'est l'important !... J'ai vos places... Et le citoyen Carnot ?

Martial. — Je le quitte !

Labussière. — Le passeport ?

Martial. — Le voici !

Labussière, après avoir examiné le passeport en silence. — Parfait !... (Il le lui rend.) J'ai envoyé Lupin rue Beautreillis, porter notre dîner. Mais il ne peut plus tarder. Je l'attends, ne pouvant pas m'éloigner avant la remise de ces dossiers à l'huissier du bureau de police, Marteau, qui doit venir les prendre tout à l'heure. (Il passe devant la table et frappe sur les dossiers déposés vers la gauche.) Maintenant, voici de la bière ; rafraîchis-toi, (Il verse de la bière dans un verre.) pendant que j'achève mon horrible besogne.

Il remonte et va au marchepied qu'il fait rouler devant le casier.

Martial, après avoir repris son chapeau, regardant autour de lui et passant devant la table. — Ah ! oui. Ce sont les dossiers de tous ces malheureux ?

Labussière. — Mes registres mortuaires !... Et cette chambre encore, (Il lui montre celle de gauche, troisième plan.) qui est pleine. (Il ouvre la porte.) L'ancienne lingerie de Marie-Antoinette !...

Martial, regardant dans la pièce. — Bon Dieu ! Combien donc y en a-t-il ?

Labussière, il referme la porte et retourne au marchepied, tandis que Martial pose son chapeau sur le coin de la cheminée. — Des centaines !... détenus et dénoncés. Tu penses bien que mon premier soin a été de chercher parmi ces

dossiers celui de Fabienne. J'ai trouvé trois dossiers au nom de Couteux ou Lecoulteux. (Il indique le casier à droite de la scène.) Mais pas le sien.

MARTIAL, avec joie, allant à la table. — Ah !

LABUSSIÈRE. — Ce qui ne laisse pas d'être rassurant !

Il prend une liste sur la table et monte sur le marchepied pendant ce qui suit, cherche dans les cases du fond, tout en parlant, les dossiers désignés, qu'il place sur ceux qui sont déjà sur la table.

MARTIAL, après avoir pris le verre de bière, regardant le dernier dossier placé sur le tas, tout en buvant. — Quels sont ces timbres ?

LABUSSIÈRE. — Ceux de la commission populaire et du Comité de Sûreté générale.

MARTIAL, même jeu. — Et ces notes ?

LABUSSIÈRE, allant et venant, déplaçant le marchepied pour monter dessus et faire ses recherches. — Les conclusions du Comité, le renvoi au tribunal.

MARTIAL. — Et tous condamnés d'avance ?

LABUSSIÈRE. — Ou presque tous. Et, si tu veux savoir pour quels crimes, lis la note inscrite sur la couverture.

Il continue ses recherches.

MARTIAL, déposant son verre et lisant sur la couverture du dossier. — « Auberval Alexandre, soixante-dix ans. Ci-devant baron et maréchal de camp. Intrigant ; deux cent mille livres de revenus. Blâme les sans-culottes d'abandonner leur état pour se mêler de politique. » Et c'est pour cela ?...

LABUSSIÈRE, qui pendant cette lecture est descendu du marchepied qu'il a poussé vers la gauche et jetant un dossier sur la table. — Oui !... Et celui-ci.

Il remonte sur le marchepied et cherche dans le casier à gauche.

MARTIAL, gagnant la droite, au-dessus de la table, pour prendre le dossier que Labussière a déposé et lisant. — « Mauprou, Jean-Baptiste, commerçant, quarante-six ans. Négociantisme, aristocrate endurci, ne croyant pas aux bienfaits de la Révolution, ne fréquente que des gens comme il faut ! » C'est tout ?...

LABUSSIÈRE, sur le marchepied, lui tendant un dossier. — C'est assez ! Quant à celle-ci... une mercière...

MARTIAL, prenant le dossier et lisant, tandis que Labussière descend du marchepied avec des dossiers. — « Trente-deux ans. Fanatique !... A conservé des jetons à l'effigie du dernier tyran... »

LABUSSIÈRE, reposant les dossiers sur la pile. — Et, pour tous ces forfaits, ils seront exécutés après-demain ; car demain : décadi, l'échafaud a congé ; à moins qu'aujourd'hui ne les sauve.

MARTIAL, vivement, allant à lui au-dessus de la table. — Ah ! Comment ?

LABUSSIÈRE. — Carnot ne t'a rien appris ?

MARTIAL. — Rien ! On venait en toute hâte le chercher pour la séance... (Labussière ôte son habit qu'il dépose sur le fauteuil, déboutonne et retrousse les manches de sa chemise et va à la toilette pour se laver les mains.) Il n'a pu que me dire en me serrant les mains : « Va défendre la République à la frontière, tandis qu'ici nous allons tâcher de la sauver. »

LABUSSIÈRE, il prend la cruche, verse de l'eau dans la cuvette, repose la cruche à terre et commence à se passer de l'eau sur la figure avec la serviette et à se laver les mains tout en parlant. — Plaise à Dieu ! et pour son propre salut ; car Robespierre n'est pas homme à oublier que Carnot l'a pris un jour à la gorge, en le traitant de despote ridicule, et qu'il vient d'envoyer en Belgique les trois quarts des canonniers parisiens, tout dévoués à la dictature de l'Incorruptible.

MARTIAL, l'écoutant, assis sur le bord de la table. — Sa dictature !...

LABUSSIÈRE, même jeu. — Parbleu !... Maintenant qu'il a fauché tout ce qui l'en sépare : girondins, dantonistes, hébertistes, républicains, démocrates, démagogues... et qu'il tient la Convention courbée sous l'épouvante, il n'a plus qu'un obstacle à vaincre : le Comité de Salut public !... Aussi a-t-il tenté de le tourner !... Il y a un mois, son âme damnée, l'apocalyptique Saint-Just, est venu proposer aux deux comités républicains la création d'une magistrature suprême, omnipotente, qui serait naturellement déférée à Robespierre, lequel daignait l'accepter par dévouement. Les comités ont poussé de beaux cris. Battu par le vote et furieux de s'être si mal à propos démasqué, il s'est bien promis d'en finir à bref délai avec ces « pervers », comme il les appelle, qui ne veulent pas avoir fait quatre-vingt-neuf au profit d'un Maximilien quelconque. (Il jette la serviette sur la toilette, puis reboutonne ses manches.) D'où son escarmouche hier contre le Comité et, aujourd'hui, la bataille acharnée qui va décider du sort de vingt millions d'hommes, y compris le nôtre.

Il vide la cuvette dans le seau.

MARTIAL. — C'est donc pour cela que, depuis six semaines, m'a-t-on dit, on ne le voit plus au Comité ?

LABUSSIÈRE, il revient à la table, se verse à boire et boit, tandis que Martial s'assied sur le tabouret, devant la table. — Ah ! il n'a pas besoin d'y paraître. Par ses agents, de loin, il mène tout. Le bureau de police générale que préside Herman, sa créature, met dans sa main le système policier et judiciaire tout entier : jury, accusateur public ; tout ce qui tue ! Chaque matin les présidents du tribunal, Dumas et Coffinal, vont chez lui prendre ses ordres. Et, les listes de proscription qu'il ne signe pas, c'est lui qui les dicte.

Il vide son verre qu'il repose sur la table.

MARTIAL. — Et tu crois possible le succès d'un tel homme ?

LABUSSIÈRE, remettant son habit. — Ah ! l'imbécillité humaine !

MARTIAL, debout. — Mais, c'est effrayant !

LABUSSIÈRE, allant à lui. — Ah ! mon bon Martial, tandis que nous sommes seuls, dans ces bureaux déserts, quelle tragédie on joue là-bas, dans l'ancien théâtre du Palais !... (Il s'assied sur le tabouret laissé libre par Martial et nettoyant ses ongles avec un grattoir pris sur la table.) J'ai vu la salle avant le spectacle. Les tribunes regorgeaient de tout l'arrière-ban de la cabale robespierriste, dévots et dévotes, tricoteuses et tape-dur à vingt-quatre sous par jour, embrigadés pour acclamer leur acteur favori et couvrir de huées toute voix qui s'élèverait contre lui. Les députés arrivaient insultés, menacés et prenaient place à leurs bancs, par petits groupes, anxieux, penchés, se parlant bas, sachant bien qu'ils vont jouer la suprême partie. A présent, la pièce est commencée. Dans un long frémissement de l'auditoire, le glacial Saint-Just est monté à la tribune, et il parle, impassible, à la façon du chœur antique, exposant l'argument du drame, qui va dérouler ses péripéties inconnues, jusqu'au dénouement, heureux ou fatal, que nul ne saurait prédire !... Et, dans cette salle surchauffée, où tous les fronts sont ruisselants, tous les esprits surexcités par l'orage, une autre tempête humaine se prépare, qui tout à l'heure éclatera, foudroyant coup sur coup bien des têtes... mais lesquelles ? (Il jette le grattoir sur la table.)

MARTIAL. — Ah ! bon Dieu ! à quoi tiennent les destinées d'un peuple ? Mais que faut-il donc pour abattre ce tyran ?

LABUSSIÈRE. — Un seul homme de cœur osant dire à la tribune ce mot-là, que chacun a sur les lèvres, et c'est fait de Sylla et de ses proscriptions ; car, de par son abominable loi de prairial, le massacre permanent, systématique, à froid, la Terreur, c'est lui ! Qu'il tombe, l'échafaud s'écroule ! Dans les prisons, les rues, Paris, la France entière, c'est une clameur de délivrance. L'indignation, comprimée par la peur, éclate, si violente que les terroristes des comités : Barrère, Collot, Vadier, Billaud, voulussent-ils maintenir le bourreau, il ne fonctionnerait plus qu'à leurs dépens. Et, qu'elle en ait conscience ou non, ce n'est pas contre Robespierre que la Convention se bat en ce moment, c'est contre l'échafaud !

## Scène IV

LES MÊMES, LUPIN, entrant vivement par le fond droite.

LABUSSIÈRE, debout, allant à lui. — Ah ! enfin ! Qu'as-tu donc ?

LUPIN. — Ah ! citoyens !

MARTIAL, vivement, inquiet, remontant. — Quoi, qu'y a-t-il ?

LABUSSIÈRE, de même. — Voyons, parle !

LUPIN. — Je crois qu'il y a un désastre...

LABUSSIÈRE et MARTIAL. — Un désastre ?

LUPIN, lui tendant une lettre. — Cette lettre de Mme Bérillon...

LABUSSIÈRE. — Eh !... donne donc !... (Il ouvre vivement la lettre et lit.) « Arrêtée. »

MARTIAL. — Fabienne ?

LABUSSIÈRE, lui tendant la lettre, à Lupin. — Où l'a-t-on conduite ?

LUPIN. — On n'en sait rien.

MARTIAL. — Mais il faut le savoir, et tout de suite !

Il va pour s'élancer dehors.

LABUSSIÈRE, le retenant. — Voyons ! voyons ! ne perdons pas la tête. Nous saurons où elle est.

MARTIAL. — Ah ! mon Dieu ! arrêtée... et je n'étais pas là !

LABUSSIÈRE. — Allons !... du calme !... je t'en prie ! Nous aviserons, nous agirons !... mais rien à faire en ce moment ! Tout dépend de ce qui se passe là-bas. (A Lupin qui a gagné la gauche de la scène.) Cours à la Convention et rapporte-nous des nouvelles.

LUPIN, courant vers la porte du fond, à gauche. — Oui, patron !

LABUSSIÈRE. — Reviens vite !

Lupin s'élance dehors.

LUPIN, dehors. — Tout de suite.

MARTIAL. — Quelle fatalité !... Nous partions !... Elle échappait à tout danger !...

Il passe vivement vers la gauche pour aller prendre son chapeau sur la cheminée.

## Scène V

MARTIAL, LABUSSIÈRE

LABUSSIÈRE, arrêtant Martial, au-dessus du fauteuil. — Assieds-toi, je t'en prie ! Et calme cette fièvre. Il n'y a pas péril immédiat ; on l'a conduite à quelque prison, probablement à la Force. Mais on y reste des mois entiers ! Elle n'a même pas son dossier. Rien à craindre pour aujourd'hui ! Demain c'est jour férié — le tribunal chôme — en mettant les choses au pis, c'est quarante-huit heures de répit ! Et, dans quarante-huit heures...

MARTIAL. — Soit ! Mais qu'attendons-nous là, au lieu d'aller nous-mêmes ?...

LABUSSIÈRE. — A la séance ?

MARTIAL. — Je le pousserai, moi, ce cri de rage que tout le monde attend.

LABUSSIÈRE. — Et c'est bien ce que je redoute ; tu crieras, tu nous feras arrêter, et Fabienne sera privée de tout secours.

On voit paraître au fond, à droite, Marteau, par la porte que Lupin a laissée ouverte à son arrivée.

MARTIAL. — On vient !...

LABUSSIÈRE, vivement. — Marteau, qui vient prendre les dossiers.

Il retourne à la table au-dessus et paraît occupé à ses paperasses.

## Scène VI

LES MÊMES, MARTEAU, en sans-culotte : carmagnole, bonnet et gourdin, un dossier à la main, un brûle-gueule à la bouche.

MARTEAU, il entre par le fond droite et ferme la porte après être entré, descend à Labussière et attire son attention en le frappant amicalement d'un coup de gourdin sur le bras. — Bonjour, l'ahuri ! Toi, au moins, tu es à ton poste.

LABUSSIÈRE, reprenant son air niais et son léger bégaiement de la première scène. — Les autres sont à la séance.

Marteau aperçoit Martial accoudé à la cheminée, passe au-dessus de Labussière et lui frappe l'épaule avec le dossier qu'il tient à la main, en lui désignant Martial.

LABUSSIÈRE. — Un de mes amis !

MARTEAU, regardant Martial immobile. — Et des amis de Carnot !... Je le connais. Il ferait mieux d'aller voir Robespierre travailler les côtes à son patron. (Il dépose son gourdin sur le fauteuil et se retourne vers Labussière.) Tu as les dossiers pour après-demain ?

LABUSSIÈRE, désignant le tas en remettant ses lunettes. — Les voilà ! Et ça m'a donné une peine, c'est un tel fouillis... Dans tous ces tas !

MARTEAU, à gauche de la table, il ôte son bonnet qu'il pose sur le fauteuil et s'essuie le front. — On les éclaircira ! Les prisons sont trop pleines, nous allons les vider. (Il retire sa pipe qu'il débourre avec une plume et dont il vide la cendre sur la table.) Aujourd'hui, Fouquier a commandé sept charrettes ; à six têtes par voiture, ça en fait quarante-deux. La semaine prochaine, nous irons bien à la centaine. — Ne mêle pas ce dossier avec les autres et laisse-le sur le tas.

Il y pose le dossier qu'il vient d'apporter.

LABUSSIÈRE, assis à droite, dans son fauteuil. — Qu'est-ce que c'est ?

MARTEAU, au-dessus de la table de face, se versant de la bière dans le verre de Martial. — Un dossier supplémentaire pour aujourd'hui que Héron vient d'établir à la hâte... Et recommandé, celui-là ! Une particulière qu'on vient d'arrêter... (Mouvement de Labussière et de Martial.) et qui récemment a voulu l'assassiner !

Il surprend le mouvement et s'arrête au moment de boire.

LABUSSIÈRE, d'un ton indifférent. — Ah !

MARTEAU, buvant. — Ça t'intéresse ?

LABUSSIÈRE, reprenant son air niais. — Moi ? Oh ! pas du tout !

Marteau (M. Laugier).

MARTEAU, il bourre sa pipe et y pose l'amadou. — Héron tient à ce qu'on lui fasse son affaire aujourd'hui. Demain : décadi, l'échafaud se repose ! Elle est à la Conciergerie, toute portée pour être à cinq heures dans la brouette nationale. Je te laisse tout cela pour le moment. (Regardant l'heure à sa montre.) L'audience du tribunal n'est qu'à trois heures, j'ai le temps d'aller faire un tour à la séance. (Il reprend son bonnet et son gourdin.) Je serai ici dans trois quarts d'heure pour vérifier et expédier les dossiers à Fouquier avant la séance. Et tâche que le compte y soit, ou le tien sera vite réglé ! (Il frappe le tas de dossiers de son gourdin.)

LABUSSIÈRE. — On m'arrêtera ?...

MARTEAU, battant le briquet, sa canne sous le bras, et allumant sa pipe. — Comptes-y ! Fouquier m'a dit hier : « Il m'ennuie, ce jocrisse-là ! Au premier dossier qui manque, il peut préparer le sien ! »

LABUSSIÈRE. — Mais ce n'est pas de ma faute. Il y en a des centaines là-dedans... et dans un désordre !...

MARTEAU, imitant le bégaiement de Labussière. — Arrange-toi ! Tu es prévenu ! Et à tout à l'heure ! (Il ouvre la porte de gauche d'un coup de gourdin et, à l'adresse de Martial :) J'espère qu'on va en finir avec ces enragés de modérés ! (Il sort en grommelant par la gauche.)

## Scène VII

### LABUSSIÈRE, MARTIAL

Dès que Marteau est sorti, Martial court fermer la porte fond gauche ; Labussière celle fond droite ; ils descendent tous deux vivement à la table. Labussière prend le dossier laissé par Marteau, l'ouvre précipitamment et tombe assis sur le tabouret devant la table ; Martial l'a rejoint et, debout, penché, regarde.

MARTIAL. — Ah ! misère de Dieu !... tout est contre nous.

LABUSSIÈRE, regardant les pièces. — C'est bien cela ! C'est bien ce qu'il a dit ! Toute l'accusation de la main de ce misérable Héron ! (Ils croient entendre venir et jettent un regard vers la porte fond gauche.) Deux pages !... (Il parcourt.) Elle a voulu l'assassiner !... Une fanatique !... Charlotte Corday, Cécile Renault, naturellement !... (Il tourne une page.) Et des témoins ! (Martial lui fait signe de baisser la voix, plus bas.) Il a des témoins : Mallet, son domestique et ses sous-mouchards : Coulongeon, Guesneau, Duchesne... qui ont vu l'accusée s'enfuir, en jetant son couteau dans l'escalier !

MARTIAL. — Oh ! bandits !...

LABUSSIÈRE, même jeu. — Et il a tellement peur que sa proie ne lui échappe demain qu'il insiste pour la condamnation d'urgence, immédiate. (Il dépose le dossier sur la table.) Ceci au tribunal . et, ce soir elle est morte !

MARTIAL, après un temps, touchant les pièces du dossier. — Mais ces pièces détruites par toi, comme les autres ?

LABUSSIÈRE. — Tu ne l'as donc pas entendu ? Il va revenir et vérifier le compte. Vérifier !... S'il ne le trouve pas ?...

MARTIAL. — Tu es perdu !

LABUSSIÈRE. — Moi, ce n'est rien ! je ne l'attends pas et me sauve ! Mais après ? Marteau voit bien que le dossier qui manque est celui de Fabienne. Et, prévenu sur-le-champ, Héron court au tribunal, signale le vol, dépose contre elle. Elle n'est condamnée que plus sûrement !...

MARTIAL. — Alors, supprimons son accusation, et des papiers quelconques, du papier blanc sous l'enveloppe ; Marteau, abusé, expédie le dossier à Fouquier qui n'a rien. Faute de preuve il ajourne et Fabienne lui échappe !

LABUSSIÈRE. — Mais, trois fois je l'ai essayé ce que tu dis-là, et trois fois il a fait condamner sur l'enveloppe seule, où les chefs d'accusation sont résumés en trois mots.

MARTIAL. — Ah ! mon Dieu ! Est-ce possible ?

LABUSSIÈRE. — Ah !... Tu ne le connais pas.

MARTIAL, prêtant l'oreille.— Tais-toi !... Lui, déjà ?... Il revient ?...

## Scène VIII

### LES MÊMES, LUPIN

LABUSSIÈRE. — Non !... Lupin !... Eh bien ?

Il court à lui.

LUPIN, essoufflé, rapidement, au-dessus de la table. — Oh ! ça chauffe ! ça chauffe !

MARTIAL. — Ah !

LUPIN. — Tallien a coupé la parole à Saint-Just et pris l'offensive !

Labussière l'attire au fauteuil où il le fait asseoir et se tient debout près de lui ; Martial vient s'asseoir sur le tabouret devant la table.

LUPIN. — On se démène, on crie ! C'est effrayant !
LABUSSIÈRE. — Qui préside ?
LUPIN. — Thuriot.
LABUSSIÈRE, anxieux. — Et la Montagne ?
LUPIN. — Oh ! elle va bien, la Montagne ! Elle est lancée, la Montagne ! Elle a déjà crié : « A bas le tyran ! »
LABUSSIÈRE. — Bien !... Et la Plaine ?
LUPIN. — Oh ! les crapauds du marais !... Impassibles !
LABUSSIÈRE. — Les lâches !... Et les tribunes ?
LUPIN. — Curieuses, les tribunes !... Ahuries de voir attaquer si vivement leur idole. Elles ne bronchent pas.
LABUSSIÈRE. — Et l'idole ?
LUPIN. — Oh ! lui, il vocifère, les traite de lâches, de brigands. Il est vert-de-gris et, avec ça, enroué ! Fou de rage, trois fois il a tenté d'escalader la tribune en criant de sa voix aigre : « Je demande la parole ! » « Tu ne l'as pas ! » hurle Thuriot en agitant sa sonnette. Et Tallien de redoubler ses coups ! Robespierre se démène, s'égosille, sous les rumeurs croissantes et toujours la sonnette va son train, couvrant ses cris de chacal éperdu.
LABUSSIÈRE. — Bref ! Ton impression ? Le résultat ?
LUPIN, se levant. — Impossible à dire !... Tout dépend de la Plaine.

Martial se lève et repousse le tabouret sous la table, et remonte vers Labussière.

LABUSSIÈRE. — Qui parle en ce moment ?
LUPIN, remontant. — Tallien ! Sa deuxième charge à fond de train.
LABUSSIÈRE. — Dieu veuille que ce soit la bonne !...
LUPIN, gagnant la porte. — Je repars ! (Labussière le suit.) Ah ! c'est passionnant !
LABUSSIÈRE. — Tu reviendras ?
LUPIN, se sauvant. — Oui, oui... dès qu'il y aura du nouveau.

## Scène IX

### MARTIAL, LABUSSIÈRE

LABUSSIÈRE, refermant la porte. — Et penser que ce monstre abattu, dans deux jours il n'y aura plus d'échafaud que pour lui... et les siens.
MARTIAL. — Mais Fabienne sera morte !
LABUSSIÈRE, gagnant la gauche pour aller regarder l'heure à la pendule. — Deux heures cinq !... Dans une heure le tribunal entre en séance, pour finir à cinq heures. Trois heures de répit. (Il s'assied sur le bras du fauteuil.) Trois heures d'oubli. Elle serait sauvée !...
MARTIAL, près de lui. — Ah ! Labussière !... Il le faut !... Voilà ce qu'il faut !...
LABUSSIÈRE. — Et comment ?
MARTIAL. — Ah ! je n'en sais rien ! Mais, toi qui as sauvé tant de monde, tu as bien quelque moyen ?
LABUSSIÈRE. — Mais, pas un !
MARTIAL. — Oh ! si, si ! Oh ! cherche bien ! Il y a sûrement quelque chose ! Cherche-le !
LABUSSIÈRE. — Mais, que veux-tu que je trouve ? Il n'y a rien ! Que je supprime ou laisse son dossier, son sort est le même ! Il n'y a rien, te dis-je, rien, rien !

Un silence.

MARTIAL. — Si !
LABUSSIÈRE. — Quoi ?
MARTIAL, après un coup d'œil aux dossiers. — Un faux dossier à son nom.
LABUSSIÈRE, debout. — C'est enfantin ! D'un coup d'œil, Marteau voit la fraude ! Et ces notes, ces signatures, ces timbres, où sont-ils sur ton faux dossier ?
MARTIAL. — C'est vrai !
LABUSSIÈRE, allant aux dossiers. — Qu'il fasse confusion entre deux liasses comme celle-ci, véritables... Ah ! parbleu, cela à tout instant !... On condamne journellement un détenu qu'une ressemblance de nom fait prendre pour un autre : Pérès pour Peyrot ! Mayet pour Maillé ! Et, aujourd'hui même, Vermandois, militaire, pour Vermantois, chanoine ! Mais, leur faire prendre un faux dossier pour véritable... c'est de la folie !

Il gagne la droite au-dessus de la table.

MARTIAL. — Alors !... un vrai !
LABUSSIÈRE, se retournant. — Un vrai ?
MARTIAL. — Oui !... Tu parles de noms pareils ou semblables... (Il désigne le casier à droite.) Tu en as ?
LABUSSIÈRE, à droite de la table. — Oui.
MARTIAL. — Choisis le plus capable de le tromper !... Marteau emporte ce dossier-là ; Fabienne n'est plus en cause, on l'oublie et c'est fait.
LABUSSIÈRE. — Et l'autre ?
MARTIAL. — L'autre ?...
LABUSSIÈRE. — Oui !... Elle est perdue, l'autre !...
MARTIAL. — Mais non !
LABUSSIÈRE. — Mais si ! Tu envoies une Lecoulteux à Fouquier... il la prend sans même soupçonner l'échange et, l'eût-il constaté, que lui importe ? Celle-là ou une autre, c'est toujours une tête et, pourvu qu'il ait son compte et que ses charrettes soient pleines ?...
MARTIAL, devant la table. — Mais celle-là n'est pas sous sa main, comme Fabienne ? Elle est dans quelque prison, loin de lui.
LABUSSIÈRE. — A vingt minutes du Palais en voiture !... Fût-elle au Luxembourg ou aux Carmes. Va pour une heure, aller et retour. Et trois minutes d'interrogatoire, au plus ; avant cinq heures, c'est fait d'elle !...
MARTIAL, à la table, appuyé sur ses mains, face au public. — Et, pour Fabienne, ce sera plus rapide encore !
LABUSSIÈRE. — Hélas ! oui !
MARTIAL, lentement, tout à son idée, sans regarder Labussière, à mi-voix. — Et il n'est pas sûr que Fouquier l'envoie chercher, l'autre !... Tandis que Fabienne, c'est fatal, inévitable... Elle est là... sous sa main !...
LABUSSIÈRE. — Assurément !
MARTIAL, de même et presque sans voix, comme n'osant pas parler. — ... Et je balancerais entre la mort certaine de ma femme et la fin... douteuse... et même assurée... d'une créature qui ne m'est rien !... la première venue... que je ne connais pas !...
LABUSSIÈRE, appuyé sur le dossier du fauteuil. — Oh ! toi !... Je comprends bien !... toi !...
MARTIAL, allant à lui jusqu'à l'angle de la table. — Mais, toi aussi !... mon ami... l'ami de Fabienne... son sauveur !... (Brusquement.) Enfin, nous n'avons pas le choix des moyens, n'est-ce pas ?
LABUSSIÈRE, de même. — Non !...
MARTIAL. — C'est bien le seul ?
LABUSSIÈRE. — Le seul !...

MARTIAL, résolu. — Et je ne l'emploierais pas ? Pour la sauver de l'eau, du feu, je me ferais un passage sur le corps d'un autre... j'étranglerais celle qui se cramponnerait à moi !... Et j'hésiterais ?... Et, à ma place, tu hésiterais, toi ?

LABUSSIÈRE. — A ta place... non, peut-être !... Mais...

Il veut s'éloigner; Martial passe vivement entre la table et le fauteuil et l'arrête.

MARTIAL. — Mais, à la tienne, tu refuses ?

LABUSSIÈRE. — Ah ! je ne dis pas cela ! Est-ce que je sais ? (Il tombe assis sur le fauteuil.) Je ne sais plus où j'en suis ! Tu me presses, là, effaré... affolé... sans me donner le temps d'y penser !

MARTIAL.—Mais ces choses-là, on n'y pense pas, on les fait ! sans réflexion, d'instinct !... Tant c'est naturel et vrai !... Son salut d'abord, le reste après !

LABUSSIÈRE, ébranlé. — Ah ! sans doute !... Et pourtant !...

MARTIAL. — Enfin, tu l'as employé déjà ce moyen-là !...

LABUSSIÈRE, debout, protestant. — Jamais !... Oh ! ça, jamais !...

MARTIAL, suppliant. — C'est que Fabienne n'était pas en cause !...

LABUSSIÈRE. — Ah ! certes ! Il faut bien que ce soit pour elle !... Et pour toi !

Il ouvre le tiroir de la table et y jette le dossier de Fabienne.

MARTIAL.— Dépêchons ! Il peut revenir ! Vite ! où sont les dossiers aux mêmes noms ?

Il passe pour aller au casier, à droite, derrière Labussière qui l'arrête en étendant le bras. Un grand temps. Labussière se dirige péniblement vers le casier, tire son mouchoir, s'essuie le front et arrive au tabouret où il monte, avec l'aide de Martial ; le tout en silence, puis cherche dans une case.

LABUSSIÈRE. — Ici !... ce casier !... Non ! c'est l'M... Là, plus bas !... (Il descend du tabouret et cherche dans la case au-dessous.) Oui ! les voici !... Lavauguyon... Laverdy... Non, ce n'est pas cela !... Ah ! voici... (Il tire un dossier.) Le Couteux !... Vois d'abord celui-là !...

Il passe le dossier à Martial.

MARTIAL, regardant les notes sur la couverture. — Le Couteux, en deux mots !...

LABUSSIÈRE, cherchant d'autres dossiers. — Marteau n'y prendra pas garde !...

MARTIAL, lisant. — « Alexandre, Eusèbe... ci-devant notaire... quatre-vingt-un ans »... (S'arrêtant.) Oh ! l'âge ! Et puis, un homme !...

LABUSSIÈRE, prenant un autre dossier. — Oui, c'est trop dangereux. Bien qu'ils aient condamné Claude Dez comme étant un homme, — et c'était une femme ! Laisse celui-là. (Martial jette le dossier sur la table.) Celui-ci vaudra mieux !

Il lui tend un autre dossier.

MARTIAL. — Une femme ?

LABUSSIÈRE. — Oui, je cherche le troisième. Lis !...

MARTIAL, lisant. — « Jeanne-Octavie Lecoutteux !...» (S'arrêtant.) Deux T, au lieu de L. T.

LABUSSIÈRE, continuant sa recherche. — Peu importe !...

MARTIAL. — Oui, mais il y a « femme », femme Lecoutteux.

LABUSSIÈRE, même jeu, continuant sa recherche. — En toutes lettres ?

MARTIAL. — Non, en abrégé : F. E.

LABUSSIÈRE. — Cela peut passer pour « fille » ! N'est-ce pas la veuve d'un receveur des finances ?...

MARTIAL. — Oui !... (Lisant.) « Quarante-deux ans, aristocrate endurcie. »

LABUSSIÈRE, prenant un autre dossier. — Mets-le de côté !... (Martial pose le dossier sur le fauteuil.) Nous verrons !... Voici le troisième... Oui !... (Il s'assied sur la chaise et lit.) « Lecoulteux », même orthographe exactement, « Marie-Clotilde ». Et Fabienne, c'est ?...

MARTIAL. — Marie-Fabienne !

LABUSSIÈRE. — Bien !...

MARTIAL. — Oui !

LABUSSIÈRE, de même. — « Fanatique. Plante des lis dans son jardin. Vingt-six ans ».

MARTIAL. — Celle-là ! Marteau s'y tromperait tout à fait...

LABUSSIÈRE. — Oui.

MARTIAL. — Alors, vite !... Il peut venir !...

Il veut prendre le dossier que Labussière retient.

LABUSSIÈRE. — Pas encore !... Attends !...

MARTIAL. — Quoi ?...

LABUSSIÈRE. — Ah ! mon Dieu, attends !... Pas si vite !... Il n'est pas là !...

Silence.

MARTIAL. — A quoi penses-tu ?

LABUSSIÈRE, à lui-même. — Vingt-six ans ! !...

MARTIAL. — Fabienne en a vingt-deux !

LABUSSIÈRE, indiquant le premier dossier sur la table. — Cet autre encore : quatre-vingts ans !... Ses jours sont pleins !... Il n'a peut-être plus six mois à vivre !... Mais, vingt-six ans !... Pense donc, cette malheureuse ! Vingt-six ans ! !...

MARTIAL. — Ah ! Dieu, si nous pensons à cela nous ne ferons rien ! Dépêchons, je t'en supplie !...

LABUSSIÈRE, se levant et déposant le dossier sur la chaise. — Non ! pas celle-là ! Plutôt la première...

MARTIAL. — La femme Lecoutteux ?

LABUSSIÈRE, prenant le dossier posé par Martial sur le fauteuil et gagnant un peu vers la gauche, au milieu. Martial va à lui. — Oui ! Quarante-deux ans ! (Ouvrant le dossier.) Veuve de Stanislas Savinien... (S'arrêtant.) Ah !

MARTIAL. — Quoi ?

LABUSSIÈRE, mettant le dossier sous les yeux de Martial. — Deux enfants !...

MARTIAL, vivement. — Ah ! non ! alors !...

LABUSSIÈRE, rejette le dossier sur le coin de la table ; Martial reprend celui qui a été posé sur la chaise et le lui repasse. — Oh ! non ! non ! Revenons à l'autre !

MARTIAL. — Il n'y a qu'elle, je te dis qu'il n'y a qu'elle.

LABUSSIÈRE, ouvrant le dossier. — Du moins, elle n'a pas d'enfants !

MARTIAL, penché pour lire. — Mariée ?

LABUSSIÈRE, lisant. — Non, et sans profession !

MARTIAL, vivement. — Quelque fille !...

LABUSSIÈRE, même jeu. — C'est probable !... (Lisant.) Oui !...

MARTIAL, satisfait. — Ah !...

LABUSSIÈRE, même jeu. — Fille galante !

MARTIAL. — Tu vois !...

LABUSSIÈRE, lisant. — « Ci-devant maîtresse du général Byron. »

MARTIAL. — Une créature quelconque !...

LABUSSIÈRE. — Une créature humaine !... Enfin !

Il passe à gauche pour aller placer le dossier sur les autres.

MARTIAL, remontant et passant à gauche, au-dessus de la table. — Oui ! ne perdons pas de temps !

LABUSSIÈRE, il va pour poser sur le tas le dossier qu'il tient à la

Martial, à Labussière : « *Nous sommes forcément assassins de l'une ou de l'autre : Fabienne ou cette femme. Allons, décide et choisis !... Laquelle tuons-nous ?...* »

main, puis s'arrête. — Mais, c'est effroyable, ce que nous faisons là !...

MARTIAL. — Ah ! mon Dieu, je le sais bien, pourquoi le dire ?

LABUSSIÈRE. — Nous la tuons aussi sûrement que si nous l'égorgions de nos mains.

MARTIAL. — Soit ! Mais, à l'instant, tu étais résolu à le faire.

LABUSSIÈRE. — Ah ! pour une inconnue qui n'existait pas encore ! Mais une créature réelle, vivante, que je tiens là et vais glisser sous le couteau, même pour Fabienne et pour toi, je ne peux pas faire cela ! Voyons, est-ce que je peux ? Comprends donc que je ne peux pas !

Il gagne la droite et jette le dossier sur le fauteuil.

MARTIAL. — Ah! je comprends que, si nous discutons encore, tout est perdu !

LABUSSIÈRE. — Enfin, voyons !... Cette malheureuse, oubliée dans sa prison... qui, dans deux jours, sera sauvée... c'est nous qui crions au bourreau : « Prends-la donc, celle-là, tu l'oublies ! » Mais c'est affreux, cela ! c'est atroce !

Ils se trouvent séparés par la table, Labussière à droite, Martial à gauche, au-dessus de la table, au milieu.

MARTIAL. — Il y a plus affreux ; c'est de lui dire : « Voilà celle que j'aime ! Un ami pouvait la sauver et c'est lui qui te la donne ! »

LABUSSIÈRE. — Oh ! peux-tu ?...

MARTIAL. — Car voilà ce que tu fais !

LABUSSIÈRE. — Moi !

MARTIAL, allant à Labussière qui recule à droite. — Toi ! moins soucieux de mon salut que de celui de la première fille venue, moins ému pour une honnête fille que pour cette fille !...

Il montre le dossier déposé par Labussière sur le fauteuil.

LABUSSIÈRE. — Mais innocente !...

MARTIAL. — Fabienne aussi !...

LABUSSIÈRE. — Et oubliée !...

MARTIAL, entre la table et le fauteuil. — Ah ! voilà le crime de Fabienne ! N'est-ce pas ?... C'est qu'on ne l'oublie pas, elle !... Il faut bien la livrer à Fouquier, puisqu'il la réclame !...

LABUSSIÈRE. — Ah ! malheureux, ai-je dit cela ? Mais une autre doit-elle payer pour elle ? Et à celle désignée pour la mort avons-nous le droit de substituer celle qui ne l'est pas ?

MARTIAL, descendant devant la table. — Ah ! ah ! le droit ! Ah ! bien, alors, si nous parlons droit !... Il s'agit de sauver Fabienne à tout prix, à tout prix, à tout prix ! Voilà tout !

LABUSSIÈRE, faisant un pas vers Martial. — Même au prix d'un crime !

MARTIAL, protestant. — Oh !

LABUSSIÈRE. — Enfin, c'est le mot !... Soyons donc francs avec nous-mêmes et, si nous sacrifions cette

pauvre femme à l'égoïsme de ton amour et de mon amitié, qu'il soit bien entendu que c'est un assassinat !

MARTIAL. — Eh bien, va pour assassinat ! — Je le prends à ma charge. Ce n'est pas toi qui assassines, c'est moi. (Tendant la main et indiquant le dossier sur le fauteuil.) Donne !

LABUSSIÈRE. — Oh ! toi ou moi, qu'importe !... Nous tuons à deux !

MARTIAL, hors de lui. — Mais nous tuerons toujours... et quoi que nous fassions ! Nous sommes forcément assassins de l'une ou de l'autre : Fabienne ou cette femme. Allons, décide et choisis !... Laquelle tuons-nous ?... Décidément. Laquelle ?

LABUSSIÈRE. — Ah ! Dieu !

MARTIAL. — Est-ce l'autre ? Donne ! Est-ce Fabienne ? (Ouvrant violemment le tiroir.) Alors, tire son dossier de ce tiroir et remets-le sur ce tas, si tu l'oses !

LABUSSIÈRE, reculant. — Ah ! tu sais bien que je ne ferai pas cela !

MARTIAL. — Et qu'importe, puisqu'elle est également perdue, qu'il y soit ou n'y soit pas !

LABUSSIÈRE. — C'est vrai !...

MARTIAL. — Et si tu n'en mets pas un autre à la place !...

LABUSSIÈRE, regardant le dossier. — C'est vrai ! Il le faut bien ! Il le faut !...

MARTIAL. — On vient ! Au nom du ciel !... C'est lui !... Je t'en conjure !...

LABUSSIÈRE. — Tuons-la donc ! (Il va pour poser le dossier sur le tas quand on entend dehors un grand éclat de voix et de rires, et des bruits de pas précipités ; au lointain, les tambours battent aux champs pour la fin de la séance et la sortie du président.) Ecoute ! Attends ! C'est la fin de la séance !...

LUPIN, dehors. — Victoire ! Victoire ! !

LABUSSIÈRE et MARTIAL, joyeux. — Victoire ?...

## Scène X

LES MÊMES, LUPIN, CHATEUIL, JUMELOT, VASSELIN, RIBOUT, PIERRE, puis BRICARD, DÉPUTÉS, EMPLOYÉS, SPECTATEURS DES TRIBUNES, etc.

Ils arrivent tous en courant, très excités et joyeux, s'éventant, s'essuyant le front, allant, venant, parlant, gesticulant et buvant de la bière que leur versent des garçons de café, pendant ce qui suit, dans le corridor et au fond de la scène.

LUPIN, ouvrant la porte brusquement et s'élançant le premier sur la scène. — Victoire ! C'est fait ! Il est à bas !

LABUSSIÈRE et MARTIAL. — Robespierre ?

TOUS, accourant par les deux portes. — Oui, oui !

RIBOUT, triomphant. — Quand je l'ai dit qu'on lui casserait les reins !

LABUSSIÈRE, joyeux. — Enfin !

LUPIN, devant la table, entouré. — Ah ! ça n'a pas été sans peine ! Quand je suis rentré, il se démenait encore, criant : « Président d'assassins, je demande la parole ! » Mais sa voix épuisée se brise en un hoquet ridicule, on rit, et une voix terrible : « C'est le sang de Danton qui l'étouffe ! » Là-dessus, dans les tribunes, les couloirs, sur tous les bancs : « L'accusation ! L'arrestation ! » On vote, c'est fait !

LABUSSIÈRE. — Arrêté ?

LUPIN. — Avec son frère, Couthon, Saint-Just et trois ou quatre forcenés qui vociféraient dans les couloirs. Entre autres : Lasne et Marteau !

LABUSSIÈRE et MARTIAL. — Marteau ! arrêté ?

LUPIN. — A l'instant !

Il remonte et va ouvrir la fenêtre à droite et tous se précipitent pour voir dehors, quelques-uns montent sur les chaises.

LABUSSIÈRE, rejetant sous la table le dossier de Marie-Clotilde et tous les autres en tas. — Sauvée ! Et ceux-là aussi !...

Il ouvre vivement le tiroir et en tire le dossier de Fabienne.

MARTIAL. — Ah ! quel bonheur !

LABUSSIÈRE. — Prends ceci, cache-le ! Courons à la Conciergerie ! Nous le détruirons en route !

MARTIAL. — Elle est hors de péril, n'est-ce pas ?

LABUSSIÈRE. — Pas encore ! Mais nous brûlons. Vite à la Conciergerie !

Il court avec Martial, à gauche, prendre leurs chapeaux. On entend une clameur au loin et les cris de : « A bas le tyran ! A bas Robespierre ! »

LUPIN, à la fenêtre. — On les mène au Comité de Sûreté ! Les voilà qui passent dans la cour des Machines.

Au fond, les assistants courent à la fenêtre du corridor qu'ils ouvrent et unissent leurs cris à ceux du dehors.

TOUS, aux deux fenêtres, agitant leurs chapeaux. — A bas Robespierre ! A bas le tyran !

BRICARD, s'élançant par la porte de gauche sur la scène et courant à la fenêtre. — A mort Robespierre ! A mort ! A mort !

LABUSSIÈRE. — Toi aussi ?... (Les clameurs continuent dehors.) Triple idiot !

Il s'élance dehors avec Martial.

BRICARD, saisi. — Tiens, il ne bégaye plus !

TOUS, en scène, aux fenêtres. — Vive la République !

LA FOULE, au dehors. — Vive la République !

RIDEAU

Fabienne : « *Ah ! mon cher, mon cher Martial ! Je vais donc pouvoir t'aimer sans crime !* »

# ACTE IV

*La petite cour d'entrée de la Conciergerie, telle qu'elle est encore aujourd'hui ; à droite du grand escalier du Palais de justice, dans la cour du Mai. A gauche, deuxième plan, l'arcade, la grille et les marches par lesquelles on monte de la petite cour à la grande. — A droite, premier plan, la fenêtre de la loge du concierge, avec pots de fleurs et capucines grimpantes; en avant, un banc de bois adossé au mur, une table et trois chaises grossières. Au deuxième plan, l'entrée de la Conciergerie. Au delà, faisant pendant à la fenêtre de la loge, celle du greffe qui est ouverte. Au fond, faisant face au public, porte du corps de garde, affiches au mur, bancs de bois, etc... Au-dessus règne le mur bas qui se relie à l'arcade de gauche et flanque le grand escalier. Au delà, on aperçoit, à droite, la colonnade du pavillon central et, en face, par-dessus l'aile du Palais qui fait retour vers la place, la Sainte-Chapelle sans sa flèche. A gauche, bancs, escabeaux. Au fond, devant le corps de garde, chaises, bancs : à droite de la scène, à l'avant-scène, une table et des sièges.*

## Scène première

BRAULT, SIMONET, LÉCRIVAIN, TAVERNIER, DEBUSNE, Mlle BRAULT, RIVIÈRE, BOUCHARD, GAUTHIER, OLIVON, GUICHETIERS, GARDES NATIONAUX, GENDARMES, EMPLOYÉS DE LA CONCIERGERIE, AIDES DU BOURREAU, etc.

Au lever du rideau, Mlle Brault, à droite à sa fenêtre, arrose ses capucines avec l'aide de Debusne, lieutenant de gendarmerie. A gauche, au fond, les trois gendarmes achèvent de dîner autour d'une table placée dans l'angle. Devant le corps de garde, deux gardes nationaux assis . l'un lisant un journal, l'autre astiquant son sabre. Une sentinelle en haut de l'escalier. Sur le mur d'appui du haut, dans la partie faisant face aux spectateurs, deux jeunes sans-culottes accroupis font une partie de cartes; un autre dort étendu tout de son long; un quatrième, les jambes pendantes, mange du cervelas; devant la fenêtre du greffe, au bas de l'escalier, et sur le milieu de la scène, trois groupes entourent Brault, Simonet et Tavernier : employés de la prison, guichetiers, commis-greffiers, etc., gardes nationaux et curieux venus de la grande cour. Très agités, les groupes se forment, se reforment. De nouveaux venus descendent à chaque instant l'escalier en courant, tandis que d'autres sortent par le même chemin. Il y a une même allée et venue à droite, de la cour à la prison. Les employés du greffe causent par leur fenêtre ouverte avec ceux du dehors.

BRAULT, à Olivon, qui raconte la séance dans le groupe du milieu. — Et alors, les conventionnels ?...

OLIVON. — Sont allés dîner !...

VOIX. — Comme ça ?

OLIVON. — Comme ça ! Et contents, fallait voir ! Ils dégringolaient et enjambaient les bancs, riant et parlant tout à la fois, comme des collégiens en vacances.

BRAULT. — Au lieu de rester en permanence...

OLIVON. — Ah ! ma foi, ils avaient bien gagné leur dîner. Ils reprendront séance à sept heures du soir !

BRAULT. — Et pendant ce temps-là, Robespierre ?...

OLIVON. — On l'a mené aux Carmes !

Il va pour remonter.

TAVERNIER, qui l'a entendu, dans un autre groupe, élevant la voix. — Mais non, il est à l'hôtel de Brionne, au Comité de Sûreté générale.

Les têtes se tournent vers lui. Les groupes se divisent et se reforment autour de lui.

OLIVON. — Non, aux Carmes !

TAVERNIER, descendant. — Demande à Bouchard qui en vient ! N'est-ce pas, Bouchard, que tu as vu passer Robespierre avec les autres ?

BOUCHARD, du fond, dans un groupe, se retournant. — Oui, cour des Machines...

SIMONET. — Gardés ?

BOUCHARD. — Par les gendarmes !

TAVERNIER. — C'est ceux-là qui doivent être embarrassés ! Ils ne savent jamais de quel côté sont les traîtres ! (A Debusne.) Eh ! Debusne, à quoi est-ce que tu reconnais les conspirateurs ?

DEBUSNE, sans se retourner, à la fenêtre de Brault, causant avec Mlle Brault qui arrose ses fleurs. — Les conspirateurs, c'est ceux qu'on arrête.

On rit.

TAVERNIER. — Avec ce raisonnement-là, vous comprenez, il arrêtera aussi bien Robespierre pour le compte de la Convention, que la Convention pour le compte de Robespierre ! Ça dépend de celui qui fait le premier arrêter l'autre.

LÉCRIVAIN, sortant de la Conciergerie. — Eh ! Tavernier, on te demande au tribunal, première section !

TAVERNIER. — J'y vais !

Il entre vivement dans la Conciergerie.

OLIVON, à Lécrivain. — Le tribunal siège donc ?

On les entoure.

LÉCRIVAIN. — En deux sections, oui. L'une présidée par Dumas, l'autre par Scellier. Pourquoi ne siégerait-il pas ?

OLIVON. — A cause des événements. Tout le monde se figure ça, dans Paris.

LÉCRIVAIN, regardant sa montre. — Ça tire à sa fin. D'ailleurs, les charrettes partiront dans une demi-heure.

OLIVON. — Il n'y en a pas moins de sept dans la cour. Il paraît que vous avez encore une fameuse fournée.

LÉCRIVAIN. — Quarante-cinq ou quarante-six, pas moins.

OLIVON. — Tu sais ça d'avance ?

LÉCRIVAIN. — Bon ! Fouquier fait son compte dès la veille, à une tête près.

BOUCHARD, descendant au milieu d'eux. — Est-ce que c'est vrai que les Jacobins se sont déclarés en permanence...

SIMONET. — Ah ! bien, si tu crois que ça se passera sans qu'on se cogne ?

LÉCRIVAIN. — Parbleu ! Robespierre a pour lui Henriot, et Henriot tient toute la force armée.

OLIVON. — Et il fallait le voir tout à l'heure, celui-là, courant le faubourg Antoine à cheval, et appelant les citoyens aux armes, pour délivrer l'*Incorruptible* et faire sauter la Convention !

BOUCHARD. — Un beau fichu général pour faire sauter autre chose que les bouchons de bouteilles ! Il était déjà saoul à onze heures du matin ! S'il ne tombe pas de cheval, il aura de la chance.

UN GARDE NATIONAL. — Toujours qu'il a délivré Payen qu'on menait à la Force et qu'il vient de marcher sur les Tuileries, avec une quarantaine de gendarmes.

Mouvement de curiosité autour de lui.

BRAULT. — Tu l'as vu ?

LE GARDE NATIONAL. — Rue Honoré. Courtois, à la fenêtre d'un traiteur, criait à la foule : « Arrêtez-le ! arrêtez-le ! » Mais on ne l'a pas arrêté.

UN JEUNE SANS-CULOTTE, arrivant sur le mur du fond. — Dites donc ! Eh ! les autres, là-dessous ! Savez-vous que Robespierre est mis hors la loi !

Tous se tournent vers lui.

VOIX. — Mais non !

LE SANS-CULOTTE. — Si ! on le crie par les rues !

On entend les voix des crieurs tout au loin et, peu après, le rappel.

TAVERNIER, à Gauthier qui descend vivement les marches. — Voilà Gauthier qui revient de la Grève !

Tout le monde entoure Gauthier.

SIMONET, TAVERNIER, OLIVON. — Eh bien ?

GAUTHIER. — Eh bien, ça sent rudement la poudre à la maison de ville !

TOUS. — Ah !

GAUTHIER. — Le conseil de la commune a donné l'ordre de fermer les barrières et de sonner le tocsin à Saint-Paul et à Saint-Gervais.

Tambours lointains battant le rappel. Puis la générale.

BOUCHARD. — Écoutez !

VOIX. — C'est le rappel.

GAUTHIER. — Eh ! oui, il fait battre partout le rappel pour appeler les sectionnaires à la Grève, d'où l'on marchera sur la Convention. Il en arrive déjà de tous les côtés, et, sur la place, il y a plus de vingt canons en batterie ! (Cloches lointaines.) Tenez, voilà le tocsin !

OLIVON. — La nuit sera chaude...

Ils remontent un peu, continuant a parler par groupes. Les voix des crieurs se rapprochent, mêlées au son lointain des cloches et des tambours.

1er CRIEUR, au loin. — C'est la grande conspiration de Catilina Robespierre et de ses complices, demandez les nouvelles !

AUTRE CRIEUR, enfant. — Demandez l'arrestation et la mise hors la loi du citoyen Robespierre et de ses complices, demandez l'arrestation.

Un petit marchand de journaux entre par la grille, et descend les marches. On court à lui. Il traverse la scène entouré d'acheteurs.

## Scène II

LES MÊMES, LABUSSIÈRE, MARTIAL

LABUSSIÈRE, descendant les marches avec Martial. — Surtout, n'aie pas l'air de venir ici pour la première fois.

MARTIAL, à mi-voix, regardant. — On dirait d'une fosse de bêtes fauves.

LABUSSIÈRE. — C'est bien cela ! Donne ta lettre. (Martial lui donne une lettre.) J'ai des intelligences dans la place. Tavernier, huissier, ci-devant comédien. Et ce

gros homme, Brault, le concierge dont la femme raffole du théâtre. Et la fille surtout que tu vois là-bas coquetant avec le gendarme. J'ai conquis la famille par les billets de spectacle. (Allant à Brault qui lit son journal et lui frappant sur l'épaule.) Bonjour, cerbère !

BRAULT, se retournant et pliant son journal qu'il met dans sa poche. — Eh ! Labussière ! Bonjour, fiston ! On ne te voit plus. Tu as donc quitté le théâtre ?

LABUSSIÈRE. — Ma foi, oui. J'ai pris ma retraite !

BRAULT. — A la campagne ?

LABUSSIÈRE. — Dans un endroit délicieux.

BRAULT. — Eh bien, en voilà du nouveau, hein ?

Ici Olivon et Gauthier au fond rentrent avec des journaux qu'ils viennent d'acheter, on les entoure pour écouter la lecture.

LABUSSIÈRE. — Dame ! ça devait finir par là.

BRAULT. — Oui... mais ça n'est pas fini !

LABUSSIÈRE. — Bon ! Il y a de l'orage dans l'air ! Il pleuvra ce soir, et, par la pluie, il n'y a pas d'émeutes ! (Le faisant descendre à l'avant-scène.) Rends-moi donc un service.

BRAULT. — Va !

LABUSSIÈRE. — On a dû vous amener ce matin une jeune fille, fiancée à mon ami Martial. (Il le désigne.) Un brave soldat de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il s'agit de lui faire parvenir ce petit mot, pour la rassurer, en lui apprenant ce qui se passe.

BRAULT. — Tu l'appelles ?

LABUSSIÈRE. — Fabienne Lecoulteux.

BRAULT. — Attends, je vais m'informer au greffe.

Il remonte vers la fenêtre ouverte du greffe et, se penchant vers l'intérieur, parle au greffier, Martial et Labussière ne le perdent pas de vue. Pendant toute cette scène et la suivante, on entend au loin le rappel, des sons de cloche et la voix des crieurs qui s'éloignent.

MARTIAL. — C'est l'entrée de la Conciergerie, cette porte ?

LABUSSIÈRE. — Oui !... le double guichet !... Au delà, des grands corridors sinistres et des cachots !

MARTIAL. — Et c'est là qu'elle est enfermée ?

LABUSSIÈRE. — Mais du moins en sûreté. Elle n'était signalée à Fouquier que par son dossier, et du moment qu'il ne l'a pas reçu ! (A Brault qui descend.) Eh bien ?

BRAULT, redescendant. — Elle est ici ! Donne ta lettre, Rivière va la porter. (Appelant.) Eh ! Rivière ! (Rivière descend.) Porte ceci tout de suite. (A Labussière.) Il y a réponse ?

MARTIAL. — Sûrement !

BRAULT, à Rivière. — Tu entends ?

Rivière entre dans la Conciergerie.

LABUSSIÈRE. — Merci !

BRAULT. — A ton service !

LABUSSIÈRE. — Pourquoi tout ce monde ? Le tribunal fonctionne donc, malgré ce qui se passe ?

BRAULT. — Comme à l'ordinaire ! Mais ce doit être fini, à présent ! Vingt-deux accusés par section, ça aura fait juste une heure, à trois minutes d'interrogatoire par tête.

LABUSSIÈRE. — Et à propos ! Tu n'as pas vu passer Héron, par hasard ?

BRAULT. — Héron ?... Non... Tiens, voilà mon Émérance !

Il remonte, tandis que Emérance Brault sort de la Conciergerie avec une cage de serins.

LABUSSIÈRE, à Martial. — Tout va bien. Nous n'avons que Héron à craindre ; mais il a trop à faire aujourd'hui !... (A Emérance.) Citoyenne !

ÉMÉRANCE, déposant sa cage sur la table. — Tiens, Labussière, c'est vous ! On ne vous voit plus !

LABUSSIÈRE. — Le travail ! Et maman Brault, comment va-t-elle ?

ÉMÉRANCE, regardant Debusne qui, debout sur le banc, enfonce un clou dans le mur pour y accrocher la cage, tandis que Martial remonte vers le guichet pour voir à l'intérieur. — Pas mal. On est venu la chercher pour Mme de Maillé, qui a été prise d'une attaque au tribunal, en se trouvant à la place où l'on a condamné son fils avant-hier. (Indifféremment.) Il a fallu l'emporter.

LABUSSIÈRE. — Pauvre femme !

ÉMÉRANCE, toute au travail de Debusne. — Y a-t-il assez longtemps que vous ne m'avez donné des billets de théâtre...

LABUSSIÈRE. — Le fait est que vous devez avoir besoin de distractions. Ce n'est pas gai ce que vous voyez tous les jours ?

ÉMÉRANCE. — Quoi ?

LABUSSIÈRE. — Ces pauvres gens qu'on mène à la mort !

Pendant toute la scène, Martial guette le retour de Rivière.

ÉMÉRANCE. — Oh ! on s'y fait bien, allez... l'habitude ! (A Debusne, en lui passant la cage.) Accrochez-la bien, hier un coup de vent l'a fait tomber et la serine a été tuée sur le coup ! Pauvre petite bête ! Ça m'a fait une peine ! (Debout sur le banc, mettant de l'eau dans la cage, à Debusne.) Merci, lieutenant ! (Debusne va rejoindre ses hommes. A Labussière, sans se retourner.) Qu'est-ce qu'on joue ce soir au théâtre de la République ?

LABUSSIÈRE. — *Néron*, du citoyen Legouvé ! Il y aura des allusions.

ÉMÉRANCE, elle descend. — Vous me ferez voir ça !

LABUSSIÈRE. — Avec plaisir.

ÉMÉRANCE. — Je suis allée avant-hier au théâtre de la Cité, avec des places que nous a données le coiffeur du théâtre, Jolibon, (On voit celui-ci arriver avec ses deux aides.) qui descend l'escalier, tenez !... C'est lui qui coupe les cheveux des condamnés. Oh ! j'ai vu une pièce bien attendrissante.

LABUSSIÈRE. — Laquelle ?

ÉMÉRANCE. — *D'Olbau*, ou *le Cri de la nature*. Non, nous avons pleuré, maman et moi !

Elle rentre.

LABUSSIÈRE, à Martial qui redescend et l'écoute à peine. — N'est-ce pas admirable, cette créature qui s'attendrit sur des malheurs imaginaires, et qui reste froide à la plus réelle des tragédies !

## Scène III

LES MÊMES, moins ÉMÉRANCE, JOLIBON, SES DEUX AIDES

Pendant la scène, peu à peu, le sommet du mur se garnit de femmes et d'hommes, de la lie du peuple.

MARTIAL. — Cet homme ne revient pas !

LABUSSIÈRE. — Patience !

JOLIBON, très souriant, laissant ses aides au fond et venant déposer sa trousse sur la table à droite. — Bonjour, citoyen Labussière ! Tu ne me remets pas ?... Jolibon, coiffeur, rue de la Calandre.

LABUSSIÈRE. — Ah ! très bien !

JOLIBON. — Je t'ai vu chez Mareux, où mon beau-frère coiffe les comédiens. Moi, c'est au théâtre de la Cité que je fonctionne.

LABUSSIÈRE. — Et ici !

JOLIBON. — Et ici, oui ! avec mes deux garçons. Je leur laisse le soin d'accommoder les hommes, et je coupe les cheveux des femmes avec les égards auxquels le sexe a toujours droit.

LABUSSIÈRE. — Fouquier te donne de la besogne. C'est l'Etat qui te paye ?

JOLIBON. — Non. C'est gratuit ; mais on m'abandonne les cheveux.

LABUSSIÈRE. — Tout profit.

JOLIBON, rangeant sa trousse. — Dans les premiers temps, oui ! Il y avait là de magnifiques chevelures, que je revendais jusqu'à deux écus la livre. Mais, depuis ces grandes fournées, c'est une baisse ! Ce qui valait encore trente sous en messidor n'en vaut plus que quinze. Si ça continue, j'en serai pour mes frais ; sans parler de celles qui nous frustrent !... Ainsi, la ci-devant princesse de Monaco, croirais-tu qu'hier, après sa condamnation, elle s'est déclarée enceinte ? Tu sais que, dans ces cas-là, il y a sursis à l'exécution pour la constatation légale. Elle voulait en profiter pour couper ses cheveux, avec un fragment de vitre, et les envoyer à ses enfants ! Des cheveux admirables ! Ce matin elle est revenue sur sa déclaration, et elle va partir tout à l'heure ! Mais je suis floué tout de même.

BRAULT, l'appelant. — Eh ! Jolibon ! C'est fini là-haut. On réclame tes garçons !

JOLIBON. — Bien, bien.

Il remonte chercher ses garçons et plus tard entre dans la Conciergerie.

## Scène IV

LES MÊMES, TAVERNIER

LABUSSIÈRE, voyant Tavernier qui sort de la Conciergerie. — Ah ! Tavernier !

TAVERNIER, effaré, sans le voir, aux autres. — Eh bien, en voilà une affaire !

TOUS. — Quoi ? (On l'entoure.) Qu'est-ce qu'il y a ? Quelle affaire ?

TAVERNIER. — Le président Dumas qui vient d'être arrêté en plein tribunal, sur son siège !

VOIX. — Allons donc ! impossible !

TAVERNIER. — J'étais là ! Dumas interrogeait une jeune femme qui avait voulu recommencer Charlotte Corday.

MARTIAL, seul avec Labussière, à l'écart. — Ah !

LABUSSIÈRE, bas. — Fabienne !

Martial et Labussière, frappés, se regardent, et leur anxiété va croissant.

TAVERNIER. — Faute de pièces accusatrices restées aux mains de Marteau, arrêté avec les autres, il commençait à lire une lettre de Héron, dénonçant l'accusée.

Mouvement de Martial, épouvanté.

LABUSSIÈRE, lui serrant la main. — Attends !

TAVERNIER. — Quand la porte s'ouvre et, suivi de deux gendarmes, un agent du Comité vient à lui et lui dit : « Citoyen président, au nom de la Convention, suis-moi ! »

Exclamations diverses.

LABUSSIÈRE, à lui-même. — Bien, cela !

TAVERNIER, sans l'entendre. — L'assistance était terrifiée ! Dumas, tout pâle, se lève, ramasse ses papiers en grommelant je ne sais quoi et sort entre les deux gendarmes !

On remonte en parlant de l'évenement.

LABUSSIÈRE, à Tavernier. — Et alors, l'accusée, sauvée ?

TAVERNIER, le reconnaissant et lui serrant la main. — Tiens, c'est toi ?

LABUSSIÈRE, vivement. — Mais sauvée, réponds donc ? Plus de jugement et l'accusée sauvée ?...

TAVERNIER. — Non, la séance a continué.

LABUSSIÈRE. — Et sans dossier, sans témoin, sans preuve !... sur une seule lettre on a pu...

TAVERNIER. — Je n'en sais rien ! J'ai quitté la salle au moment où Maire reprenait la présidence.

## Scène V

LES MÊMES, puis RIVIÈRE, sortant de la Conciergerie, une lettre et une rose à la main.

MARTIAL. — Ah ! la réponse !

RIVIÈRE. — Oui, au crayon, avec ceci qu'elle vous envoie en descendant du tribunal.

Il lui remet avec la lettre la rose blanche que Fabienne avait à son corsage. Martial ouvre le billet.

LABUSSIÈRE. — Du tribunal !

MARTIAL, lisant. — « Adieu, mon bien-aimé Martial, votre amour aura été la seule joie de ma vie, gardez le souvenir de la pauvre Fabienne qui, là-haut, va prier Dieu pour vous. » Condamnée ! ah ! les monstres !

Les femmes paraissent sur le parapet.

LABUSSIÈRE. — Que faire, à présent ?

MARTIAL. — Ameutons la foule pour empêcher le départ.

LABUSSIÈRE. — Dans la rue, peut-être ! Mais ici !

Il désigne le sommet du mur entièrement garni d'hommes et de femmes de la populace, parmi lesquels Françoise, Mariotte, tout cela bavardant, mangeant, buvant, les femmes, debout ou accroupies, assises ; les hommes, les jambes pendantes sur la scène, deux gamins grimpés entre les colonnes sur l'entablement.

FRANÇOISE, apercevant le bourreau Sanson qui descend les marches, suivi de ses trois aides. — Ah ! v'là Sanson !

VOIX. — Vive Sanson !

Ils applaudissent. Sanson va s'asseoir à gauche à l'avant-scène ; les trois aides restent assis sur les marches.

LABUSSIÈRE. — La voilà, tiens, la foule ! les aboyeurs à quarante sous par jour, la claque de la guillotine !... Ils applaudissent le bourreau !... Attends !... (Il appelle.) Tavernier !

TAVERNIER, descendant. — Quoi ?

LABUSSIÈRE. — Vous allez faire partir les charrettes ?

TAVERNIER. — Parbleu !

LABUSSIÈRE, élevant la voix exprès. — C'est insensé !

TAVERNIER. — Pourquoi ?

Lécrivain et Simonet écoutent et descendent avec d'autres qui se groupent autour d'eux.

LABUSSIÈRE. — Vous envoyez au supplice des gens condamnés par un président que la Convention fait arrêter en plein tribunal ?

TAVERNIER. — Tiens, je n'ai pas pensé à cela !

SIMONET. — C'est vrai, au fait.

Approbations.

LABUSSIÈRE. — Mais c'est monstrueux. Vous avez l'air de la braver, en prenant parti contre elle pour Dumas.

Approbations.

LÉCRIVAIN. — Mais non !

VOIX. — Si ! si ! il a raison.

LÉCRIVAIN, haussant la voix et s'échauffant. — Ce n'est pas le président qu'on arrête, c'est l'ami de Robespierre.

LABUSSIÈRE, de même. — C'est tout un.

LÉCRIVAIN. — La Convention n'a pas supprimé le tribunal !... Elle ne lui a pas signifié son congé, n'est-ce pas ?... Eh bien, alors ?

LABUSSIÈRE. — Alors, les modérés qui triomphent ne feront pas grâce aux enragés que vous êtes. Et, si l'exécution a lieu contre le vœu de tout Paris qui croit que c'est fini de l'échafaud, je ne vous donne pas un mois pour monter dans ces mêmes charrettes : président, jury, huissiers, greffiers, Fouquier-Tinville, tous, et toi le premier.

VOIX NOMBREUSES. — Oui ! oui ! Il a raison.

LABUSSIÈRE, bas, à Martial. — Courage ! Ils y viennent.

Explosions de rumeurs sur la place au dehors.

LÉCRIVAIN. — Et, s'ils sont les plus forts, on nous condamnera comme indulgents pour n'avoir pas fait partir les condamnés.

VOIX. — Oui ! oui ! c'est vrai !

Rumeurs en haut des spectateurs qui s'impatientent.

LABUSSIÈRE. — Vous direz qu'on battait le rappel, qu'on sonnait le tocsin et que ce n'est pas l'heure de s'aventurer dans le faubourg qui ne veut plus d'échafaud ; car on n'en veut plus !

Rumeurs de protestations.

LÉCRIVAIN. — Allons donc ! Le peuple grogne là-haut de ce qu'on n'a pas commencé l'appel.

VOIX, du haut du parapet. — Oui, oui ! commencez !

LABUSSIÈRE. — Ça le peuple, ça ? (Cris d'en haut.) Le vrai peuple aurait déjà crié... grâce !... Demandez à Sanson !

SANSON. — Ça, pour sûr.

Silence profond de tous. Se tournant vers lui.

LABUSSIÈRE. — Vous l'entendez ?

SANSON. — J'ai vu l'heure, hier, à la place de la Bastille, où nous allions rebrousser chemin. On a failli jeter des pierres à mes hommes.

Il se lève.

LABUSSIÈRE. — Ecoutez cela, écoutez-le !

SANSON. — Sans compter qu'aujourd'hui, où le faubourg est en ébullition, on nous réduit notre escorte !

LÉCRIVAIN. — Qui ça ?

SANSON. — La Convention donc, qui a déjà rappelé la moitié des gendarmes du Palais. Il ne reste plus que Debusne avec douze ou quinze gendarmes pour escorter sept charrettes !... Si l'on nous attaque dans le faubourg, voilà une belle défense !

DEBUSNE, du haut des marches. — Bah ! qu'on s'y frotte !

SANSON. — Tu réponds de ma peau, toi ?

DEBUSNE. — Comme de la mienne.

SANSON. — Oui, mais pas plus ?

LÉCRIVAIN, contrarié. — Ah ! bien ! si le bourreau se met en grève, à présent !

SANSON, écœuré. — Ah ! mais j'en ai assez, moi aussi ! Et je voudrais bien t'y voir, toi, avec le métier que nous faisons depuis un mois.

SIMONET. — Enfin, nous ne pouvons pas prendre sur nous de partir ou de ne pas partir, n'est-ce pas ?

TAVERNIER. — Il n'y a qu'un homme qui puisse décider ça.

LÉCRIVAIN. — Fouquier.

TOUS. — Oui, oui, Fouquier.

GAUTHIER. — Il est déjà parti pour aller dîner chez son ami Vergne au pont Rouge.

OLIVON. — Non ! Je viens de le voir au bas du grand escalier, causant avec le domestique de Fleuriot Lescot.

SIMONET. — J'y cours.

TOUS. — Oui, va, va !

OLIVON. — Non !... Je lui ai demandé ce qu'il fallait faire.

Rumeurs d'impatience sur le mur.

FRANÇOISE, d'en haut. — Ah ! ces limaces !... ils n'osent pas commencer ! T'nez !

Rires, huées.

LABUSSIÈRE, anxieux. — Et alors ?...

OLIVON. — Fouquier m'a répondu : « Va ton train ! Il faut que la justice ait son cours ! »

LÉCRIVAIN, remontant. — C'est jugé, marchons ! Je fais l'appel.

Cris de joie de la populace. Les gendarmes se réunissent au fond. Sanson et ses aides gravissent les marches et sortent au delà de l'arcade où ils restent en vue.

GAUTHIER, remontant. — Il a raison, Fouquier.

OLIVON, de même. — La justice avant tout !

Debusne monte en haut des marches sous l'arcade pour ramener ses hommes.

MARTIAL, hors de lui. — La justice ! c'est l'assassinat !

LABUSSIÈRE, le faisant redescendre et le contenant. — Tais-toi ! Tu vas te faire écharper.

Pendant le dialogue suivant : mouvement général pour la sortie des condamnés. Les gendarmes et quelques gardes nationaux descendent les marches conduits par Debusne et applaudis par la populace. Ils se rangent, faisant la haie sur deux lignes, entre l'escalier et la porte de la Conciergerie de façon à former un couloir pour le passage des condamnés. Tous les personnages en scène, et d'autres sortis du corps de garde ou descendus avec les gardes nationaux, se massent derrière les deux haies, ceux les plus rapprochés de la rampe lui tournant le dos ainsi que les gendarmes ; quelques-uns montent sur les chaises, les bancs, les tables, pour mieux voir, au milieu d'une rumeur sourde de la foule. Emérance, sortie de la Conciergerie avec un jeune garçon, monte avec lui sur le banc. — A la hauteur de la première marche, un homme du peuple a mis son enfant à cheval sur son cou. Tous les bancs de gauche entre l'avant-scène et l'escalier sont garnis de curieux, de curieuses surtout.

MARTIAL, à Labussière. — Mais on part !... Ils vont l'emmener !...

LABUSSIÈRE, le retenant toujours. — Pas encore ! Il nous reste une chance !

MARTIAL. — De salut ?

LABUSSIÈRE. — La dernière !

MARTIAL. — Laquelle ?

LABUSSIÈRE. — Et Tavernier nous y aidera.

MARTIAL. — Mais laquelle, laquelle ? ?

LABUSSIÈRE. — La seule qui fasse obtenir aux femmes un sursis, pour la constatation légale. Celle qui, en huit jours, a sauvé Mmes de Saint-Pern, Malicorne et Saint-Aignan, qui a fait ajourner hier l'exécution de la princesse de Monaco.

MARTIAL. — Ah ! oui, oui ; mais Fabienne ?

LABUSSIÈRE. — Elle n'en saura rien ! Tu es son amant : tu fais la déclaration. Tavernier nous obtient le sursis. Avant qu'on ait avisé la sage-femme et le médecin, les voitures sont loin. Ce soir est à

nous, et demain c'est le salut ! Laisse-moi faire et contiens-toi ! Tavernier !

Il va vivement à Tavernier, le prend sous le bras et lui parle bas, à l'écart, pendant ce qui suit :

LÉCRIVAIN. — Allons ! en place ! Faites avancer les charrettes !

LA FOULE, en haut, applaudissant et criant. — Bravo ! Enfin !

LÉCRIVAIN. — Et, vivement, n'attendons pas qu'on se batte dans les rues.

Il entre dans la Conciergerie. On entrevoit, au haut des marches, l'arrière d'une charrette, qui vient en reculant jusqu'à la grille. Les aides de Sanson y appliquent un marchepied, puis attendent ; derrière eux, des curieux. Tout cela au milieu des applaudissements de la populace, debout sur le mur et accrochée aux colonnes. On entend confusément à l'intérieur de la Conciergerie la voix de Lécrivain qui appelle successivement les condamnés. On les voit sortir du guichet. Ils ont tous les mains liées et les cheveux coupés, et restent un moment groupés sur le seuil, puis, sur un geste de Simonet et tandis que l'appel continue, ils traversent la scène. Le défilé continue sans arrêt pendant ce qui suit, accueilli par les huées de la populace.

TAVERNIER, redescendant à l'avant-scène avec Labussière où ils sont seuls tous les trois, après avoir causé bas avec Labussière. — Bah ! Laisse donc ! Elles font toutes la même déclaration pour gagner du temps.

LABUSSIÈRE. — Pas celle-là... Je te jure que c'est exact. Tavernier, viens-nous en aide, je t'en supplie ; fais cela pour un vieux camarade.

TAVERNIER. — Allons, vrai ou non, pour toi je veux bien essayer.

LABUSSIÈRE. — Merci !

TAVERNIER. — C'est la femme, n'est-ce pas, à qui était adressée la lettre ?

LABUSSIÈRE. — Oui.

TAVERNIER, consultant sa liste. — Une religieuse ?

LABUSSIÈRE. — Oui !

TAVERNIER, prenant des notes gaiement. — Ça c'est plus piquant. Et pour la beauté du fait, vous avez des chances.

LABUSSIÈRE. — N'est-ce pas ?

TAVERNIER. — Et le père de l'enfant ? C'est ?

LABUSSIÈRE. — Lui !

MARTIAL. — Martial Hugon.

LABUSSIÈRE. — Aide de camp de Jourdan.

TAVERNIER, même jeu, il détache de sa ceinture un encrier de corne qu'il pose sur la table, avec une plume courte plantée dans l'encrier. — Un militaire ! C'est complet ! Heureusement pour vous, Fouquier n'est plus là.

Il écrit sur la table et passe le papier à Labussière.

LABUSSIÈRE. — Ah ! merci ! merci !

On entend l'appel qui continue à l'intérieur et le nom de fille Lecoulteux !

MARTIAL, frémissant et serrant la main de Labussière. — Elle !... c'est elle !...

Fabienne franchit le seuil, les mains liées, les cheveux coupés, et paraît devant le guichet, suivie d'autres condamnés.

## Scène VI

### LES MÊMES, FABIENNE

TAVERNIER, vivement. — Attendez ! Il y a sursis pour celle-là !

Murmures. Tout s'arrête et l'on s'écarte, dégageant Fabienne à qui il fait signe de descendre à l'avant-scène, vers la droite.

FABIENNE, apercevant Martial. — Martial ! Ah ! mo Dieu ! ...

Martial va pour parler. Labussière l'arrête.

TAVERNIER, aux aides. — Partez, là-haut !

Pendant ce qui suit, les aides retirent le marchepied et la charrett disparaît accueillie par les clameurs de la grande cour ; une aut voiture vient aussitôt prendre la place. On la devine comme première, sans la voir. Les aides reposent le marchepied.

SIMONET. — Mais pourquoi ce sursis ?

TAVERNIER. — On te le dira ! Laisse-les causer !.. Mais dépêchons ! L'appel tire à sa fin !

Il remonte.

Pendant ce qui précède et ce qui suit, l'appel continue, la haie curieux s'est resserrée masquant les condamnés aux spectate Les charrettes se succèdent avec le même jeu de scène, au milie des rires et des apostrophes d'en haut, à chaque départ de voitur Dans un intervalle du dialogue, Martial fait descendre Fabie à gauche de la table, à l'avant-scène.

FABIENNE. — Ah ! Martial ! Pourquoi êtes-vous la J'avais fait le sacrifice de ma vie et je me croyai si forte ! Vous m'ôtez tout mon courage !

MARTIAL. — Non ! non, tout va bien.

FABIENNE. — Allez-vous-en, je vous en supplie...

MARTIAL, déliant ses mains et jetant la corde loin. — Pa avant de vous avoir sauvée, ma chérie.

FABIENNE. — Sauvée ?

Martial la fait asseoir sur la chaise.

LABUSSIÈRE, à Fabienne posant sur la table le papier que lui remis Tavernier et lui présentant la plume trempée dans l'encre. — Oui, oui ! Vite ici votre signature !

FABIENNE. — Ma signature ?

LABUSSIÈRE. — Oui, à cette place, vite, que la charrette parte !

FABIENNE. — Mais qu'est-ce donc ?

LABUSSIÈRE, couvrant le papier de sa main en ayant l'air de l maintenir sur la table pour que Fabienne ne lise pas. — Votre salut (Ici finit l'appel.) Une simple formalité !

SIMONET, criant du seuil de la Conciergerie. — C'est tout

LÉCRIVAIN, du dehors. — Oui !

TAVERNIER. — L'appel est fini ?

LÉCRIVAIN. — Oui !

Murmures et protestations de la foule.

FRANÇOISE. — Y en a encore une !

LES FEMMES. — Oui... il y en a encore une, là-bas

SIMONET. — La religieuse !

TAVERNIER, impatient, à Labussière et Martial. — Eh bien voyons !

MARTIAL, à Fabienne. — Ah ! mon Dieu ! signez donc

MARIOTTE, en haut. — Eh bien, qu'est-ce qu'o attend, pour celle-là !

Mouvement d'impatience de tous.

SIMONET, allant vers eux. — Voyons, est-ce fini, ave la religieuse ?

LABUSSIÈRE, intervenant. — Patience, patience, un seconde !

Fabienne s'empare du papier et commence à lire ; ils se regarde anxieux.

FABIENNE, après avoir lu debout. — Oh ! quelle honte moi signer cela ! moi ! moi !

LABUSSIÈRE. — Mais, malheureuse enfant, la mor est là !...

FABIENNE. — Et je l'éviterais par cette lâcheté mon déshonneur ?

MARTIAL et LABUSSIÈRE. — Mais non ! non !

Rumeurs plus grandes sur les marches du fond.

LA FOULE. — La religieuse ! La religieuse !

ABUSSIÈRE. — Oh ! les tigres, il leur faut leur e!... (A Simonet.) Patience, patience, c'est fait !

ARTIAL, seul, avec Fabienne. — Tu les entends ! Par !

ABIENNE, désolée, rejetant la plume qu'il a remise dans sa — Mais je ne peux pas signer cela ! Martial, s savez bien que je ne peux pas.

IMONET, qui est redescendu. — Elle refuse ?

ABIENNE. — Ah ! Dieu, oui, je refuse !

Mouvement désespéré de Martial et de Labussière qui est redescendu avec Simonet et Tavernier.

IMONET. — Mais alors, si elle n'en convient pas -même, finissons ! Allons, en route !

Mouvement pour le départ de Fabienne. On se range.

ARTIAL, s'élançant et barrant le passage. — Arrêtez ! Ne outez pas, et, puisqu'elle m'y force, j'atteste je suis l'amant de cette femme, et le père de son ant !

ABIENNE, protestant. — Non ! non !

ARTIAL. — Et que la honte, la honte seule l'em- he d'en convenir.

ABIENNE. — C'est faux ! Il ment ! Oh ! malheu- x, déshonorer ce que tu aimes !...

ARTIAL. — Pour ton salut !...

ABIENNE. — A ce prix-là, jamais !

ARTIAL. — Je te sauverai malgré toi ! (A la foule :) jure que j'ai dit vrai.

ABIENNE. — Et moi, j'atteste qu'il en a menti ! t-ce que je condamnerais mon enfant à mourir ec moi ?

Mouvement parmi les hommes.

RANÇOISE, la reconnaissant. — Ah ! c'est la petite nne de ce matin !

ARIOTTE. — Avec son amant !

UTRES VOIX. — Oui, oui !

ABUSSIÈRE, triomphant. — Ah ! vous entendez : on amant ! »

ABIENNE. — Ah ! mon Dieu !

Elle tombe assise, couvrant son visage de ses mains.

ABUSSIÈRE, à Françoise. — Tu la reconnais bien, st-ce pas ?

RANÇOISE. — Pardine ! Et le militaire aussi ! qui mbrassait à tour de bras. Elle en était toute mée.

Rires de la foule.

ABUSSIÈRE. — Vous entendez ! Vous entendez !

ARTIAL. — Et elle le nie ?

ABUSSIÈRE. — Mais voilà nos témoins, les ilà !

RANÇOISE. — Pourquoi qu'elle le renie : c'est donc honte ?

ABUSSIÈRE. — Oui !

RANÇOISE. — A cause du petit soldat qui est en ute !...

Rires, cris de joie.

ABUSSIÈRE, à Martial. — Elles rient, elles sont à nous ! lons, là-haut ! les braves citoyennes ! Un coup de ain ! Aidez-nous à sauver l'enfant, malgré la mère ! ne peut pas encore être suspect, voyons, ce petit oyen-là ?

Grands éclats de rires.

RANÇOISE. — Ah ! ah ! il est toujours farce, celui- !

OUTES, applaudissant et riant. — Oui, oui !

ARIOTTE. — Allons, ma fille, avoue donc !

RANÇOISE. — Il n'y a pas de mal à ça !

ARIOTTE. — Au contraire.

RANÇOISE. — C'est d'un bon exemple et toutes les religieuses devraient faire comme toi.

Rires, approbations.

ARIOTTE. — Avec tous les militaires !

Rires.

ABIENNE, indignée et avec larmes. — Ah ! écoute cela, écoute, c'est la religieuse qu'ils insultent, avec la joie impie de la trouver coupable !

ARTIAL. — Et qu'importe !

ABIENNE, de même. — Je leur défends de le croire ! (A Simonet.) Allons, monsieur, faites votre office et ne me privez pas du martyre auquel j'ai droit !

Approbation des femmes, en haut, tandis que l'on s'écarte en bas pour laisser passer Fabienne.

RANÇOISE. — Bravo, la nonne !

OUS. — Bravo, la nonne ! bravo !

RANÇOISE. — C'est une crâne petite femme, tout de même !

OUTES. — Oui ! oui !

RANÇOISE. — Allons ! Sauvons-la !

Tout le monde s'associe au mouvement du haut enveloppant Fabienne pour lui fermer le chemin de l'escalier.

OUS. — Oui ! oui ! sauvons-la !

ÉCRIVAIN, et plusieurs hommes. — Signe, signe donc !

RANÇOISE. — Vrai ou non, on te sauvera !

OUS. — Nous te sauverons !

ARTIAL, suppliant. — Fabienne !...

ABUSSIÈRE, lui présentant le papier. — Allons.

IMONET, WOLFF, TAVERNIER. — Vite ! Que la charrette parte !...

OUS. — Signe, signe donc !

ABIENNE, déchirant le papier. — Jamais !

Cri de déception et de regret.

ARTIAL. — Ah ! Insensée ! insensée !... qui se tue !

Brault, Tavernier et Lécrivain l'entraînent vers la droite, où il tombe assis sur le banc, en sanglotant, tandis que Simonet lie les mains de Fabienne. Puis, dans un grand silence, les derniers gendarmes, précédés de Debusne, gravissent l'escalier. Les assistants s'écartent avec respect et se découvrent, faisant place à Fabienne vers les marches.

ABIENNE, au milieu des marches, à Labussière qui est au pied de l'escalier. — Adieu et merci ! (Elle gravit les autres marches et, attendrie, avec un dernier regard pour Martial.) Ah ! mon cher, cher Martial ! Je vais donc pouvoir t'aimer sans crime !

Elle est sur la charrette qui part dans les rumeurs de la place.

ARTIAL, debout, affolé. — Ah ! bandits !... Le peuple m'entendra, j'ameuterai la foule,... qui vous l'arrachera !

ABUSSIÈRE, cherchant à l'arrêter. — Tu te feras tuer !

ARTIAL. — Tant mieux ! (Il s'élance vers les marches.) Place, place, bourreaux !... Faites-moi place !

EBUSNE, aux gendarmes qui sont en haut des marches. — Arrêtez ce furieux !

ARTIAL, se débattant pour passer. — Assassins, assassins, laissez-moi !

EBUSNE, le pistolet au poing. — Ah ! chouan, tu nous insultes !...

Il tire, Martial pousse un cri, chancelle et tombe en scène sur les dernières marches ; au coup de feu, répond au loin le cri de Fabienne : « Martial ! »

LABUSSIÈRE, se précipitant sur le corps de Martial. — Martial, mon ami. Ah ! Dieu, à l'aide, à nous, du secours ! (Il le soulève.) Martial, tu me vois, tu m'entends, mon bon Martial !

MARTIAL. — Fabienne !...

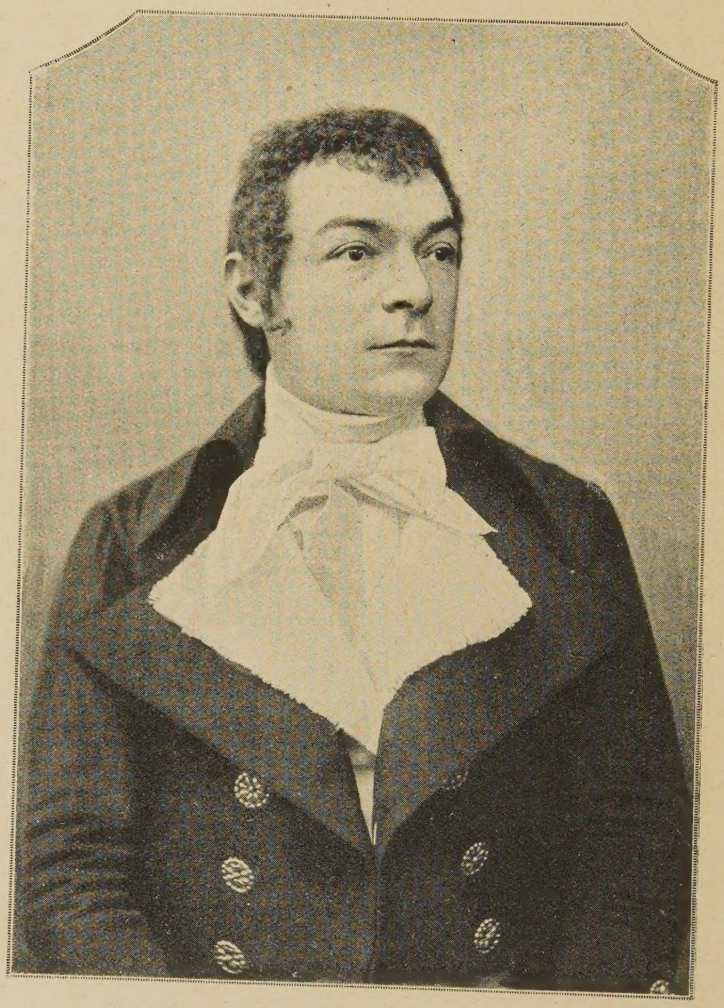
Il meurt.

LABUSSIÈRE, laissant retomber la tête. — C'est fini !... Ils me l'ont tué !... Ah ! bourreaux, vous avoir arraché tant de malheureux et n'avoir pu sauver ces deux-là !

Il écarte les vêtements et en tire la rose blanche pleine de sang.

LA VOIX DU CRIEUR, au lointain. — Demandez « la mise hors la loi de Catilina Robespierre et de ses complices ». Demandez « l'arrestation » !

RIDEAU



Martial (M. Marais).

Noms des condamnés appelés par Lécrivain. Celui de Fabienne, qui n'est pas indiqué ici doit être appelé après le « — Merci ! merci ! » de Labussière, et l'appel cesser après le mot de Tavernier : « L'appel est fini. »

Labrenne, Lhuillier, Sallé, Larcher-Latouraille, Brisson-Bussé, Saint-Hilaire, Coqueau, Vrigny, Watrin Foicier, Guérin, Vallot, Monghelchotte, Duval, femme Coriolis, Gillet, Loyson, femme Loyson, Charpentier, Legay, Lavoisien, Sommesson, Marche, Puy de Vérine, femme Puy de Vérine, femme Monaco, Aucane, Bechon d'Arquian, Vermandois, Lejeune, Bois-Barbeau, Pierre-Louis Montcrif, Louis-César Montcrif, Serres de Saint-Roman, femme Turin, Bartou de Montbas, Brillon, Seguin, Aubertin, Cluny, Bruneau-Beauregard, Bernard, Guyot de Rijoux, Aviat-Turot Girard, Arfelière, Perrel, Merry, femme Maillé.

.A la dernière heure, une bande pla-
ée en travers des affiches prévient
n jouera *le Dépit amoureux* et
*ufe*. Car *Thermidor* a été sus-
lu — disons interdit — pendant
urnée. Néanmoins tous les abon-
sont à leur poste et, quand le
au se lève sur *le Dépit amoureux*,
premiers mots qu'échangent les
rprètes, toutes les loges et tous les
euils réclament à la fois : « *Ther-
lor ! Ther-mi-dor* » ! Les talons, les
nes, les éventails, scandent les
abes. On baisse le rideau. M. Co-
lin cadet, semainier, vient, sur un
désolé, supplier les spectateurs
outer Molière. Le rideau se re-
. Nouveaux cris. Après plusieurs
tatives infructueuses du même
re, le rideau se baisse une der-
e fois, la Comédie-Française offre
rendre l'argent, et les spectateurs
ent en foule.

'es incidents augmentent l'efferves-
ce à la Chambre et au Théâtre-
nçais, M. Pichon renonce à son
erpellation, mais MM. Joseph Rei-
ch, Henry Fouquier, Francis Char-
s, la reprennent, — en sens in-
se. Les sociétaires se réunissent en
nciliabules : vont-ils résister au gou-
nement, provoquer la dissolution
leur société, se former en théâtre
ranchi ? Ils perdent dans la ba-
re un demi-million de décors, de
tumes, de mise en scène. Et l'au-
r est naturellement fort atteint
ssi ; les interviewers vont l'assaillir :
— Ma pièce est républicaine, cer-
! déclare-t-il. Plus républicaine
me que je ne suis républicain.

» Par un excès de prudence, cepen-
nt, je ne m'étais pas contenté du
a de la censure, j'avais exigé du
nistre de l'Instruction publique une
torisation écrite et je savais que le
nistre avait fait lire mon manuscrit
président de la République, M. Car-
t. Fort de cette approbation, je pou-
is donc être sans inquiétude. Mais
ilà que le gouvernement se met du
té des vingt personnes — au plus —
i ont troublé le plaisir de plusieurs
ntaines de spectateurs !

» Dans *Thermidor*, je combats le des-
otisme, comme j'ai fait dans toutes
es œuvres. Sous l'Empire, ne m'avait-
pas fait savoir officieusement que
tte pièce, dont j'indiquais le sujet,
rait interdite parce que c'était l'apo-
gie de la république honnête ?... »

Mais c'est à la Chambre, le lende-
ain, jeudi, que la partie décisive va
jouer. Les galeries sont bondées ;
us les députés sont à leur siège.
M. Henry Fouquier monte le pre-
ier à la tribune. En termes mesurés
rappelle les conditions dans les-
uelles *Thermidor* a été reçu à la Co-
édie-Française. Quarante-cinq mille
toyens ont manifesté leur intention
voir cette pièce en retenant leurs
aces en location ; si quelques dou-
ines de perturbateurs veulent s'y
poser, c'est au gouvernement d'as-
rer la tranquillité du spectacle. Et
réclame la levée de l'interdiction
x applaudissements du centre et
la droite, tandis que la gauche reste en partie indécise — elle ne connaît pas suffisamment l'objet du débat — et que l'extrême-gauche proteste bruyamment.

M. Georges Leygues exprime son opinion : certes, *Thermidor* est une pièce antirépublicaine ; mais qu'on la joue ailleurs qu'à la Comédie-Française, il ne protestera pas ; ce qu'il trouve inadmissible, c'est qu'un théâtre subventionné serve de tréteaux à un ouvrage qui est un pamphlet contre la République.

M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, répond à l'un et à l'autre. Non, il n'estime pas, comme M. Leygues, que certaines pièces, possibles ailleurs, sont impossibles à la Comédie-Française : ce serait la création d'un théâtre d'Etat, d'un théâtre gouvernemental. Tous les théâtres, même subventionnés, doivent être libres, et c'est pourquoi *Thermidor*, quoique appelant notre attention toujours du côté violent, terrible, de la place de la Révolution, jamais du côté glorieux de la frontière, a été autorisé. Mais il arrive par la suite que cet ouvrage est une cause de trouble public ? Avec la même raison le gouvernement supprime le trouble en en supprimant la cause et il concilie ainsi la liberté de l'art dramatique et les nécessités de l'ordre public.

Les députés se passionnent au spectacle de cette lutte oratoire dont le sujet est plus profond qu'il ne paraît d'abord : on va bien s'en rendre compte tout à l'heure. Et les interruptions se croisent, coupent les discours.

M. Joseph Reinach ne veut pas croire que ce même gouvernement qui a donné, en des occasions critiques, tant de preuves de son énergie ne pouvait arriver à bout d'une trentaine de perturbateurs, dans une salle de spectacle. Mais, d'ailleurs, continue-t-il, que reproche-t-on à M. Sardou ? D'avoir enregistré les protestations de la conscience humaine contre l'échafaud en permanence, contre l'égorgement des femmes et des enfants ? Mais Danton, Desmoulins, ont fait entendre ces protestations avec une autre violence, une autre passion, et alors c'est donc le procès de ces fondateurs de la République que l'on instruit à nouveau ?...

Cette harangue impressionne l'auditoire qui devient plus houleux encore. Ces souvenirs de la grande Révolution évoqués avec insistance remuent profondément l'assemblée.

M. Constans, ministre de l'Intérieur, responsable de l'interdiction de *Thermidor*, intervient. Il veut remettre les choses au point : si le gouvernement a pris cette mesure de police, c'est qu'il était averti que des incidents graves seraient suscités au cours de la prochaine représentation de cet ouvrage ; or, s'il est possible par des moyens légaux de prévenir les désordres de la rue, il n'en est pas de même dans une salle de spectacle.

Mais cette déclaration ne rallie point l'unanimité des suffrages. M. Maurice Barrès profère, au milieu du tumulte, des phrases qu'on n'entend pas. Et alors M. Clemenceau surgit à la tribune : « Quoi ! s'écrie-t-il, pour défendre la pièce de M. Sardou, on fait intervenir Danton et Desmoulins. On accepte ceci, de la Révolution, on rejette cela ? Mais, que nous le voulions ou non, que cela nous plaise ou que cela nous choque, la Révolution française est un bloc... (*Exclamations à droite*, relate l'*Officiel*. — *Applaudissements à gauche.*)... un bloc dont on ne peut rien distraire (*Réclamations à droite. — Nouveaux applaudissements prolongés à gauche.*) parce que la vérité historique ne le permet pas...» Et, rappelant en quelques mots les hauts faits de cette grande époque, il ajoute que, si ce sujet cause tant d'émoi encore de nos jours, c'est parce qu'en réalité la Révolution n'est pas finie, qu'elle dure encore, et que ce sont toujours les mêmes hommes qui se trouvent aux prises avec les mêmes ennemis !

La conclusion violente du chef des radicaux précipite M. Albert de Mun à la tribune : « Le gouvernement, dit-il avec véhémence, ne peut plus s'en tenir à la justification d'une mesure de police ; il faut qu'il déclare si, oui ou non, il accepte les idées de M. Clemenceau et revendique comme son patrimoine toutes les violences de la Révolution. » La question s'élargit, en effet ; et, pour avoir touché à la liberté de l'art dramatique, le ministère se voit maintenant menacé dans ses principes gouvernementaux. Le président du Conseil, M. de Freycinet, ainsi mis en demeure de se prononcer, proteste de ses intentions louables : « ... Le gouvernement ne veut céder à aucune considération autre que celle de gérer le mieux possible les affaires de la République et du pays tout entier... » Phrase vague qui a du moins le mérite de clôturer politiquement le débat.

L'ordre du jour pur et simple, accepté par le gouvernement, est voté par 315 voix contre 192, et la suspension de *Thermidor* ainsi maintenue.

*Thermidor*, interdit à la Comédie-Française, fut joué avec succès sur tous les grands théâtres d'Europe, et fut repris à Paris en 1896 à la Porte-Saint-Martin. Partout Coquelin a joué le rôle de Labussière, et avec une variété de moyens : puissance d'émotion, gaieté chaleureuse, entrain étourdissant, qui ont contribué à accroître sa célébrité. Mais sur aucun théâtre il ne fut entouré d'une interprétation et d'une figuration pareilles à celles de la Comédie-Française.

L'acteur Marais, entré récemment au Français et qui devait mourir, peu après, tragiquement, tenait le personnage de Martial Hugon. Il y était plein d'une ardeur juvénile et sincère, et il s'y tailla un considérable succès personnel. Mme Bartet était admirable à son ordinaire dans le rôle de Fabienne Lecoulteux. D'importants sociétaires tenaient les moindres rôles. Les décors et les détails de la mise en scène formaient des reconstitutions des lieux et de l'époque d'une vérité saisissante.

GASTON SORBETS.

# L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Nos abonnés ont reçu, depuis le 1er janvier 1906, toutes les œuvres dramatiques à succès, c'est-à-dire : *la Rafale*, par Henry Bernstein (Gymnase) ; *Jeunesse*, par André Picard (Odéon) ; *le Réveil*, par Paul Hervieu (Comédie-Française) ; *Vieil Heidelberg*, par Wilhelm Meyer-Fœrster, traduction de Maurice Rémon et Wilhelm Bauer (théâtre Antoine) ; *les Hannetons*, par Brieux ; *Au petit bonheur*, par Anatole France (Renaissance) ; *Sous l'épaulette*, par Arthur Bernède (Porte-Saint-Martin) ; *Glatigny*, par Catulle Mendès (Odéon) ; *la Piste*, par Victorien Sardou (Variétés) ; *Sévérité*, par L. Frapié et P.-L. Garnier (théâtre Antoine) *l'Attentat*, par A. Capus et L. Descaves (Gaîté) ; *le Nouveau Jeu*, par Henri Lavedan (Variétés) ; *l'Enfant chérie*, par Romain Coolus (Gymnase) ; *la Vieillesse de don Juan*, par Mounet-Sully et Pierre Barbier (Odéon) ; *la Griffe*, par Henry Bernstein (Renaissance) ; *Paraître*, par Maurice Donnay (Comédie-Française) ; *le Prétexte*, par Daniel Riche (Comédie-Française).

Ils ont avec ce numéro :

*Thermidor*, par Victorien Sardou (Comédie-Française).

Ils recevront prochainement :

*Chaîne anglaise*, par Camille Oudinot et Abel Hermant (Vaudeville) ;
*Le Tour de main*, par Francis de Croisset et Abel Tarride (Gymnase).

Nous nous sommes assuré aussi la reproduction des principales œuvres annoncées pour la saison théâtrale 1906-1907. Et nous pouvons citer déjà :

*Jules César*, traduction de Shakespeare, par Louis de Gramont (Odéon) ;
*La Courtisane*, par André Arnyvèlde (Comédie-Française) ;
*La Maison du bonheur*, par Emile Fabre (théâtre Antoine) ;
*Le Voleur*, par Henry Bernstein (Gymnase) ;
*Les Passagères*, par A. Capus (Renaissance) ;
*Le Nid*, par Michel Provins (Vaudeville) ;
*Poliche*, par Henry Bataille (Comédie-Française) ;
*La Maison des juges*, par Gaston Leroux (Odéon) ;
*Florise Bonheur*, par G. Mitchell et J. Baschet, d'après le roman d'A. Brisson (Odéon) ;
*Les Deux Hommes*, par Alfred Capus (Comédie-Française) ;
*Ramuntcho*, par Pierre Loti (Odéon) ;
*Le Goût du vice*, par Henri Lavedan (Gymnase) ;
*Paris-New-York*, par Francis de Croisset et Emmanuel Arène (Variétés) ;
*Le Lien*, par Lucien Descaves (théâtre Antoine) ;
*Pâquerette* ou *les Etrennes*, par Maurice Donnay (théâtre Antoine) ;
*Sainte Thérèse*, par Catulle Mendès (théâtre Sarah-Bernhardt) ;
*Les Victimes*, par Paul Adam (Comédie-Française) ;
*Une Fantaisie*, par Albert Guinon et Alfred Bouchinet (Odéon) ;
*Claire Fresneau*, par Paul et Victor Margueritte (Comédie-Française) ;
*La Rêveuse*, par Henry Kistemaeckers et Eugène Delard (Comédie-Française) ;
*Ses Deux Familles*, par Emile Fabre (Comédie-Française) ;
*Le Bon Roi Dagobert*, par André Rivoire ; *la Française*, par Brieux.

A cette liste viendront s'ajouter encore d'autres œuvres dramatiques que leur succès ou leur valeur littéraire recommanderont à notre choix.

Les abonnés de *L'ILLUSTRATION* reçoivent *L'ILLUSTRATION THÉATRALE* sans augmentation de prix. Et nous ne saurions trop engager les amateurs de théâtre à prendre un abonnement : les numéros contenant ces fascicules sont, en effet, épuisés dès leur apparition.


ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

| France, Algérie, Tunisie | | Etranger (Union postale) | |
|---|---|---|---|
| Un an | 36 francs. | Un an | 48 francs. |
| Six mois | 18 » | Six mois | 24 » |
| Trois mois | 9 » | Trois mois | 12 » |

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet.